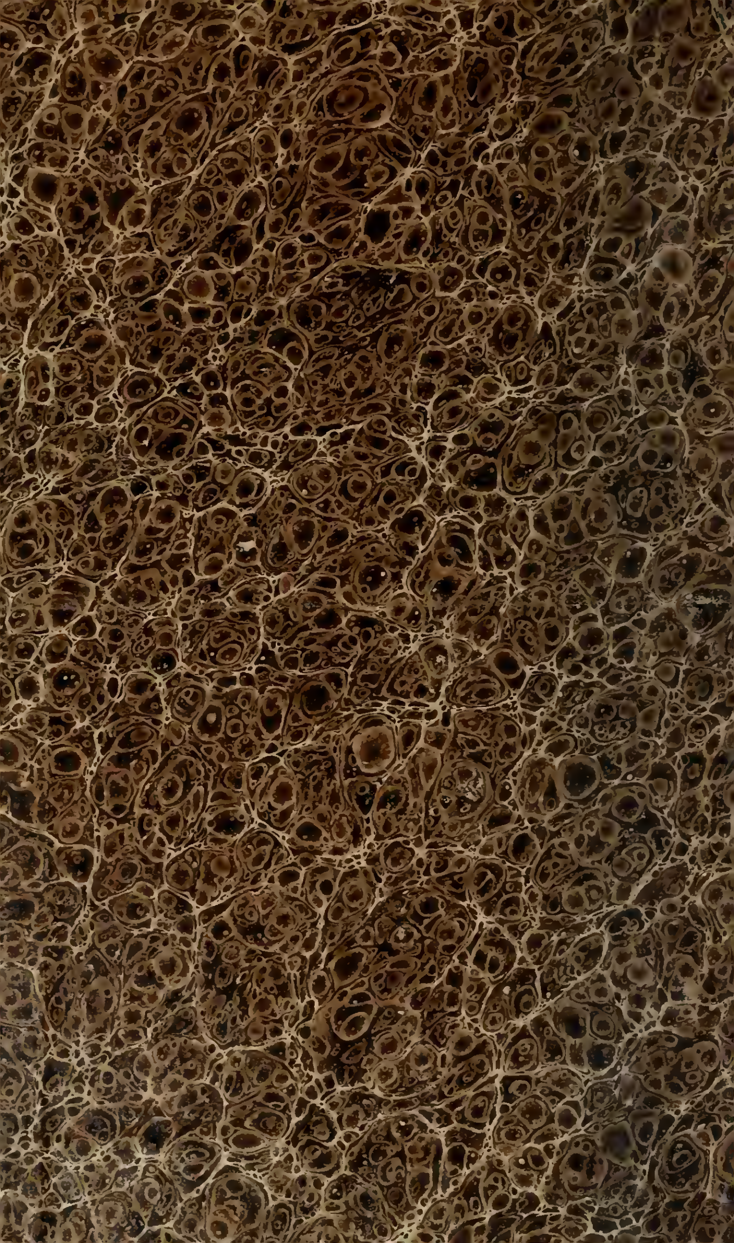
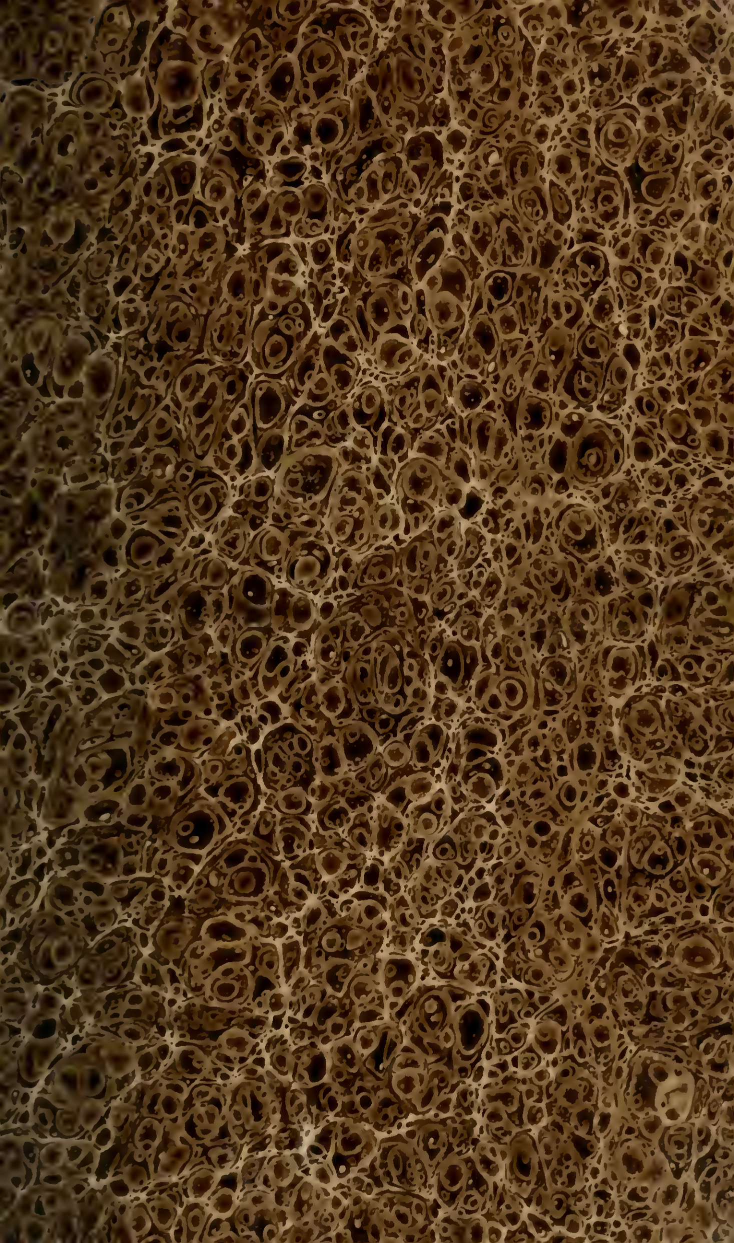






COLLECTION MICHEL LÉVY

LA CANNE

DE

M. DE BALZAC

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MME ÉMILE DE GIRARDIN

Format grand in-18

— SEULE ÉDITION COMPLÈTE —

LE VICOMTE DE LAUNAY (seule édition complète)........	4 vol.
MARGUERITE	1 —
M. LE MARQUIS DE PONTANGES..........................	1 —
CONTES D'UNE VIEILLE FILLE A SES NEVEUX.............	1 —
POÉSIES COMPLÈTES................................	1 —
NOUVELLES......................................	1 —
LE LORGNON......................................	1 —
LA CANNE DE M. DE BALZAC	1 —
IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA DOULEUR	1 —

THÉATRE

L'ÉCOLE DES JOURNALISTES, comédie en cinq actes, en vers.
JUDITH, tragédie en trois actes, en vers.
CLÉOPATRE, tragédie en cinq actes, en vers.
C'EST LA FAUTE DU MARI, comédie en un acte, en vers.
LADY TARTUFE, comédie en cinq actes, en prose.
LA JOIE FAIT PEUR, comédie en un acte, en prose.
LE CHAPEAU D'UN HORLOGER, comédie en un acte, en prose.
UNE FEMME QUI DÉTESTE SON MARI, comédie en un acte, en prose.

POISSY. — TYP. S. LEJAY ET CIE.

LA CANNE

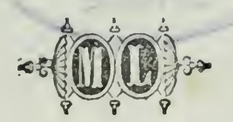
DE

M. DE BALZAC

PAR

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872



PRÉFACE

Il y avait dans ce roman...

— Mais ce n'est pas un roman.

— Dans cet ouvrage...

— Mais ce n'est pas un ouvrage.

— Dans ce livre...

— C'est encore moins un livre.

— Dans ces pages enfin... il y avait un chapitre assez piquant intitulé :

LE CONSEIL DES MINISTRES

On a dit à l'auteur :

— Prenez garde, on fera des applications , on reconnaitra des personnages; ne publiez pas ce chapitre.

Et l'Auteur docile a retranché le chapitre.

Il y en avait un autre intitulé :

UN RÊVE D'AMOUR

C'était une scène d'amour assez tendre, comme doit l'être une scène de passion dans un roman.

On a dit à l'auteur :

— Il n'est pas convenable pour vous de publier un livre où la passion joue un si grand rôle; ce chapitre n'est pas nécessaire, supprimez-le.

Et l'Auteur timide a retranché ce second chapitre

Il y avait encore dans ces pages deux pièces de vers.

L'une était une satire.

L'autre une élégie.

On a trouvé la satire trop mordante.

On a trouvé l'élégie trop triste, trop intime.

L'Auteur les a sacrifiées... mais il est resté avec cette conviction : qu'une femme qui vit dans le monde ne doit pas écrire, puisqu'on ne lui permet de publier un livre qu'autant qu'il est parfaitement insignifiant.

Heureusement celui-ci contient une lettre de M. de Chateaubriand, — un billet de Béranger, — des vers de Lamartine; — il a pour patron M. de Balzac : tout cela peut bien lui servir de *pièces justificatives*.

1836

LA CANNE

DE

M. DE BALZAC

I

UN DON FATAL

Il est un malheur que personne ne plaint, un danger que personne ne craint, un fléau que personne n'évite; ce fléau, à dire vrai, n'est contagieux que d'une manière, par l'hérédité — et encore n'est-il que d'une succession bien incertaine, — n'importe, c'est un fléau, une fatalité qui vous poursuit toujours, à toute heure de votre vie, un obstacle à toute chose — non pas

un obstacle que vous rencontrez — c'est bien plus. C'est un obstacle que vous portez avec vous, un bonheur ridicule, que les niais vous envient; une faveur des dieux qui fait de vous un paria chez les hommes, ou — pour parler plus simplement — un don de la nature qui fait de vous un sot dans la société. Enfin ce malheur, ce danger, ce fléau, cet obstacle, ce ridicule, c'est... — Gageons que vous ne devinez pas — et cependant quand vous le saurez, vous direz : « C'est vrai. Quand on vous aura démontré les inconvénients de cet avantage, vous direz : « Je ne l'envie plus. « Ce malheur donc, c'est le malheur d'être beau.

Remarquez bien ici la différence du genre. Nous disons :

LE BONHEUR D'ÊTRE BELLE

LE MALHEUR D'ÊTRE BEAU

Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Quelqu'un a dit quelque part : Quelle est la chose désagréable que tout le monde désire ? Ce quelqu'un s'est répondu à lui-même : « C'est

la VIEILLESSE. « Nous disons, nous : Quel est le fléau que chacun envie ? — et nous nous répondons à nous-mêmes : C'est la BEAUTÉ. Mais par la beauté nous entendons la véritable beauté, la beauté parfaite, la beauté antique, la beauté funeste. Ce qu'on appelle un bel homme n'est pas un homme beau. Le premier échappe à la fatalité ; il a mille conditions de bonheur. D'abord, il est presque toujours bête et content de lui ; ensuite, on a créé des états exprès pour sa beauté. Être bel homme est un métier.

Le bel homme proprement dit peut être heureux — comme chasseur, avec un uniforme vert et un plumet sur la tête.

Il peut être heureux — comme maître d'armes, et trouver mille jouissances ineffables d'orgueil dans la noblesse de ses poses.

Il peut être heureux — comme coiffeur.

Il peut être heureux — comme tambour-major. Oh ! alors, il est fort heureux.

Il peut encore être heureux — comme *général de l'Empire* au théâtre de Franconi, et représenter le roi Joachim Murat avec délices.

Il peut être enfin heureux — comme *modèlè* dans les ateliers les plus célèbres, prendre sa part des succès que nos grands maîtres lui doivent, et légitimer, pour ainsi dire, les dons qu'il a reçus de la nature en les consacrant aux beaux-arts.

Le bel homme peut supporter la vie, le bel homme peut rêver le bonheur.

Mais l'homme beau, l'homme Antinoüs, l'Amour grec, l'homme idéal, l'homme au front pur, aux lignes correctes, au profil antique, l'homme jeune et parfaitement beau, angéliquement beau, fatalement beau, doit traîner sur la terre une existence misérable, entre les pères prudents, les maris épouvantés qui le proscrivent, et, ce qui est bien plus terrible encore, les nobles et vieilles Anglaises qui courent après lui.

Car, c'est une vérité incontestable et malheureuse — un jeune homme très-beau n'est pas toujours séduisant, et il est toujours compromettant.

Peut-être, dans un pays moins civilisé que le nôtre, la beauté est-elle une puissance;

mais ici, mais à Paris, où les avantages sont de convention, une beauté réelle est inappréciée; elle n'est pas en harmonie avec nos usages : c'est une splendeur qui fait trop d'effet, un avantage qui cause trop d'embarras; les beaux hommes ont passé de mode avec les tableaux d'histoire.

Nos appartements n'admettent plus que des tableaux de chevalet.

Nos femmes ne rêvent plus que des amours de pages, et, de nos jours, la gentillesse a pris le pas sur la beauté.

Malheur donc à l'homme beau!

Or, il était une fois un jeune homme très-beau, qui était triste. Il n'était nullement fier de sa beauté, et, par malheur, il avait assez d'esprit pour en sentir tout le danger. Quoique bien jeune, il avait déjà beaucoup réfléchi. Il connaissait le monde; il l'avait jugé avec sagesse, et il éprouvait ce qu'éprouve tout homme qui connaît le monde : un amer dégoût, un profond découragement. Dans l'âge mûr, cela s'appelle repos, retour au port, douce philosophie; mais à vingt ans, lorsque

la vie commence, savoir où l'on va, c'est affreux!

Qu'importe au voyageur qui touche au terme de la route, que des voleurs le dépouillent au moment d'arriver? que lui importe? son bagage était inutile, sa bourse était épuisée, son manteau était troué, ses provisions touchaient à leur fin. Cette perte est légère, il en rit. D'ailleurs on l'attend à sa demeure, et le voyage est terminé. Mais malheur à celui qu'on dépouille au milieu de la route, qui se voit sans secours, sans manteau, sans bâton, sans argent, obligé de poursuivre sa course! Oh! celui-là est triste; il se décourage, il s'arrête, il oublie le but du voyage, et si la Providence ne vient pas à son aide, il se laissera mourir de faim dans un des fossés du chemin.

Il y a des jeunes gens de vingt ans qui ont la goutte, il y en a d'autres qui ont de l'expérience; ceux-là sont les plus malheureux.

D'où venait donc à ce jeune homme cette élévation de la pensée, cette tristesse de l'esprit? Tout cela lui venait de sa beauté. L'esprit venir de la beauté! ah! cela est nouveau!

— Pourtant cela est juste. Tout ce qui nous éliso nous grandit, la beauté sublime est une supériorité comme une autre, et toute supériorité est un exil.

Je vous le dis, ce pauvre jeune homme se trouvait isolé parce qu'il était trop beau; il se sentait triste parce qu'il était isolé; et, par degrés, il devint un homme spirituel et distingué parce qu'il avait été triste et méconnu. La douleur est la culture de l'âme, c'est elle qui la fertilise; un cœur arrosé de larmes est fécond. Un chagrin généreux est tout-puissant; il donne au génie la patience, à la faiblesse le courage, à la jeunesse la raison; il peut aussi donner, dans sa munificence, à un bel homme de l'esprit.

II

PREMIER OBSTACLE

Il est encore une infortune dont personne ne parle, et qui cependant ne laisse pas que de

nuire dans le monde : c'est d'être affublé pour toute sa vie d'un nom de baptême prétentieux.

Le pauvre jeune homme avait encore ce ridicule : il se nommait TANCRÈDE ! ! !

Son père, *brave* officier à demi-solde et voltairien de première force, lui avait donné ce beau nom en l'honneur de son Dieu, et l'unique regret de cet homme était de n'avoir pas eu une fille pour l'appeler AMÉNAÏDE.

TANCRÈDE DORIMONT ! porter à la fois un nom de tragédie et un vieux nom de comédie, et de plus être fait comme un héros de roman !

Recommandez donc à un banquier, à un notaire, à un chef de bureau d'un ministère quelconque, un monsieur qui s'appelle Tancrède Dorimont, et qui est beau comme un ange; je vous demande un peu si cela est raisonnable.

— Nous n'avons que faire de ce bellâtre infatué de sa personne, diront ces honnêtes gens; car les préjugés contre la beauté et l'élégance sont aussi forts maintenant que les préjugés *contre* la noblesse, et l'homme d'esprit se voit forcé de nos jours à prendre, pour

cacher ses avantages, toutes les peines qu'il prenait autrefois pour les faire valoir.

Si Tancrède avait eu de la fortune, il ne se serait point aperçu de son malheur. Tout est permis à l'homme riche. Excepté d'être riche, on lui pardonne tout. Mais pour celui qui doit faire sa fortune lui-même, de certains ridicules sont des malheurs. Comment persuader à un homme malpropre, mal fait, qui est chauve, qui a des lunettes bleues et des dents noires, qu'un jeune homme beau comme Apollon, qui s'appelle Tancrède, n'est pas un fat, un impertinent, un beau fils, un *mirliflore* et un paresseux?—Et comment alors faire fortune quand on est beau comme Apollon et qu'on a affaire toute sa vie à des hommes malpropres, mal faits, qui sont chauves, qui ont des lunettes bleues et des dents noires, et, de plus encore, toutes sortes de préventions contre vous?

En arrivant à Paris, Tancrède avait remis lui-même chez le portier de M. Nantua une lettre de recommandation qu'on lui avait donnée près de ce riche banquier; il avait joint à

cette lettre une carte de visite, sur laquelle était son adresse.

Le lendemain, M. Nantua lui avait écrit de sa main un billet fort aimable, par lequel il l'engageait à passer chez lui dans la journée. Les offres de service les plus obligeantes faisaient de ce billet un gage de bonheur ; être protégé par M. Nantua, c'était déjà un succès.

Tout allait bien. Tancrède, rayonnant d'espérance, alla prendre un bain, se fit couper les cheveux, mit son plus bel habit, et se dirigea vers la demeure de celui qu'il nommait déjà son bienfaiteur. L'imprudent comptait sur sa belle figure pour capter la bienveillance du banquier, non pas parce qu'elle était belle, mais parce qu'elle rappelait le charmant visage de sa mère, et Tancrède savait que cette ressemblance ne serait pas indifférente à M. Nantua, ancien admirateur de madame Dorimont.

M. Nantua venait de recevoir une nouvelle des plus importantes qui dérangeait toutes ses combinaisons, lorsque Tancrède entra chez lui; mais M. Nantua, comme tous les hommes

qui font de grandes affaires, n'aimait pas à paraître affairé ; car c'est une chose à remarquer :

Les gens inutiles, qui ne font que de méchantes petites affaires, ont la prétention de n'avoir pas un moment à eux ; ils s'abîment dans des paperasses innombrables, ils ne dorment pas, ils dînent en poste, ils embrassent leur femme en mettant leurs gants, ils ne font leur barbe qu'une fois par semaine ; enfin ils s'épuisent à paraître occupés, afin de se donner du crédit.

Les hommes très-occupés, au contraire, ont la prétention d'être toujours libres ; ils font les grands seigneurs oisifs ; ils se posent comme de petits Césars et dictent plusieurs lettres à la fois, d'un air nonchalant et distrait, en prenant une tasse de thé ou de chocolat. Leur manie, c'est de ne pas savoir comment ils sont devenus millionnaires

Nous ne parlons pas de ceux dont l'activité est infatigable, qui entreprennent plus d'affaires qu'ils n'en peuvent suivre. Ceux-là n'ont pas même le temps d'avoir des prétentions.

L'homme dont il s'agit était de ceux qui ne veulent point paraître occupés. Il cherchait avec beaucoup d'attention un papier, une note, un rapport, que sais-je ? il feuilletait avec inquiétude les paperasses d'un carton, mais il ne voulait point paraître attacher à cette recherche trop d'importance, —il ne voulait pas non plus l'interrompre un moment. Cela était difficile, et voilà ce qu'il faisait.

Ses yeux poursuivaient avec avidité, parmi toutes ces écritures différentes, le nom, la date, le chiffre qu'il voulait trouver, tandis que son oreille à demi attentive s'efforçait de suivre la conversation.

On annonça M. Dorimont.

— Faites entrer.

— Vous êtes exact, dit le banquier au jeune homme sans lever la tête; fort bien, c'est bon signe. J'ai dit onze heures : onze heures viennent de sonner et vous voilà. C'est bien, j'aime l'exactitude. Dans les affaires l'exactitude est une vertu.

— Je ne me serais pas pardonné de faire attendre une minute un homme dont les ins-

tants doivent être si précieux, répondit le naïf Tancrède qui croyait dire quelque chose d'agréable.

Pas du tout, c'était deux fois une bêtise.

1° De supposer qu'un millionnaire aurait daigné l'attendre ;

2° D'avouer à M. Nantua qu'il le croyait toujours très-occupé.

— En vérité, mes moments ne sont pas plus précieux que les vôtres. Je ne fais jamais rien... Mais chauffez-vous, je vous prie, je suis à vous dans l'instant.

Tancrède s'approche de la cheminée et garde le silence :

— Madame votre mère est-elle encore à Blois ? demanda M. Nantua en lisant toujours ses papiers.

— Oui, monsieur.

— Vous savez l'anglais?

—Oui, monsieur.

— Elle ne s'est pas remariée? Veuve à vingt-six ans !!!

— Non, monsieur.

— Et l'allemand? savez-vous un peu d'allemand?

— Oui, monsieur. Je sais un peu d'espagnol aussi, je le parle assez bien pour voyager agréablement en Espagne, dit le rusé jeune homme qui savait à quel point les hommes d'argent ont abusé de la Péninsule.

— Ah! vous savez aussi l'espagnol? Que vous êtes savant! Vous n'avez pas été élevé à Paris ?

Tancrède ne put s'empêcher de sourire de la naïveté de cette épigramme.

— Non, monsieur, reprit-il, j'ai été élevé à Genève. Je ne suis resté au collége Henri IV que deux ans.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt et un ans.

Le banquier leva les yeux à ces mots, et jeta sur Tancrède un coup d'œil rapide ; mais Tancrède tournait la tête en ce moment, et l'on ne pouvait voir son visage.

— Vous êtes grand pour votre âge, dit M. Nantua en riant.

Puis il pensa :

— Il a l'air fort distingué ce jeune homme, il me plaît ; d'ailleurs j'ai le désir d'obliger sa mère.... Oh ! l'aimable femme... Si j'avais été riche à cette époque-là!...

— Eh bien, c'est convenu, dit-il ; demain vous viendrez ici comme de la maison. Ah ! vous savez l'espagnol ? c'est bien, très-bien ; précisément je crois pouvoir vous employer... C'est très-bien... Ah !... s'écria-t-il tout à coup en s'interrompant.

Puis il garda le silence, et se mit à parcourir d'un œil inquiet le papier qu'il venait de trouver.

Pendant ce temps, le jeune homme se disait :

— Je m'étonne que M. Nantua, si grand admirateur de ma mère, ne soit pas saisi de ma ressemblance avec elle.

Tancrède, dans la modestie de son attitude, ne s'était pas aperçu que le banquier ne l'avait point encore regardé.

Enfin M. Nantua se leva ; sa figure était radieuse, il avait trouvé le renseignement qu'il voulait, et tout ce qu'il méditait d'accomplir se trouvait possible avec ce document.

L'espérance produit la bienveillance et la générosité chez les nobles natures; il n'y a que les cœurs envieux et médiocres qui se resserrent et se ferment à l'approche du bonheur.

M. Nantua retrouvant tout à coup la chance d'exécuter un grand projet, qu'un obstacle survenu soudain avait un moment dérangé, se sentait dans une de ces bonnes dispositions de l'esprit où l'on aime à faire le bien, non pas pour le plaisir de faire le bien en lui-même, mais pour faire partager à un autre la joie que l'on ressent. Ce n'est pas un homme heureux que l'on veut, c'est un esprit content que l'on excite, afin que sa disposition s'harmonise avec la nôtre. C'est un convive que nous invitons au banquet qui nous est offert, un convive que nous enivrons pour qu'il partage notre plaisir et que le repas soit plus joyeux.

— Ma foi, vous avez du bonheur, dit M. Nantua en s'approchant de la cheminée, car voilà justement une affaire...

M. Nantua s'interrompit tout à coup ; son regard resta fixé, comme par enchantement,

sur le visage de Tancrède. Le banquier garda quelques moments le silence; immobile, il contemplait son jeune protégé.

— Voilà la ressemblance qui fait son effet, pensa Tancrède, c'est bon; si cet homme-là me prend sous son aile, je suis sauvé... Comme il me regarde!...

M. Nantua examinait toujours Tancrède, et mille pensées diverses lui traversaient l'esprit.

D'abord l'apparition de ce beau jeune homme le charma comme l'aspect d'un beau tableau; cette parfaite beauté, dans tout l'éclat de la jeunesse, avait quelque chose de réjouissant qui flattait les regards; puis cette ressemblance si frappante avec une femme aimable qu'il avait eu peur d'aimer, toutes ces impressions parlèrent d'abord en faveur de Tancrède — la nature noble et puissante eut ses droits un moment; mais vint la réaction de la société, et les considérations mondaines eurent leur tour.

— Diable! pensa M. Nantua, je ne veux pas d'un Adonis comme celui-ci dans ma maison...

et ma fille, qui est déjà si romanesque, si elle le voyait... Ah ! bon Dieu ! il ne me manquerait plus que cela ; il est gueux comme un rat d'église, ce n'est pas le gendre qu'il me faut ; sans compter que ces beaux hommes-là sont toujours bêtes et paresseux.

— Vous me voyez stupéfait, dit-il tout haut et pour expliquer ce long silence ; je ne puis me lasser de vous regarder tant votre ressemblance avec votre mère me frappe.

— On m'a souvent dit cela, répondit Tancrède.

Et soudain il se sentit attristé ; sa confiance s'évanouissait, et il ne pouvait se rendre compte du motif qui la lui ôtait.

Le fait est que M. Nantua n'avait pas mis, en prononçant ces mots, l'inflexion qu'il aurait dû y mettre. Son accent était froid, son maintien embarrassé, enfin tout en lui trahissait le changement subit qui s'était opéré dans ses projets à l'égard de son protégé.

— Déjà onze heures et demie ! s'écria M. Nantua en regardant la pendule.

— Je vous laisse, dit Tancrède se dirigeant aussitôt vers la porte.

Alors il s'arrêta indécis, car il n'osait plus dire :

— J'aurai l'honneur de venir prendre vos ordres demain. M. Nantua devina sa pensée.

— A demain, dit-il, à dix heures...

Mais ces mots étaient mal dits ; on sentait que c'était un mensonge.

Tancrède s'éloigna découragé ; pourquoi? Il n'en savait rien ; mais il pressentait, il devinait que la protection du riche banquier ne lui était plus acquise, qu'il ne ferait point partie de sa maison, et qu'il fallait, malgré sa bienveillance, tourner ses idées d'un autre côté.

Et le soir du même jour, Tancrède reçut de M. Nantua une lettre infiniment polie et gracieuse, dans laquelle M. Nantua exprimait tous ses regrets de ne pouvoir, par des raisons indépendantes de sa volonté, donner à M. Dorimont l'emploi qu'il lui avait d'abord promis, ajoutant toutefois que, dans le désir de lui être utile, il l'avait recommandé à un de ses

amis qui ferait pour lui tout ce qu'il aurait désiré faire.

Le lendemain Tancrède fut introduit chez cet ami, M. Poirceau, directeur d'une nouvelle compagnie d'assurances contre l'incendie.

III

SECOND OBSTACLE

— Monsieur Poirceau ?...

— C'est ici, donnez-vous la peine d'entrer.

La peine ! je vous jure que c'était bien le mot, car, pour passer cette porte, il fallait faire un véritable siége.

Le palier de l'escalier, appelé vulgairement le carré, était barricadé de banquettes placées çà et là dans tous les sens, et barrant complétement le chemin.

Tancrède, après bien des travaux, parvint dans l'antichambre ; là il lui fallut encore s'arrêter.

Un énorme tapis roulé obstruait le passage, derrière ce tapis se trouvait la grande table de la salle à manger crénelée de toutes ses chaises; cela formait un assez gracieux édifice ; puis de côté et d'autre, encore des banquettes, puis un marchepied, un guéridon couvert de porcelaines, puis des jardinières en bois de palissandre attendant des fleurs, puis des candélabres attendant des bougies, puis un dessus de table en marbre, puis des paillassons, des pelles, des pincettes, des tabourets, des soufflets et une cafetière dite du Levant. Tancrède traversa ce chaos sans malheur, il parvint jusqu'à la salle à manger.

Nouvelles difficultés.

Dans la salle à manger — se débattaient les meubles du salon : consoles, canapés; causeuses, fauteuils, bergères, divans ; puis venaient les objets précieux : pendule avec son verre toujours menacé, vases de fleurs si beaux qu'on n'y met point de fleurs; buste d'oncle général, toujours ressemblant; table à ouvrages, coffres à ouvrages, et puis le piano.

Toutes ces choses tenant avec peine dans la salle à manger, le désordre était à son comble.

Tancrède croyait planer sur les débris du monde comme un autre Attila. Jamais il n'était venu dans une administration de ce genre, il s'imagina que tous ces meubles avaient été sauvés de quelque incendie la veille, et qu'ils étaient là déposés jusqu'à ce que leur propriétaire se fût trouvé une autre demeure.

Il regardait, escaladait une rangée de chaises, tournait un énorme canapé comme on tourne une montagne, rencontrait sur sa route beaucoup de choses, mais il ne voyait personne.

— Monsieur Poirceau? demanda-t-il une seconde fois.

— Par ici, par ici! cria une voix lointaine.

Tancrède ne voyait encore rien.

Il parvint jusqu'à la porte du salon.

Dans le salon — se pavanaient les meubles de la chambre à coucher, heureux de se sentir plus à l'aise.

Mais là on ne voyait encore personne.

Tancrède se dirigea vers la porte de la cham-

bre à coucher, la même voix dit ces mots :

— Tiens, Caroline qu'a pas pris les housses !

Au même instant un gros paquet, lancé par une main invisible, vint frapper Tancrède dans la figure, et il se sentit aussitôt étouffé, perdu, abîmé sous un déluge de petites jupes de toutes couleurs, de toutes grandeurs, dont il eut toutes les peines du monde à se débarrasser. Les unes avaient mille petits cordons qui s'accrochaient aux boutons de son habit, d'autres avaient de petites manches dans lesquelles ses bras se perdaient, le tout fortement saupoudré de poussière. C'était un embarras à ne plus s'y reconnaître.

En sortant de tout cela, Tancrède se trouva face à face avec un grand niais de domestique, armé d'un balai et d'un plumeau. Celui-ci fut un moment déconcerté.

— Pardon, monsieur, je croyais que c'était le garçon tapissier qui doit venir démonter les lits, et je m'amusais pour rire... si j'avais su...

— M. Poirceau ? demanda Tancrède, interrompant ces excuses; puis voyant que la

chambre était entièrement démeublée : Mais je crains de le déranger dans son déménagement, ajouta-t-il.

— Nous ne déménageons pas, répondit le domestique, tant que la Compagnie restera ici nous y demeurerons. Je vois que monsieur trouve l'appartement un peu sens dessus dessous ; c'est le bal qui est cause de ça ; et ce maudit garçon qui ne vient pas...

— Un bal, ce soir ? Je reviendrai une autre fois.

— Oh ! ce n'est pas le premier bal qu'on donne ici. Monsieur peut recevoir monsieur ; si monsieur veut passer dans le cabinet de monsieur, je vais avertir monsieur.

Il y a peu de nuances dans la gent domestique à Paris. Ou ce sont des insolents qui vous répondent à peine oui et non, ou bien ce sont des amis pleins de confiance qui vous mettent au courant de toutes les affaires de la maison dès le premier jour.

M. Poirceau reçut Tancrède avec cordialité.

— M. Nantua s'intéresse vivement à vous, dit-il ; il vous a chaudement recommandé.

En disant ces mots, M. Poirceau examinait Tancrède de la tête aux pieds; il semblait ébloui d'admiration.

— Y a-t-il longtemps, ajouta-t-il, que vous êtes à Paris?

— Deux jours.

— C'est la première fois que vous y venez?

— Non, monsieur. J'ai commencé mes études au collége Henri IV, et je n'ai quitté Paris que depuis cinq ans.

— Vous êtes resté en province?

—A Genève, chez un de mes oncles, M. Loindet.

— M. Loindet est votre oncle? Eh! mais je le connais beaucoup; il avait une sœur bien belle : serait-ce votre mère?

— Oui, monsieur.

— Ah! sans doute, je trouve une ressemblance... Je me disais aussi, cette figure ne m'est pas inconnue.

— Bien! pensa Tancrède, voilà encore ma figure qui fait son effet.

M. Poirceau continua :

— Je l'ai connue bien jeune, votre mère; elle

était si belle! Ah! tout le monde l'admirait! et puis de l'esprit, du bon sens, raisonnable! C'est une femme de mérite. Où est-elle maintenant?

Tancrède répondit à toutes les questions que M. Poirceau lui adressa sur le compte de sa mère, et il se réjouissait de la bienveillance, de l'affection même que son nouveau protecteur lui témoignait.

— Cette belle Amélie! elle ne se souvient pas de moi : n'importe! je suis heureux de pouvoir lui être utile. Son fils n'est pas un inconnu pour moi. J'espère que nous nous entendrons. Mais je veux, avant tout, vous présenter à ma femme. Justement, ce soir, nous avons un petit bal; il lui faut des danseurs, et je ne saurais lui amener un plus beau cavalier!

Tancrède se confondit en politesses.

— C'est cela, continua M. Poirceau, venez d'abord ce soir, et demain nous parlerons affaires. J'ai ce qu'il vous faut. A ce soir! si vous écrivez à votre mère, parlez-lui de son vieil adorateur Poirceau!

Tancrède s'éloigna.

— Ma femme sera contente, j'espère, pensa M. Poirceau; elle tient tant à ce que ses danseurs aient bon air! Le beau garçon! Je gage que, dans tous les bals de Paris, on ne trouverait pas un plus beau jeune homme! C'est sa mère, c'est tout à fait sa mère! Ce garçon-là me plaît. Je suis content de l'avoir chez moi; ce doit être un brave jeune homme; et puis M. Nantua paraît en faire grand cas.

Ce disant, le directeur de la compagnie d'assurances contre l'incendie rentra dans son appartement.

Tancrède retourna chez lui, ravi, enchanté de l'accueil qu'il avait reçu.

— Ma foi, j'ai du bonheur; tout le monde me veut du bien: voilà ce banquier qui me recommande, ce directeur de la compagnie d'assurances à primes contre l'incendie — c'est un peu long — qui me protége; allons, je ferai mon chemin. Il me plaît, ce vieux bonhomme; il est franc, joyeux, il donne des bals: j'aime ça.

Et Tancrède se mit doucement à écrire à sa mère pour lui faire partager ses espérances.

Le soir, il se rendit au bal. — Quelle différence! il ne reconnaissait plus la maison.

— Où est donc la porte? Il me semble être entré par là ce matin.

Point de porte! une grande glace l'avait remplacée; puis des caisses de fleurs, des tapis dans l'escalier. Tancrède ne pouvait comprendre comment, du matin au soir, on avait pu produire de si prompts embellissements.

Comme il entrait, M. Poirceau vint le prendre par le bras. Tancrède ne savait pourquoi ce monsieur venait le chercher; il ne reconnaissait pas non plus M. Poirceau.

Le bonhomme avait aussi subi quelques embellissements. Ce n'était plus le joyeux compère qu'il avait vu le matin, maître chez lui, avec son bonnet de soie, sa robe de chambre et ses pantoufles de tapisserie. — C'était un hôte affairé, perdu dans une cravate, triste dans un habit, gêné dans un salon, tourmenté de mille niaiseries, mais, du reste, bon et bienveillant.

—Madame Poirceau est par ici, je vais vous présenter à elle.

Tancrède s'avança vers la maîtresse de la maison.

La présentation s'opéra en silence.

Madame Poirceau jeta à peine un coup d'œil sur le beau danseur qu'on lui avait tant annoncé, toute préoccupée qu'elle était de l'arrivée d'une grosse Allemande couverte de bijoux et de fleurs, qui paraissait un personnage d'importance.

M. Poirceau fut mécontent du peu d'effet que son protégé fit sur sa femme.

— Venez, dit-il, je vais vous présenter à ma nièce.

La nièce de M. Poirceau était une très-jolie personne que, par un de ces hasards qu'on met dans les romans, Tancrède avait déjà rencontrée à Genève. Une reconnaissance s'ensuivit; madame Thélissier accueillit M. Dorimont fort gracieusement. Elle était engagée pour plusieurs valses et contredanses; mais elle trouva moyen d'embrouiller si bien ses engagements, qu'elle fut libre, et put valser assez légalement

avec lui — ce qui attira bien vite l'attention de toutes les femmes sur notre Apollon.

— Avec qui valse donc madame Thélissier?

— Connaissez-vous ce jeune homme qui valse avec la nièce de M. Poirceau?

— Demandez donc à madame Poirceau le nom du monsieur qui valse avec Malvina.

— Monsieur Bénard, dit une vieille femme, tâchez donc de savoir quel est ce monsieur qui valse avec madame Thélissier?

— Personne ne le connaît, c'est un sauvage.

— Je crois plutôt que c'est un Anglais.

Puis, dans le salon voisin, une jeune personne qui peignait à l'huile s'écriait :

— Quelle tête admirable! quelles lignes! c'est Endymion!

Et ses regards s'attachaient avec joie sur le bel inconnu.

La peinture est une émancipation pour les jeunes filles; elle leur donne le droit de regarder les hommes en face et en détail; l'admiration purifie tout. — Si j'avais une fille, elle peindrait le paysage.

Plus loin, un groupe de vieilles femmes s'exprimaient ainsi :

— C'est un malheur d'être aussi beau que cela.

— Je le crois bête à manger du foin.

— Ah! vous voilà bien avec vos préjugés, dit une élégante de l'Empire. De mon temps les hommes étaient fort beaux, et je vous assure qu'ils avaient de l'esprit.

— Vous voulez dire qu'on leur en trouvait.

— Voici madame Poirceau, demandez-lui vite le nom de notre Adonis.

Madame Poirceau ne savait pas de qui on voulait lui parler; elle n'avait point regardé Tancrède, et n'avait pas écouté ce que son mari lui avait dit de lui.

— Comment! vous ne savez pas que vous avez chez vous une merveille? Voyez donc là-bas, le beau valseur de votre nièce; on ne parle que de lui, il fait événement dans votre bal, qui du reste est charmant.

Madame Poirceau se repentit alors d'avoir fait si peu de cas d'un personnage qui donnait à sa *soirée* tant d'éclat. Elle se rapprocha de sa

nièce et saisit l'occasion d'adresser quelques mots obligeants à M. Dorimont. Tancrède saisit à son tour cette occasion de prier madame Poirceau de lui accorder une contredanse, et la sixième lui fut promise comme une faveur.

Madame Poirceau était dans l'âge où l'on danse encore, car la vie des femmes se divise ainsi :

L'âge où l'on danse, mais où l'on n'ose pas valser — c'est le printemps.

L'âge où l'on danse, où l'on valse — c'est l'été.

L'âge où l'on danse encore, mais où l'on préfère valser — c'est l'automne.

Enfin, l'âge où l'on ne danse plus — c'est l'hiver... l'hiver toujours rigoureux de la vie.

Madame Poirceau était belle selon les principes de l'art, laide selon les lois de l'amour.

Belle en ce que ses traits étaient d'une parfaite régularité ; laide en ce qu'ils manquaient d'harmonie.

Elle avait de ces visages superbes à raconter et point du tout à regarder ; cette beauté de

passe-port qui séduit le vulgaire, yeux grands, nez aquilin, bouche petite, front haut, visage ovale, menton rond. — Pour se faire aimer par ambassadeur, comme les princesses, madame Poirceau aurait pu envoyer son signalement, mais pas son portrait.

N'importe; c'est ce qu'on appelle une belle femme, une poupée parfaite, à ressorts invisibles, une figure de cire, impassible, invulnérable, jamais défrisée, jamais déshabillée; — toujours parée, serrée, pincée, corsée, — pas un cheveu qui voltige, pas un ruban qui folâtre — madame Poirceau ne s'assied jamais que sur une chaise; elle semble parée dans sa robe de chambre, cuirassée dans sa douillette, armée dans sa robe de bal. Elle suit toutes les modes — avec goût, avec plaisir? — non, mais avec conscience. Son coiffeur est le premier coiffeur de Paris, Charpentier, je crois, et quelle que soit la coiffure qu'il a plu à Charpentier de lui faire, elle la respecte, elle se garderait bien d'y toucher. Cette coiffure lui est désavantageuse? — qu'importe! cela ne la regarde pas; cette guirlande est lourde? —

qu'importe ! elle n'en est pas responsable; une épingle lui entre dans la peau? — qu'importe! elle y reste, l'ôter dérangerait la coiffure.

Même respect pour la couturière. Je vous l'ai dit, madame Poirceau suit les lois de la mode aveuglément, les lois du monde scrupuleusement, les lois de la nature raisonnablement. Elle est sévère, mais point méchante; elle ne sourit que les jours où elle donne un bal; elle dit d'un air pédant que les femmes ne doivent point s'occuper de littérature; elle parle ménage comme un professeur; elle a l'esprit lent, et regarde comme un mot inconvenant toute plaisanterie qu'elle ne comprend pas. Sa présence jette un grand froid partout où elle vient; son arrivée fait l'effet d'une porte qu'on ouvre dans une loge au spectacle. Quand elle doit passer la soirée chez une amie, cette amie en prévient ses habitués; ils ne viennent pas ce soir-là. Les hommes la craignent comme l'ennui, les femmes l'appellent : la belle madame Poirceau. Elle fait valoir les plus laides; pourtant on l'invite rarement, non qu'elle soit importune; elle ne

s'occupe jamais des affaires des autres; elle est discrète et immobile : c'est une statue — mais une statue à qui il faut faire des politesses; c'est ennuyeux.

Eh bien! ces femmes-là font les mêmes folies que les autres! c'est révoltant!

Madame Poirceau ne fut frappée de la beauté de Tancrède que comme maîtresse de maison. Un si beau jeune homme n'était nullement dangereux pour elle : madame Poirceau ne se serait jamais permis d'aimer, dans sa position, un homme aussi remarquable.

Cachez donc une intrigue avec un héros comme celui-là! — Les prudes savent s'imposer de grandes privations; elles ont en cela plus de mérite que les femmes vertueuses : celles-ci, du moins, ont pour elles la vertu, les autres n'ont pas même l'amour.

Madame Poirceau n'avait que faire des hommages de Tancrède, elle avait depuis longtemps trouvé l'homme qu'il lui fallait, et elle s'en tenait là.

Or, voici l'homme qu'elle avait choisi.

C'était un monsieur âgé de trente-cinq ans,

haut de quatre pieds huit pouces, employé dans l'Enregistrement. Une position honorable dans le monde, une fortune aisée, des succès dans plusieurs genres, rien n'avait pu le consoler du malheur d'être petit. Depuis l'âge où il s'était avoué qu'il ne grandirait plus, cet homme était malheureux.

Tout ce qu'on imagine pour se hausser à l'œil des autres, il l'avait employé — il portait un chapeau à haute forme, des bottes à hauts talons, et se tenait droit comme une girafe; il se levait continuellement sur la pointe des pieds, comme un homme qui veut voir défiler un cortége. Cette idée de se grandir le préoccupait sans cesse; il aurait donné la moitié de sa fortune et plusieurs années de sa vie pour être un homme ordinaire, pour atteindre cinq pieds deux pouces.

Les petits hommes qui se résignent ont quelquefois beaucoup de grâce; ils ont alors tous les avantages de leur taille, la souplesse, l'agilité, la légèreté; ils peuvent être ce qu'on appelle *gentils*. Mais les petits hommes qui se révoltent contre la lésinerie de la nature en-

vers eux, qui luttent follement avec elle, ne peuvent jamais être gentils; ils sont ridicules, toujours ridicules, comme toutes prétentions frappées d'incapacité; de plus, ils sont méchants, malveillants, dénigrants et envieux.

Quand on parle d'un homme qui déplaît, on dit qu'il a l'air content de lui — eh bien! je dis, moi, que je connais une chose plus déplaisante encore : c'est un homme qui a l'air mécontent de lui.

Celui-là ne vous fera grâce de rien : vous ne pourrez jamais l'apaiser; les flatteries mêmes l'irritent; la politesse lui semble de la pitié, une prévenance, une charité : il est humble à désespérer, susceptible à faire mal aux nerfs; on ne sait par quel mot le prendre. — Si vous le priez à dîner, il vous répond : « Merci, non; je me rends justice, je suis trop maussade pour un convive. » Si vous l'engagez à venir entendre des vers, de la musique : « Non, merci, dit-il; je suis un être trop obscur pour faire partie d'une réunion si brillante. » Si vous lui proposez une partie de campagne : « Non, merci, répond-il; il faut de

la gaieté dans ces sortes de plaisirs; invitez vos aimables, ils valent mieux que moi pour cela. » Cet homme ne jouit de rien, n'est propre à rien; il est rongé de modestie, mais d'une affreuse modestie, d'une humilité hostile qui le met en garde contre tout le monde : c'est une lèpre imaginaire qui lui fait fuir ses semblables. Cette maladie est heureusement fort rare en ce pays, et nous n'en parlons que pour la constater.

Notre monsieur était de ces gens-là, non parce qu'il se croyait sans mérite, mais parce qu'il se sentait petit, et que sans cesse il se disait à lui-même — que plus il vieillirait, plus il engraisserait et plus il paraîtrait petit.

Pour lui tout était gêne et souffrances. Ce petit corps renfermait un grand cœur plein de haine, d'une belle haine aux proportions herculéennes, toujours vivace, toujours renouvelée, universelle, et cependant partiale; car, s'il détestait tous les hommes en général, il abhorrait en particulier :

1° Tout être doué d'une haute stature; il le regardait comme son ennemi, comme un

voleur qui lui avait dérobé six pouces. Une grande taille lui semblait une spoliation, dont il avait droit de tirer vengeance;

2° Tout écolier de douze ans qui le dépassait de quelques lignes et que l'on ne trouvait pas trop grand pour son âge;

3° Tout enfant qu'il voyait grandir et qui menaçait de le rattraper.

Dans un salon, il n'était poursuivi que d'une idée : se placer avantageusement.

Il évitait les hommes très-grands, parce qu'auprès d'eux, il paraissait encore plus minime. Il évitait aussi les belles femmes, parce que leur majesté l'humiliait; mais ce qu'il détestait plus que tout au monde, c'était de rencontrer, ce qui était rare, un homme de sa taille!!

Oh! alors il souffrait le martyre, il se sentait appareillé; c'était affreux. Son ridicule s'attelait à celui d'un autre et se complétait; il n'y pouvait tenir. Que faisait-il alors? il prenait son chapeau, le mettait sur sa tête, et il s'en allait.

Eh bien! tout cela n'était rien; il y avait un

tourment plus horrible que tous ces tourments, une malédiction qui poursuivait encore cet homme, une fatalité qui mettait le sceau à ses misères — c'était son nom. Ah! ce nom était un hasard bien cruel dans sa position. Quelle amère ironie! quel jeu du sort! quelle épigramme de la nature! quelle mauvaise plaisanterie du destin!!.. Ce petit homme se nommait M. Legrand.

M. Legrand arriva chez madame Poirceau à minuit moins un quart, en véritable ami de la maison; il était encore plus maussade qu'à l'ordinaire. Il n'aimait pas les bals, les soirées d'apparat, parce que ces jours-là il lui fallait quitter ses bottes à hauts talons, et qu'en souliers vernis il perdait douze lignes...

— Toujours élégant! lui dit une mère dont la fille dansait — et l'on sait que les pauvres mères, contraintes à rester assises sur une banquette toute la soirée, sont alertes à la conversation. Le premier causeur qui traverse la salle de danse est bien vite saisi au passage, elles l'attrapent au vol; elles s'ennuient tant!..

— Comme vous venez tard! dit celle-ci.

M. Legrand ne répondit point; deux hommes placés devant lui, lui dérobaient entièrement la vue du bal. — Il était furieux; il se sentait si petit, si tristement perdu dans la foule!

— Vous arrivez? poursuivit la mère en turban; vous n'avez pas encore vu le phénix dont chacun s'entretient ici?

Puis, s'établissant dans cette plaisanterie, elle ajouta :

— Nous avions la compagnie du Phénix, maintenant voici le phénix de la compagnie.

M. Legrand ne goûta point ce jeu de mots.

— Je ne sais de quel phénix vous voulez parler, madame, répondit-il froidement.

— De l'Apollon, du Céladon, de l'Adonis, de la coqueluche de toutes ces dames.

— Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre Apollon, votre Céladon, votre Adonis et votre coqueluche, madame.

La mère en turban fut blessée de l'affectation que mettait M. Legrand à répéter ses paroles, et pour se venger :

— Je pensais, dit-elle, que vous le connaissiez, puisqu'il est *aussi* de la maison.

Aussi était foudroyant. M. Legrand rougit.

— Le voici, poursuivit la méchante personne; quels beaux yeux! quel air noble! Le voyez-vous?

M. Legrand ne voyait rien; il avait toujours un monsieur devant lui qui lui cachait tout le bal. — Enfin, il se révolta, il franchit la foule, et, se faufilant çà et là, il parvint jusqu'à la maîtresse de la maison. Tancrède s'approchait d'elle dans le même instant. M. Legrand l'aperçut — il resta *médusé*. Des ruisseaux de fiel lui parcoururent toutes les veines. La haine, la rage la plus féroce étincelèrent dans ses regards. Il y a des romans où l'on dépeint des nains furieux, des gnomes rageurs — eh bien, c'était cela.

Tancrède s'avança d'un air serein et gracieux, sans se douter que ses destins se décidaient dans ce petit corps inaperçu; et pourtant, par cette seule présence, tout son avenir venait d'être changé.

En vain il se réjouissait depuis une heure de se voir si bien accueilli, d'avoir pour protecteur un homme qui pouvait, par ses rela-

tions, l'aider dans sa fortune ; — en vain il se préparait une douce coquetterie avec la nièce de la maison, en vain il formait les plus beaux projets — tout sera détruit, bouleversé par un petit être inutile qu'il n'a pas même vu entrer et qu'il ne verra pas sortir.

O fatalité ! c'est la vie. — Une petite pierre roulante fera s'abattre un fier coursier ; un sot indiscret ou méchant fait avorter les plans sublimes d'un héros.

— Vous ne m'avez point oublié, n'est-ce pas, madame ? dit Tancrède à madame Poirceau. Voici la sixième contredanse, celle que vous avez bien voulu m'accorder.

Le petit homme entendit cela et bondit.

— Vous n'êtes point de ceux qu'on oublie, répond madame Poirceau.

A ces mots, le petit homme rebondit.

Madame Poirceau n'avait de sa vie prononcé une parole si gracieuse; et ce devait être alarmant.

M. Poirceau vint alors chercher Tancrède pour le présenter à un de ses amis.

— Vous ne danserez pas avec ce bellâtre, dit aussitôt M. Legrand tremblant de colère.

— Moi ! et pourquoi, monsieur ? reprit madame Poirceau avec dignité.

— Parce qu'il me déplaît.

— Il faudra pourtant vous accoutumer à son visage, puisque M. Poirceau le prend chez lui et qu'il vient ici à la place de M. Dupré.

— Cela ne sera pas, madame; ce fat ne remplacera pas Dupré, je ne le souffrirai pas.

— Mais, monsieur...

— Prenez-y garde, madame : il faut choisir, madame, entre ce fat ou moi. Vous m'entendez?

Il dit.

Et le lendemain — lorsque le pauvre Tancrède se présenta chez M. Poirceau pour s'emparer de son nouvel emploi, le respectable directeur de la compagnie d'assurances contre l'incendie le reçut avec mélancolie, et, l'ayant regardé tristement comme un ami qu'il faut quitter, lui tint à peu près ce langage :

— Mon cher monsieur Dorimont, vous voyez un homme désolé; il m'est impossible, de

toute impossibilité, de vous donner la place que je vous avais promise. J'en suis vraiment bien contrarié ; vous me plaisiez tant ! tout ce que je savais de vous me parlait en votre faveur. Mais j'ai dû céder, j'ai dû me rendre ; ma femme est une femme raisonnable, très-raisonnable, voyez-vous ; elle n'est pas de ces évaporées qui aiment à traîner à leur char de beaux élégants, des muscadins, des *gants jaunes*, comme on dit aujourd'hui. Non, c'est une femme simple, qui ne cherche point à briller, et je ne vous cacherai point que votre extrême beauté l'a effarouchée.

Tancrède, à ces mots, fit un mouvement de surprise ; il y pensait si peu à sa beauté ! et à madame Poirceau encore moins !

— « Il n'est pas convenable, m'a-t-elle dit ce matin, continua cet excellent directeur de la compagnie d'assurances contre l'incendie, il n'est pas convenable qu'un si bel homme entre chez nous, cela ferait jaser ; avec un mari vieux et infirme, une femme ne doit point admettre dans sa maison un jeune homme d'une beauté si remarquable, cela serait aller au

devant des propos, cela jetterait sur vous du ridicule, et je ne le souffrirai jamais. » Que pouvais-je répondre à cela? rien; tout cela était juste, et il a fallu me soumettre. Les femmes, mon cher, ont souvent plus de tact que nous; et toutes ces choses qui ne m'avaient point frappé, moi, lui ont sauté aux yeux tout de suite. Que voulez-vous ? chaque avantage a son inconvénient; c'est un avantage que la beauté, mais c'est un malheur quelquefois.

Tancrède ne répondit rien. Ce vieux bonhomme, qui lui parlait depuis un quart d'heure de sa beauté, commençait à l'ennuyer — et puis toutes ses espérances renversées pour une si misérable cause! il y avait de quoi se dépiter.

— On est étonné, continua M. Poirceau, de découvrir que les gens sont à plaindre, précisément pour ce que l'on serait tenté de leur envier : il faut encore que je vous fasse un aveu.

— Allons, pensa Tancrède, qu'est-ce qu'il va m'avouer, à présent?

— M. Nantua, chez qui vous êtes allé l'autre

jour, qui vous a si bien recommandé à moi, a renoncé à l'idée de vous admettre chez lui pour le même motif.

— Comment ! il me trouvait... ?

— Trop beau, mon cher, trop beau ; il a eu peur pour sa fille.

— Mais c'est absurde, tout cela ! s'écria Tancrède hors de lui.

— Non pas, cela est fort prudent, et à sa place j'aurais fait comme lui. Mais écoutez, je m'intéresse à vous. Achille Lennoix, ce jeune ingénieur qui vient d'obtenir la concession d'un chemin de fer de Paris à Saint-Quentin, m'a demandé quelqu'un ; celui-là est jeune, il n'a point de femme, point de fille à marier, et je crois que vous ferez son affaire. Je lui ai écrit cette lettre pour vous, portez-la-lui de ma part, et vous serez bien reçu. Adieu, mon beau jeune homme, ne perdez point courage, et ne vous en prenez qu'à la nature des difficultés que vous rencontrez, elle a été trop prodigue envers vous ; tout se paie dans la vie. Au revoir, j'espère, et mille regrets.

Ce fut ainsi que Tancrède, refusé pour la

seconde fois, se sépara du bon M. Poirceau, directeur de la compagnie d'assurances contre l'incendie.

IV

TROISIÈME ESPÉRANCE

M. Achille Lennoix était un homme plein d'imagination et d'activité, et toujours la proie de ses idées ; il avait un coup d'œil prompt ; il se décidait vite, et au risque de se tromper ; car il prétendait qu'on perd moins de temps à commettre et à réparer une erreur qu'à hésiter entre deux combinaisons et à choisir le meilleur parti à prendre. Il avait tant travaillé, tant sollicité depuis un mois, pour obtenir cette concession d'un chemin de fer de Paris à Saint-Quentin, qu'il était tombé malade — et, comme il était horriblement contrarié d'être malade quand une si grande affaire le ré-

clamait, à force de se tourmenter, il se mettait hors d'état de guérir.

Tancrède entra chez lui. M. Lennoix le regarda rapidement des pieds à la tête, causa quelques minutes avec lui — et puis sa résolution fut prise.

— C'est l'homme qu'il me faut, pensa-t-il. Il a bonne façon, ce garçon-là; il va nous faire honneur : on verra que nous n'employons pas que des maçons.

Ensuite ils parlèrent mathématiques, Tancrède était assez fort en mathématiques; on parla de l'Angleterre, Tancrède s'offrit pour faire un voyage à Londres, sachant parfaitement l'anglais. Il offrit aussi de venir travailler le soir même près du malade, comprenant tout ce que M. Lennoix devait éprouver d'ennui par l'oisiveté où le condamnaient ses souffrances. M. Lennoix saisit cette idée avec empressement. Les deux jeunes gens s'entendirent à merveille.

Après une heure de conversation, Tancrède se retira, et son subit ami lui donna rendez-vous pour le soir à sept heures après dîner.

En le voyant partir, M. Lennoix se frotta les mains :

— Ce jeune homme me convient, pensa-t-il. D'abord il m'a compris ; il a vu tout de suite que ce qui me rend malade, c'est de perdre mon temps. Je devinerais que c'est un homme d'esprit, rien qu'à cela.

M. Lennoix était loin de s'alarmer de la beauté du nouvel employé ; au contraire, cet air noble et distingué le séduisait. Les gens de mérite sont *possibles* à séduire par ce qui est bien : il n'appartient qu'aux petits esprits de s'effrayer des avantages — et puis les hommes d'imagination ne sont jamais envieux. Ils valent mieux que tout le monde dans leur avenir ; personne ne marche où ils vont, personne n'est jamais arrivé où ils prétendent : ils ne peuvent envier ce qu'ils voient, car ce qu'ils rêvent est au delà.

Pendant que M. Lennoix se livrait à ses réflexions, Tancrède se perdait dans un corridor.

C'était l'heure fatale, l'heure de mélancolie

et de mystère, où le soleil, qui est encore l'astre du jour pour l'homme des champs, n'est plus, pour le triste habitant des villes, qu'un réverbère à moitié éteint, qu'une lanterne mourante et perfide qui, dans l'ombre, égare ses pas. Sur les grandes places, les quais, les boulevards, il fait encore jour — dans les rues, c'est un doux crépuscule, un quasi clair de lune — dans l'intérieur des maisons, c'est la nuit — et dans les corridors, qu'est-ce donc? ténèbres, profondes ténèbres!

C'est l'heure de toutes les fautes, l'heure des vols et des aveux; c'est l'instant où la rougeur n'est pas visible, où l'on peut dire : « Je vous aime, » effrontément, et malheureusement on le dit — c'est l'heure où l'ouvrière trop laborieuse persiste à travailler et se trompe : cette lueur incertaine égare ses yeux; elle passe, dans un canevas, une maille dans le filet, que sais-je? Elle commet une toute petite erreur qui cause par la suite de grands dérangements; c'est enfin l'heure où les antichambres sont désertes, où les domestiques allument les lampes : il y en a même de prudents qui ont

déjà fermé les volets avant que les lumières n'aient paru.

Tancrède s'égarait dans une obscurité complète en sortant de l'appartement de M. Lennoix. Il nagea quelques instants dans le sombre corridor, comme sur un fleuve étroit, se retenant des deux côtés au rivage ; il craignait un escalier inattendu, ses pas étaient inquiets. En appuyant ses bras aux parois du mur, il rencontra une porte qui céda aussitôt, et il se trouva dans un petit salon fort élégant, que le réverbère de la rue éclairait suffisamment à travers la fenêtre.

Une faible lueur filtrait entre la fente d'une autre porte vers laquelle Tancrède se dirigea. Il frappa légèrement par prudence.

— Entrez, dit une assez douce voix.

Tancrède ouvrit la porte.

— Pardon, madame, dit-il en voyant une petite femme assez jolie et assez jeune s'avancer vers lui.

— Monsieur, dit-elle, puis elle s'arrêta.

L'aspect du beau jeune homme lui semblait une apparition divine.

— Monsieur désire parler à mon...

Elle allait dire mon fils, mais le mot expira sur ses lèvres : elle aurait voulu n'avoir que seize ans.

— Je vous fais mille excuses, madame, dit Tancrède, mais il n'y a pas de lumière dans le corridor... et...

— Vraiment, monsieur, cela est incroyable. Baptiste ! allumez donc la lampe ! Baptiste, venez éclairer monsieur.

Baptiste allumait trop de lampes en ce moment pour en avoir une seule à apporter.

Il ne vient pas. Je vais vous éclairer moi-même.

En disant cela, madame Lennoix (car c'était la mère de M. Lennoix) prit son bougeoir qu'elle avait allumé pour cacheter une lettre; et, malgré les instances que fit Tancrède, elle le conduisit jusqu'à l'escalier.

Et puis elle le regarda partir.

Cette circonstance n'est rien en apparence, et cependant qu'elle fut terrible !... O rencontre fatale !....

Madame Lennoix était dans l'âge où l'on

recommence à admirer les beaux hommes. A quinze ans on les admire par instinct ; à quarante, par conviction.

Ce qui prouve que les avantages de vanité et de convention mondaines sont des niaiseries, c'est qu'avec l'âge on les méprise ; c'est qu'en vieillissant, ce qui est vrai, ce qui est réellement beau, a plus d'attrait pour nous que ces agréments imaginaires, ces qualités factices qu'on trouvait jadis préférables à tout. Ainsi, la femme qui, à vingt ans, choisit un fat mal tourné parce qu'il est duc ou parce qu'il a de beaux chevaux — à quarante ans, si elle est veuve, épousera un jeune homme qui n'aura ni célébrité ni fortune. — Ainsi, l'homme qui a passé sa jeunesse à courir après de faux plaisirs, de faux honneurs, à cinquante ans se retire dans sa terre pour y respirer un air pur, y semer des sapins et du blé noir, et là il se sent plus heureux.

Est-ce donc qu'il faut avoir étudié le monde pour apprendre à aimer la nature? Si les jeunes gens savaient cela, que d'ennui ils éviteraient! que de dégoûts, de jours amers ils

pourraient s'épargner! comme ils resteraient dans leur ville natale ; qu'ils y seraient heureux ! Cela me rappelle ces deux charmants vers que M. de La Touche adresse à un de ses amis, en lui parlant des bords enchantés de la Creuse :

Le bonheur était là sur ce même rocher
D'où nous sommes tous deux partis — pour le chercher !

Ces vers devraient être gravés en lettres d'or à l'entrée de tous les villages. Quelle douce morale ils renferment! quelle leçon !

Madame Lennoix était ainsi revenue, par les effets de l'âge, aux pures émotions du cœur. Elle ne put voir Tancrède sans un trouble plein de charmes, et sa douce image la poursuivait encore lorsqu'elle rentra dans son appartement. Désormais pour elle plus de repos. Les perfides traits de Cupidon l'ont blessée, car le dieu malin s'occupe encore des mères de famille à marier. Elle aussi elle sent qu'elle aime... qui ?... toute la question est là. — Les passions de madame Lennoix ressemblent aux résolutions de son fils : elles sont promp-

tes. — Mille pensées corruptrices et entraînantes viennent aussitôt l'assaillir :

— Je suis riche, je suis libre, je suis encore jolie et jeune, puisqu'un architecte m'a prise l'autre jour pour la femme de mon fils ; qui m'empêche de me remarier ? Mon fils me néglige, ses affaires l'absorbent ; il peut s'éloigner d'un moment à l'autre, je resterais seule. Pourquoi ne pas profiter de mes avantages pendant qu'il en est temps encore ?

C'en est fait, elle est décidée : c'est une beauté qui n'a pas de temps à perdre.

Tremblante, elle va chez son fils.

— Quel est ce jeune homme, dit-elle, qui sort à l'instant de chez vous ?

— C'est un ami de M. Poirceau ; il m'est très-recommandé par lui.

— Est-ce un jeune homme de bonne famille ?

— Oui, certainement : c'est le fils d'un officier distingué, M. Dorimont.

— Dorimont ! c'est un joli nom qui lui va bien. Vous êtes-vous entendu avec lui ?

— Oui, ma mère, parfaitement ; il est plein d'esprit, et il m'a paru fort instruit.

— Avoir de l'esprit, et être si beau !

— Oui, en effet, il est bien.

— Bien, bien ; mais il est admirable ! je n'ai jamais vu un aspect plus séduisant, des traits plus distingués, une physionomie plus expressive : grâce, noblesse, finesse, il réunit tout !

— Ah ! mon Dieu ! comme vous vous enflammez, ma mère, dit M. Lennoix en riant ; en vérité, je crois que vous voulez l'épouser.

A ces mots, madame Lennoix devint rouge, rouge comme une jeune fille.

Or, connaissez-vous rien de plus pénible, de plus triste pour une personne qui a de la délicatesse dans le cœur, que d'avoir fait rougir sa mère ?

M. Lennoix fut d'abord affligé d'avoir causé de l'embarras à une femme qu'il respectait ; mais ensuite cette rougeur singulière l'alarma.

Il avait fait une mauvaise plaisanterie, sans nulle idée qu'elle pût s'appliquer aux pensées de madame Lennoix ; mais cette rougeur, l'émotion qu'il regardait dans les yeux de sa mère, tout cela lui inspirait la crainte d'un événement auquel il n'avait jamais songé. Un

autre incident vint encore le décider dans ses terreurs.

La sœur de madame Lennoix entra.

— Mon neveu, dit-elle, quel est ce jeune homme qui sort de chez vous et que je viens de rencontrer dans la cour ? Quelle tournure ! quel beau visage ! jamais je n'ai rien vu de si admirable ! Champmartin doit venir dîner après-demain chez moi ; il faut absolument, ma sœur, que tu m'amènes ce jeune homme ; il y a de quoi tourner la tête à un peintre ! c'est à se mettre à genoux !

— Allons, bien ! voilà ma tante qui s'en mêle, pensa M. Lennoix.

— Est-ce que tu ne l'as pas vu, ma sœur ?

— Si vraiment, répondit madame Lennoix toute troublée... Mon fils l'a à peine remarqué.

— Mon neveu a la berlue, en ce cas ! s'écria la tante, qui avait aimé un artiste dans sa jeunesse ; — il faut être privé de sens pour ne pas voir que c'est le plus bel homme de Paris, du monde entier ! Raphaël, Carlo Dolci, Le Poussin, Murillo, n'ont pas, dans tous leurs chefs-

d'œuvre, un type comme celui-là. Pour moi, je n'ai jamais vu une plus belle tête!

Madame Lennoix ne disait rien, elle restait émue, elle était modeste: c'était son beau jeune homme, — à elle qui l'avait admiré la première. Ce n'était plus à elle qu'il appartenait de le louer. Ne lui avait-elle pas offert dans sa pensée son cœur, sa fortune et sa main?... Elle attendait qu'il voulût bien répondre; maintenant, la délicatesse exigeait qu'elle ne se mêlât plus de rien.

Le fils, au regard d'aigle, pénétra dans l'âme de sa mère. En un moment, tous ces fléaux lui apparurent : mariage absurde, fortune partagée, tyrannie d'un beau-père, procès, querelles, déménagement, séparation, enfants, peut-être! petits frères très-mal venus, larmes, ruine, drames intérieurs, scènes de famille, ennuis de tous genres...

Et sa résolution fut prise au même instant.

Et le soir même, lorsque Tancrède rentra dans sa demeure pour faire sa toilette, on lui remit un billet de la part de M. Lennoix.

La fièvre avait repris au jeune malade, disait

la perfide lettre, et le médecin exigeait impérieusement le plus grand repos ; il ne pouvait donc pas songer à reprendre ses travaux de fort longtemps.

Quelques jours après, Tancrède alla s'informer des nouvelles de M. Lennoix. Le portier répondit que M. Lennoix allait beaucoup mieux, et qu'il était sorti.

Tancrède aperçut à la fenêtre madame Lennoix, leurs yeux se rencontrèrent... il devina tout.

La conduite du fils lui fut expliquée par un seul regard de la mère.

— Malheur à moi ! s'écria Tancrède ; toujours des femmes !... et il s'éloigna furieux.

Et comme son désespoir était au comble, il prit le seul parti raisonnable dans sa position. Il alla passer la soirée à l'Opéra.

V

LA CANNE DE M. DE BALZAC

Nous l'avions bien dit, que l'extrême beaute est un malheur pour un homme, surtout pour un jeune homme qui a sa fortune à faire. Vous comprenez maintenant ces paroles, qui d'abord ont paru inintelligibles : « Il était une fois un jeune homme très-beau qui était triste, » et vous comprenez aussi pourquoi il se sentait découragé, et pourquoi il maudissait la nature.

C'est que trois fois ce pauvre Tancrède avait été repoussé, précisément à cause de cette même beauté qui lui semblait un brillant avantage, et qui n'était pour lui qu'une source de désappointements et de chagrins.

Que faire?... s'enlaidir? — Quel homme en aurait le courage! — quelle femme le lui aurait conseillé!...

Il alla donc à l'Opéra. Quand un malheur est sans remède, la sagesse est de l'oublier; quand on ignore la route qu'il faut suivre, on se fie au hasard, et l'on fait bien. Le hasard n'est hostile qu'aux gens qui négligent pour lui leurs devoirs; — pour l'homme qui n'a rien à faire, et qui a le droit de chercher des aventures, le hasard est toujours favorable.

On donnait *Robert le Diable* ce jour-là. Tancrède alla se placer à une stalle de l'orchestre; mais à peine il était assis, qu'un objet étrange attira ses regards.

Sur le devant d'une loge d'avant-scène se pavanait une CANNE. — Était-ce bien une canne? Quelle énorme canne! à quel géant appartient cette grosse canne?

Sans doute c'est la canne colossale d'une statue colossale de M. de Voltaire. Quel audacieux s'est arrogé le droit de la porter?

Tancrède prit sa lorgnette et se mit à étudier cette *canne-monstre*. — Cette expression est reçue : nous avons eu le concert-monstre, le procès-monstre, le budget-monstre.

Tancrède aperçut alors au front de cette

sorte de massue, des turquoises, de l'or,des ciselures merveilleuses; et derrière tout cela, deux grands yeux noirs plus brillants que les pierreries.

La toile se leva; le second acte commença, et l'homme — qui appartenait à cette canne — s'avança pour regarder la scène.

— Pardon, monsieur, dit Tancrède à son voisin ; oserais-je vous demander le nom de ce monsieur qui porte de si longs cheveux ?

— C'est M. de Balzac.

— Lequel ? l'auteur de la *Physiologie du Mariage?*

— L'auteur de la *Peau de Chagrin,* d'*Eugénie Grandet*, du *Père Goriot.*

— Ah ! Monsieur, je vous remercie mille fois.

Tancrède se mit de nouveau à lorgner M. de Balzac et sa canne.

Mais cette canne le préoccupait.

— Comment, se disait-il, un homme aussi spirituel a-t-il une si vilaine canne ? — Peut-être contient-elle un parapluie ; il y a un mystère là-dessous.

L'affectation — que mettait Tancrède à ne pas regarder la scène, à toujours, toujours lorgner du même côté, donna le change à une très-jolie femme dont la loge était voisine de la loge de M. de Balzac. La jeune femme minauda, croyant que c'était elle que ce beau jeune homme contemplait.

L'affectation — que mettait cette jolie femme à regarder à la même place dans l'orchestre, donna le change au voisin de Tancrède qui se mit à lorgner exclusivement la jolie femme, ne doutant pas que ses regards ne s'adressassent à lui.

Enfin l'affectation de son voisin à lorgner toujours la même femme attira l'attention de Tancrède, qui devina alors clairement que ces œillades étaient pour lui.

La preuve, c'est que, dès que ses yeux eurent rencontré ceux de la jeune femme, elle cessa de le regarder.

Mines — rougeur — petite toux — boa rejeté sur les épaules — petit gant ôté pour laisser voir une blanche main — cassolette vingt fois ouverte et respirée — airs penchés

— demi-soupirs — regards obliques — sourires furtifs, toute cette pantomime infaillible de la coquetterie féminine fut au même instant employée pour prévenir Tancrède qu'il allait être aimé.

Il se le tint pour dit — et, lorsqu'un peu avant la fin du spectacle, il vit sa jolie conquête se lever et quitter la loge où elle était, il sortit de l'orchestre et alla guetter sa belle au bas du grand escalier.

Elle le vit, et ne sembla pas étonnée; elle oublia d'être émue, mais elle parut méditer un projet.

Sur ces entrefaites passa un député qu'elle connaissait à peine ; il était pressé et marchait vite. Elle l'arrêta.

— Vous irez demain aux Italiens, dit-elle?

En disant ces mots, elle regarda Tancrède.

— Moi? répondit le député. Pourquoi cela? je n'y vais jamais. La musique m'ennuie à mourir, je n'aime que les ballets.

La jeune femme s'inquiétait fort peu de ce qu'aimait le député. Elle l'avait fait servir à

entendre ce qu'elle voulait dire à un autre. Son rôle était fini, elle lui rendit la liberté.

Pendant ce temps, le bel inconnu jouait aussi sa petite pantomime. Son air parfaitement sérieux — son maintien ultra-respectueux — son regard particulièrement langoureux — exprimaient suffisamment sa pensée.

La jeune femme ne pouvait plus douter de sa victoire; alors elle fit ce que font toutes les coquettes — après avoir été scandaleusement provoquantes, elles affectent tout à coup une superbe dignité; mais il faut pour cela qu'elles soient bien sûres qu'on ne puisse pas s'y méprendre; elles ne hasardent la dignité que lorsqu'elle ne peut plus leur faire de tort.

Or donc, la fière Célimène de la rue de Provence, voyant que son esclave lui était soumis, s'éloigna noblement d'un pas d'impératrice, sans daigner jeter un regard sur lui, mais se disant tout bas, dans sa vanité satisfaite :

— Il a compris.

VI

PRÉOCCUPATIONS

Tancrède rentra chez lui à moitié consolé de ses malheurs. Les distractions ont cela d'agréable, si elles ne chassent pas le chagrin, elles le vieillissent, du moins ; les événements même indifférents, que l'on met entre la mauvaise nouvelle du matin et le soir, la reculent presque d'une année ; alors c'est un vieil ennui dont on ne daigne plus souffrir. Notre imagination ressemble à nos domestiques, qui, pour nous apaiser quand nous leur montrons une chose cassée, nous répondent avec sang-froid. « Oh ! il y a déjà bien longtemps ! » C'est absurde, et pourtant cela nous console aussitôt.

Tancrède avait oublié madame Lennoix, son fils et tous les chemins de fer imaginables, préoccupé qu'il était de l'Opéra, de M. de Bal-

zac, de sa canne, et puis de sa nouvelle conquête.

— Ce n'est pas toujours un malheur d'être beau, se disait-il, puisque... car enfin... cette femme ne me connaît pas, et si... eh bien! c'est sur ma bonne mine.

Il se coucha et s'endormit. Au milieu de la nuit, il s'éveilla. Il était agité; il ne pouvait s'expliquer ce qui le tourmentait. Il pensait, il pensait, il pensait vite et malgré lui.

A cette jolie femme qui voulait l'aimer ?

Non, ce n'était pas un rêve d'amour.

A madame Lennoix qui voulait l'épouser?

Non, ce n'était pas non plus un cauchemar.

Il pensait, vous le dirai-je?... à la canne de M. de Balzac.

Madame Lennoix, c'était un danger passé.

La jeune coquette, c'était une aventure dont le dénouement était prévu : il n'y avait là ni mystère ni merveilleux; mais cette canne, cette énorme canne, cette monstrueuse canne. que de mystères elle devait renfermer! elle pouvait même renfermer !

Quelle raison avait engagé M. de Balzac à se

charger de cette massue? Pourquoi la porter toujours avec lui? Par élégance, par infirmité, par manie, par nécessité? Cachait-elle un parapluie, une épée, un poignard, une carabine, un lit de fer?

Mais par élégance on ne se donne pas un ridicule pareil, on en choisit de plus séduisants. — Par nécessité? — je ne sache pas que M. de Balzac soit boiteux, ni malade; d'ailleurs un malade qui peut badiner avec cette canne-là me semble peu digne de pitié. Cela n'est point naturel, cela cache un grand, un beau, un inconcevable mystère. Un homme d'esprit ne se donne pas un ridicule gratuitement. J'aurai le mot de cette énigme; je m'attache à M. de Balzac, dussé-je aller chez lui le questionner, l'ennuyer, le tourmenter; je saurai pourquoi il se condamne à traîner avec lui partout cette grosse vilaine canne qui le vieillit, qui le gêne, et qui ne me paraît bonne à rien.

Enfin, la preuve que cette canne couvre un mystère, c'est qu'elle me préoccupe; car, au fait, qu'est-ce que cela me fait, à moi?

Ainsi se parlait Tancrède. Ce raisonnement, qui paraît d'abord une niaiserie, ne manquait pas cependant de justesse. Quand une chose nous est de sa nature très-indifférente et qu'elle nous préoccupe singulièrement, c'est un indice que nous devons nous en inquiéter. Notre instinct nous inspire, nous avertit, notre intelligence flaire ce que notre raison ne voit pas, car l'instinct c'est le nez de l'esprit... Mille pardons de cette absurdité, malheureusement elle exprime ma pensée.

Après une heure de semblables réflexions, Tancrède se rendormit.

Le matin, en s'éveillant, il se demanda ce qu'il avait à faire : rien, absolument rien. Il n'avait aucun protecteur à aller éprouver, aucune lettre de recommandation dont il espérât quelque bon résultat. C'était le fier désœuvrement du désespoir ; et comme il n'avait aucun reproche à se faire, que toutes ses démarches avaient échoué sans qu'il y eût de sa faute, Tancrède se mit à savourer ce qu'il appelait sa liberté. En effet, cet état sera la liberté tant que dureront les mille écus de sa mère.

Pauvre mère ! elle avait dit : « Il ne faut pas qu'il arrive sans argent à Paris ; » et alors elle s'était mise à l'œuvre, et elle était parvenue à composer mille écus — elle avait trouvé ce que les alchimistes cherchent depuis tant d'années : le secret de faire de l'or.

Que de petits diamants, que de boucles d'oreilles, d'étuis, de dés en or, de bracelets, d'anneaux, de ciseaux même il a fallu rechercher, rassembler, et puis faire peser, pour arriver à composer une si grosse somme avec deux mille francs pour tout revenu !

Cette bonne madame Dorimont, que de petits et cruels sacrifices il lui a fallu faire pour parvenir à ce trésor ! que d'hésitations et peut-être de regrets !

— Quoi ! cette chaîne aussi ?

J'y tenais, elle me venait de... mais elle est bien lourde, elle y passera. Cette épingle, c'est mon oncle qui me l'a donnée... je n'ai plus que cela de lui... Ce bracelet est redevenu à la mode, il était joli, c'est dommage ; ce collier, comme il m'allait bien ! si j'avais une fille, je le lui donnerais... Ces boucles d'oreilles,

elles ont toujours été trop pesantes; ce cachet? pauvre Édouard... Cette bague? cher Alfred!..

Et la bague et le cachet vont rejoindre le reste, avec un soupir, une larme, et puis un vieux juif emporte tout cela sous sa redingote bien sale. Il emporte votre passé, vos souvenirs, l'histoire de votre vie, divisée en bracelets, en agrafes, en chaînes, en anneaux. Et pour un si grand sacrifice, vous gardez, vous, un peu d'argent; joyeuse, vous le donnez à votre fils qui ne sait pas ce qu'il vous coûte, qui le prend comme si cela lui était dû, et qui, presque toujours, s'en va le perdre dans une maison de jeu à Paris.

Et vous avez fait alors ce qu'il y a de plus pénible sur la terre, plus amer qu'un désenchantement, plus poignant qu'une humiliation, plus révoltant qu'une injustice, plus accablant qu'un regret; vous avez fait UN SACRIFICE INUTILE!

Oh! connaissez-vous rien de plus déchirant que cette pensée: je pouvais ne pas faire ce qui m'a tant coûté?

Un sacrifice inutile! comme mademoiselle

de Sombreuil : boire du sang pour sauver son père, et voir son père monter à l'échafaud. Sentir toute sa vie le sang d'un autre, le sang qu'on a bu, courir dans vos veines, et n'avoir point sauvé celui qu'on voulait sauver ! Avoir fait un effort sublime de courage, avoir vaincu le dégoût, l'horreur... pour rien !... Oh ! cela fait frémir ! Un grand sacrifice inutile... inutile !... c'est presque un remords.

Heureusement madame Dorimont ne connut point ce supplice. Son fils était un bon sujet, et lorsqu'il avait accepté les mille écus héroïques improvisés par sa mère, il s'était bien promis de les lui rendre avec usure.

Avec mille écus et une chambre louée cent francs par mois, on vit bien quinze jours à Paris ; et quinze jours, c'est un bel avenir à vingt ans.

VII

FINESSES

Tancrède se souvint toutefois qu'il avait un devoir à remplir; savoir, d'aller au Théâtre-Italien ce soir-là.

La première personne qu'il aperçut en arrivant ce fut sa superbe conquête.

Elle semblait chercher quelqu'un; elle le vit... et ne chercha plus.

Cette jeune femme faisait habituellement beaucoup plus de mines au Théâtre-Italien qu'à l'Opéra. Elle levait les yeux à chaque note de Rubini; elle secouait la tête en mesure pour prouver qu'elle était musicienne. La salle étant plus petite que celle de l'Opéra permettait de mieux apprécier les détails de sa coquetterie, et là elle se livrait à ses avantages avec un abandon qui les faisait valoir.

Tancrède vit bien qu'il ne pouvait faire au-

trement que d'en être amoureux ; mais, pour cela, il fallait aller aux renseignements.

Il questionna poliment son voisin ; et pour n'avoir pas l'air trop niais, il affecta l'accent anglais en demandant le nom de cette jolie femme. Par malheur, le voisin était Anglais, et il répondit en anglais qu'il ne la connaissait pas, mais qu'il la rencontrait presque tous les jours aux Tuileries. Par bonheur, Tancrède savait très-bien l'anglais, et il supporta la manière dont l'autre prononça le mot *Thioul-liourille.* Certes, il fallait bien savoir l'anglais pour comprendre cela.

Après une soirée d'œillades et de roulades, Tancrède retourna chez lui sans autre événement.

Aux Tuileries, le lendemain, il retrouva sa belle.

La dame était fort élégante; elle donnait le bras à sa mère, vieille femme assez mal mise qui promenait un chien.

Elle aperçut M. Dorimont et rougit.

C'était dans l'ordre.

Il y eut un quart d'heure de promenade intelligente.

La jeune femme parut chercher son mouchoir dans son manchon, et laissa tomber un petit portefeuille qui renfermait des cartes de visites.

La mère ne vit rien de cela, ou peut-être était-elle accoutumée aux maladresses de sa fille.

Tancrède vit tomber le petit portefeuille, et s'approcha pour le ramasser.

La dame doubla le pas sans faire attention à lui.

Tancrède ne comprit pas cette manœuvre; il resta d'abord immobile, et réfléchit un moment.

La belle promeneuse revint de son côté.

Tancrède l'attendit; puis, s'avançant vers elle d'un air très-respectueux :

— Ceci vous appartient, je crois, madame? dit-il, en lui présentant le portefeuille.

— Non, monsieur, reprit l'audacieuse personne, ce n'est pas àmoi.

La mère parlait à son chien en ce moment,

elle n'avait pas entendu; elle vit alors Tancrède s'éloigner.

— Que nous veut ce beau jeune homme? dit-elle.

— Rien, ma mère, c'est un bracelet qu'il a trouvé... mais j'ai froid, nous allons rentrer.

Les deux femmes sortirent des Tuileries.

Tancrède resta à considérer le portefeuille, sans comprendre cette profonde ruse. Il crut d'abord s'être trompé; il craignit d'avoir fait une bévue. Cependant il ouvrit le portefeuille.

— Peut-être ces tablettes renferment-elles un billet? pensa-t-il.

Cette idée le refroidit : c'était aller trop vite.

Le portefeuille ne renfermait point de billet, mais des cartes de visites, beaucoup de cartes de visites.

M. et madame Montbert, rue de Provence, n° ***.

Madame Virginie Montbert, rue de Provence, n° ***.

M. Isidore Montbert, rue de Provence, n° ***.

Et puis cela recommençait : M. et madame

Montbert, madame Virginie Montbert, M. Isidore Montbert.

— Ah! bien ! j'y suis, pensa Tancrède, c'est pour que je sache son nom. — O Virginie! s'écria-t-il en riant, nom charmant! Il me vient une idée... c'est d'aller lui reporter moi-même ce petit portefeuille rue de Provence, nº ***. Je dirai qu'en me promenant aux Tuileries, je l'ai trouvé, et que ces cartes de visites m'ayant indiqué à qui appartenait ce... Imbécile ! s'écria-t-il tout à coup en se frappant le front, c'est cela qu'elle veut, c'est ce qu'elle t'a indiqué si clairement et que tu as été si longtemps à comprendre. Et moi qui croyais avoir trouvé ce rusé moyen... qu'elle-même m'avait donné... Oh ! les femmes, les femmes ! elles nous sont supérieures en tout. Nous nous croyons bien forts, bien ingénieux, et nous n'avons pas une bonne idée qui ne nous vienne d'elles.

VIII

FATALITÉ

— Le bel homme ! ah ! le bel homme ! dit la femme de chambre de madame Montbert, après avoir fait entrer Tancrède dans le salon; le beau garçon ! à la bonne heure, celui-là !

— Qu'est-ce que vous avez donc, Adèle ? Y a-t-il du monde chez ma fille ? dit la mère de madame Montbert.

— Oui, madame; et je disais que jamais de ma vie je n'avais vu un plus bel homme.

Madame Pavart entra chez sa fille; elle n'y resta qu'un instant, et ne voulut même pas s'y asseoir. S'étant informée des projets de madame Montbert pour la soirée, elle sortit; mais en fermant la porte :

— Prends garde, ma fille, prends garde, dit-elle.

Il y avait tout un passé dans ce peu de mots.

Cela voulait dire : « Tu ne seras pas toujours si heureuse ; celui-là sera plus difficile à cacher.

Tancrède voulut reprendre sa conversation. Les progrès qu'il avait faits jusqu'alors dans le cœur de madame Montbert avaient été sensibles : on ne juge pas plus vite qu'elle n'avait aimé.

Mais les paroles prudentes de la mère avaient refroidi la pauvre jeune femme; elle avait pressenti tout le danger. De grands embarras lui étaient apparus, des difficultés sans nombre, un bonheur plein de ronces et d'épines. Elle eut peur un instant.

Tancrède s'aperçut de ce refroidissement ; il redoubla de grâce et d'amabilité.

Cette séduction triompha d'une crainte passagère, et madame Montbert alla même jusqu'à engager M. Dorimont à revenir la voir bientôt.

Tancrède s'éloigna très-satisfait de cette première visite.

Sous la porte cochère, il aperçut un homme qui le regardait attentivement. Cet homme semblait être là pour l'attendre.

Pourtant il n'y avait rien d'étonnant à ce que cet homme fût là. C'était le portier, que la femme de chambre avait prévenu, et qui voulait voir si les éloges de mademoiselle Adèle était mérités.

Tancrède se trouva donc en face de lui, et le portier l'admira.

Une semaine encore se passa en rencontres, en promenades, en langage muet, en regards, et l'amour grandissait chaque jour dans le cœur éprouvé de Virginie; et collationnant tous ses souvenirs, elle sentait qu'elle n'avait jamais aimé de la sorte. Tancrède pouvait se dire, dans toute la puissance de ce mot, qu'il était préféré à tous; et cela était très-flatteur, je vous assure!

Tancrède jugea qu'il avait langui un temps convenable, et qu'il pouvait hasarder une seconde visite à sa dame. Il retourna donc chez elle. Le portier, en le voyant, dit :

— Tiens, v'là encore le beau jeune homme! il paraît qu'il vient souvent.

Voyez un peu le malheur! Tancrède n'était venu que deux fois chez madame Montbert, et cela comptait pour dix, tant on l'avait remarqué!

Madame Montbert était seule. Elle s'émut à l'aspect de M. Dorimont, et Tancrède la trouva encore plus jolie. Ils causèrent un moment. Ils allaient s'entendre... quand M. Montbert rentra.

M. Montbert fronça le sourcil en reconnaissant Tancrède. Cet accueil glacé était peu encourageant, Tancrède fit un profond salut et se retira.

Dès qu'il fut sorti :

— Que veut ce bellâtre? dit M. Monbert à sa femme; il vous suit partout comme une ombre : aux spectacles, aux Tuileries; quand nous sortons, je ne rencontre que lui!

Madame Montbert ne répondit rien.

— Mon mari qui l'avait remarqué! pensa-t-elle.

Tancrède était mécontent. Cependant,

comme M. Montbert n'était jamais chez sa femme, il ne se découragea point, et peu de jours après, il retourna la voir.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en le voyant, quelle imprudence ! Vous ne pouvez plus revenir ici, mon mari a tout découvert !

— Déjà ? pensa Tancrède. Mais il n'y a rien.

— Il m'est impossible de vous recevoir ouvertement, continua madame Montbert.

Ces mots, qui étaient pleins de naïveté et d'avenir, rassurèrent M. Dorimont.

— Mon mari, continua-t-elle, vous a remarqué à l'Opéra ; l'autre soir, au Gymnase. Il a des soupçons; je ne le reconnais plus, en vérité ? C'est désolant ! ajouta-t-elle avec tendresse; jamais cela ne m'était arrivé. Jusqu'à présent j'avais été si tranquille ! J'ai du malheur ! car c'est la seule fois que j'aime, et justement....

Ces mots, qui étaient pleins de niaiserie et de passé, refroidirent M. Dorimont.

— Et moi aussi, j'ai du malheur, madame, reprit-il avec une extrême politesse, puisque

le sort veut que j'échoue où tout le monde réussit.

Tancrède prononça cet adieu d'un ton si parfaitement respectueux, que madame Montbert n'en sentit pas toute l'insolence ; elle prit cela pour un regret déchirant, et leva ses beaux yeux au ciel, en signe de sympathie. Ce ne fut que plus tard, par la suite — M. Dorimont ne demandant point à revenir — évitant de la regarder au spectacle et paraissant avoir renoncé à toute conclusion — qu'elle reconnut qu'il s'était moqué d'elle.

Elle s'en consola facilement. Il était bien beau, c'est dommage! mais c'eût été trop difficile, pensa-t-elle — et elle l'oublia. Or, vous savez ce que ces âmes-là appellent oublier!

IX

GRANDE DÉCOUVERTE

Cependant le pauvre Tancrède était furieux, non pas des obstacles qu'il venait de trouver, car on peut dire qu'il avait profité de ces obstacles, mais des difficultés que cette aventure lui présageait.

Tancrède n'avait pas été longtemps à deviner à quelle catégorie de femmes et à quelle région d'esprits appartenait madame Montbert. C'était une de ces sylphides, parfaitement jolies et insignifiantes, qu'on aime tant que cela est commode et que l'on quitte à la première difficulté.

On vient à elles avec tant de confiance, que la moindre contrariété décourage; on ne l'avait point prévue, on n'y était point préparé, elle déroute. Les pauvres femmes! on ne leur en veut pas; la contrariété ne vient jamais d'elles;

mais elles n'ont pas ce qu'il faut pour donner le génie de la surmonter.

Ce n'était donc pas à cause de madame Montbert que Tancrède était si affligé de la fatalité qui le poursuivait; il ne l'aimait pas et ne pouvait la regretter; mais une autre pensée, plus douce, plus profonde, plus chère, le préoccupait depuis quelque temps.

Cette charmante jeune femme qu'il avait retrouvée au bal chez madame Poirceau, cette séduisante Malvina, il l'avait revue souvent dans le monde; il avait été reçu plus d'une fois chez elle, chez sa mère, et le souvenir de Malvina le charmait. Tancrède était en travail de lui plaire; et, par une singulière coïncidence, son aventure avec madame Montbert le dérangeait dans ses projets de séduction auprès de madame Thélissier; car enfin, s'il trouvait tant d'obstacles auprès de la première, qui paraissait avoir tant d'expérience pour les vaincre, combien n'en trouverait-il pas près de la seconde, jeune femme si candide, si bien élevée, si entourée, et qui devait avoir tant de ménagements à garder.

Ainsi, il arrive souvent qu'un événement sans importance nous rend malheureux, parce qu'il est un avertissement pour un autre qui nous intéresse davantage et qui semble lui être étranger. Nos amis ne comprennent rien à notre tristesse ; ils nous disent :

En vérité, c'est un enfantillage que de s'affliger ainsi pour rien...

Rien! c'est quelquefois tout notre avenir.

Tancrède était révolté contre son destin. C'est trop fort, se disait-il, c'est à en devenir fou, c'est à n'y pas tenir. Les maris me voient, les portiers m'admirent, les femmes ont peur de moi. Je suis un paria, un lépreux, un maudit, on m'a ensorcelé; mais qu'y faire ? à qui me plaindre? Puis-je aller dire que rien ne me réussit, que partout on me repousse, parce que je suis trop beau ? En vérité, je voudrais être affreux; oui, en vérité, ou... invisible. Oh! que ce serait charmant d'être invisible! de pénétrer partout sans être vu, d'aimer et de ne jamais compromettre celle qu'on aime, d'être près d'elle sans qu'on le sache, sans qu'elle sache

elle-même... Oh ! quel bonheur !... c'est le don que je choisirais.....

Et voilà cette grande colère qui s'évapore en rêverie.

Puis sa gaieté revient.

— Je veux aller à l'Opéra, dit Tancrède, exprès pour ne pas la regarder, cette stupide Virginie; nous verrons si son mari le remarquera.

Tancrède arrive à l'Opéra.

— M. de Balzac n'est point ici ce soir, se dit-il ; tant pis, cet homme et sa canne m'intéressent.

Tancrède s'assied à l'orchestre ; il lève les yeux. M. de Balzac est en face de lui avec sa canne.

— Ah ! voilà M. de Balzac ! je ne l'ai pas vu entrer. C'est singulier.

Mademoiselle*** danse un pas avec M***. M. de Balzac se lève.

Tancrède, voyant bien que ces deux danseurs ne sont pas très-remarquables, se remet à regarder M. de Balzac.

M. de Balzac a disparu, et cependant personne n'est sorti de sa loge.

La porte n'a pas même été ouverte.

Mesdemoiselles Essler viennent danser ce joli pas fraternel si élégant, si gracieux.

Tancrède les admire d'abord, puis, préoccupé de la fuite de M. de Balzac, il regarde de nouveau du côté de sa loge.

O surprise ! M. de Balzac est assis à sa place... il est là avec sa canne, comme s'il y avait toujours été. Tancrède croit avoir le délire.

Mesdemoiselles Essler dansent, puis elles s'envolent, leur pas est fini.

O merveille ! M. de Balzac n'est plus là... s'est-il donc envolé avec elles ?

Tancrède est de plus en plus intrigué.

D'abord il s'agite, il s'émeut, tout son être frissonne comme à l'approche d'un grand événement; ensuite il s'arme de résolution, il se pose en face de la loge où était naguère M. de Balzac, et là il reste immobile, en arrêt devant le mystère pour le forcer à se révéler. Il regarde, il épie, il observe, il fait passer toute la force

de son âme en ses regards. Ah ! quand un homme s'acharne de la sorte à un secret, il faut bien qu'il finisse par le posséder.

— Où est en ce moment M. de Balzac ? il n'est point sorti de sa loge, il y est, je ne le vois pas. Qu'est-ce à dire ? personne n'est sorti de cette loge, la porte est, tout le temps, restée fermée, et pourtant un homme en a disparu !... S'il est parti, par où est-il sorti ? S'il est là, pourquoi ne le voit-on plus ? Il est donc invisible... Invisible !...

Ce mot replongea Tancrède dans ses rêveries.

Que je voudrais être invisible !... Ah ! si j'étais invisible !...

Gigès avait un anneau qui le rendait invisible... *Robert le Diable* a aussi un rameau qui le rend invisible. Ah ! si j'avais ce rameau !... Dans la fable, dans toutes les poésies, les anciens, les Arabes, ont imaginé des objets qui rendaient invisible...

Et Tancrède, en rêvant, regardait toujours. Au même instant, et subitement, M. de Balzac reparut — et la porte de la loge ne s'était

point ouverte! Il était certain que M. de Balzac n'avait pu quitter la loge.

Et M. de Balzac tenait en main sa grosse canne...

Tancrède le voit, et voit cette canne...

— Cette canne pense-t-il. Si cette canne était comme l'anneau de Gigès, comme le rameau de Robert le Diable! Si cette canne avait le don de rendre invisible!... C'est cela... oui, c'est cela... s'écrie alors Tancrède, hors de lui.

Et il sort de la salle en répétant comme un fou :

— Je le sais, je le sais ; je le disais bien, qu'il y avait un mystère ; je le connais, je n'en doute plus...

Il arrive dans le foyer où M. de Balzac se promenait avec M***.

Tancrède l'accoste hardiment.

— Qu'importe ce qu'il va dire de moi ? il me prendra pour un original, et il m'observera comme tel : les gens d'esprit sont accoutumés aux choses bizarres, il me comprendra.

— Pardon, monsieur, dit Tancrède en s'ef-

forçant de vaincre son embarras, son émotion, vous pouvez me rendre un important service.

— Moi, monsieur? mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître, répond M. de Balzac; en quoi puis-je vous obliger?

— En voulant bien me prêter votre canne pendant quelques minutes.

A ces mots, M. de Balzac se trouble.

— Ma canne, monsieur? et pourquoi?

— C'est un pari que j'ai fait avec quelques amis... Je vous la demande pour cinq minutes seulement... croyez que...

— Cela m'est impossible, monsieur, reprend M. de Balzac sèchement. Cela m'est impossible; j'en suis faché... Monsieur.

A ces mots, M. de Balzac s'éloigne; et s'adressant à la personne à laquelle il donnait le bras:

— Que me veut ce fou? dit-il, comprends-tu rien à cela?

— *Ce monsieur est bu*, répond l'ami de M. de Balzac, en contrefaisant Arnal dans je ne sais plus quelle pièce.

M. de Balzac sourit, mais il est inquet.

— Quelle idée peut avoir ce jeune homme ? pense-t-il.

Cependant l'intrépide Tancrède ne désespère pas encore de réussir; il revient à la charge, et, s'approchant du célèbre écrivain, il dit tout bas d'un ton d'oracle :

— Ce refus est un aveu, monsieur; j'ai votre secret; mais croyez que je saurai le respecter.

M. Balzac paraît de plus en plus troublé.

— Rassurez-vous, monsieur, continua Tancrède, je n'abuserai point d'une découverte due au hasard... Je comprends parfaitement que vous ne puissiez consentir à vous séparer d'une canne si précieuse, surtout en faveur d'un inconnu; je sais combien j'ai été indiscret de vous l'avoir demandée, et je vous prie de recevoir mes excuses.

— Sans doute, monsieur, répond alors M. de Balzac, évidemment fort agité, cette demande m'a paru singulière; mais, si je savais le motif qui vous a fait me l'adresser, je pourrais...

— Je ne puis m'expliquer ici, devant tout le monde, si vous voulez m'accorder un moment...

— Demain, oui, demain, interrompit M. de Balzac, venez chez moi à midi, nous causerons de cela.

Tancrède s'inclina gracieusement et s'éloigna.

— Connais-tu ce jeune homme ? dit aussitôt M. de Balzac à son ami.

— Non, je ne sais pas son nom ; mais je le vois souvent à l'Opéra, aux Italiens ; c'est quelque agréable de province.

— Il est beau, mais je le crois fou ; qu'est-ce qu'il me veut ?

— Rien, reprend l'ami ; c'est un prétexte pour voir de plus près un grand homme. Il est bien aise de pouvoir dire en retournant dans sa petite ville : « J'ai vu Balzac, j'ai vu Lamartine, j'ai vu Berryer. » Je te le dis, c'est quelque niais de province qui t'admire.

— Merci, reprit en riant M. de Balzac.

Et il s'éloigna, non sans inquiétude, car la pénétration du jeune inconnu le tourmentait.

X

MERVEILLE

Eh bien, oui, cela était ainsi; cette affreuse canne était semblable à l'anneau de Gigès, au rameau d'or de Robert le Diable : elle rendait invisible.

Cela ne se peut pas, dira-t-on.

Et n'a-t-on pas dit cela de toute chose?

Toute invention n'a-t-elle pas été niée à sa naissance? tout problème fraîchement résolu n'est-il pas mensonge jusqu'au jour où il passe à l'état de vulgarité?

L'industrie, de nos jours, enfante des merveilles, fait des miracles! Relisez, je vous prie, les *Mille et une Nuits*, et vous verrez que les chimères les plus flatteuses, les prodiges jadis inventés pour séduire l'imagination, sont réalisés, popularisés de nos jours, sans que même

on conçoive l'idée qu'ils aient été rêvés comme impossibles. Ainsi, par exemple, dans l'histoire du prince Ahmed et de la fée Paribanou, il est dit que :

Le prince Houssain, frère du prince Ahmed, possédait un tapis sur lequel il suffisait de s'asseoir pour être transporté, presque dans le même moment, où l'on souhaitait aller, sans que l'on fût arrêté par aucun obstacle, et qu'il avait payé ce tapis quarante bourses.

On fit dans le temps beaucoup de bruit de cette merveille. Eh bien, aujourd'hui, nous avons mieux que cela, oui, mieux : les chemins de fer! — Ils sont cent fois préférables à ce tapis, par eux d'abord on va plus vite, on va plusieurs, et assurément à bien meilleur marché.

Il est dit encore :

Que le prince Ali, frère puîné du prince Houssain, avait acheté trente bourses un petit tuyau d'ivoire avec lequel il voyait tout ce qui se passait chez les gens les plus éloignés.

Eh bien ! ce tuyau dont on faisait grand étalage n'était autre chose qu'une lunette d'ap-

proche, merveille à laquelle nous faisons, nous autres, fort peu d'attention ; et pourtant quoi de plus admirable que d'être là, tranquillement assis à sa fenêtre, et de voir tout là-bas, là-bas, des vaisseaux qui arrivent, des hommes qui se battent, et d'assister ainsi à toutes sortes de dangers qui ne peuvent nous atteindre ? mais qui donc a jamais pensé à admirer une lunette d'approche?

Enfin, on raconte :

Que le prince Ali, frère du prince Houssain, avait, de son côté, fait emplette, dans le bezeistein de Samarcande, d'une pomme artificielle qu'il paya trente-cinq bourses. Cette pomme avait la vertu de guérir toute espèce de maladies, et cela par le moyen du monde le plus facile, *puisque c'était simplement en la faisant flairer à la personne.*

Eh bien, je vous le demande, l'homœopathie n'en fait-elle pas bien d'autres?

Au lieu d'une pomme, c'est un petit flacon ; vous le respirez, et vous voilà guéri.

Vous allez mourir... un peu de poudre sur la langue, et vous voilà sauvé... Avouons

qu'il n'y a rien de plus vulgaire que les prodiges.

Dans les *Mille et une Nuits*, il est bien encore question d'un petit pavillon économique, qui, déployé d'une certaine manière, abritait une armée de deux cent mille hommes. Je ne sache pas qu'on ait imaginé encore rien de semblable; peut-être n'en a-t-on pas besoin. Bonaparte, lui, logeait chaque soir en idée ses soldats dans les villes qu'il comptait prendre dans la journée : nous, nous les logeons chez nous pour l'instant; mais si nous faisions la guerre, je gage que nous remplacerions avec avantage le parasol de la fée Paribanou, et que, ce qui fut la merveille d'un conte arabe, ne sera pour nous qu'un procédé économique fort ingénieux.

Tout cela vous explique comment un rival de *Verdier,* dont nous ne vous donnerons pas l'adresse, par des raisons qui nous sont particulières, a trouvé le moyen de faire une canne merveilleuse, qui a la propriété de rendre invisible celui qui la porte. Invisible, invisible seulement; non pas insensible, non pas im-

palpable : j'en conviens, l'invention n'est pas encore perfectionnée. Il faut même, pour que la canne ait toute sa puissance, qu'on la tienne de la main gauche. Dans la main droite, elle n'a aucune vertu; on vous voit, on la voit, elle est fort laide, et voilà tout. Mais sitôt que votre main gauche s'en empare, vous disparaissez aux yeux des humains; on vous cherche... vainement... vous êtes là et vous n'êtes plus là... c'est admirable...

Dans un an, tout le monde aura de ces cannes-là : cela deviendra commun et inutile; car, si tout le monde est invisible, à quoi servira-t-il de l'être soi-même? à quoi bon se cacher pour observer des êtres qu'on ne verra pas. Cela serait une nuit universelle, sans intérêt. Heureusement, le procédé est jusqu'à présent inconnu. M. de Balzac est le seul qui en ait usé, peut-être même abusé; car, nous le disons à regret, peut-être a-t-il manqué de délicatesse en dévoilant ainsi dans ses ouvrages les secrets qu'il avait surpris à l'aide de son invisibilité. N'importe, voilà maintenant son talent expliqué; nous savons comment il a

fait pour lire dans l'âme de ses héros : de *la Femme de trente ans,* d'*Eugénie Grandet*, de *Louis Lambert,* de *Madame Jules,* de *Madame de Beauséant,* du *Père Goriot*, et dans tant d'autres âmes dont il a raconté les souffrances avec une vérité si palpitante.

On se disait : « Comment se fait-il que M. de Balzac, qui n'est point avare, connaisse si bien tous les sentiments, toutes les tortures, les jouissances de l'avare? Comment M. de Balzac, qui n'a jamais été couturière, sait-il si bien toutes les pensées, les petites ambitions, les chimères intimes d'une jeune ouvrière de la rue Mouffetard ? Comment peut-il si fidèlement représenter ses héros, non-seulement dans leurs rapports avec les autres, mais dans les détails les plus intimes de la solitude? Qu'il sache les sentiments, soit : l'art peut les rêver et rencontrer juste; mais qu'il connaisse si parfaitement les habitudes, les routines, et jusqu'aux plus secrètes minuties d'un caractère, les manies d'un vice, les nuances imperceptibles d'une passion, les familiarités du génie... cela est surprenant. La vie privée,

voilà ce qu'il dépeint avec tant de puissance; et comment est-il parvenu à tout dire, à tout savoir, à tout montrer à l'œil étonné du lecteur? » C'est au moyen de cette canne monstrueuse.

M. de Balzac, comme les princes populaires qui se déguisent pour visiter la cabane du pauvre et les palais du riche qu'ils veulent éprouver, M. de Balzac se cache pour observer; il regarde, il regarde des gens qui se croient seuls, qui pensent comme jamais on ne les a vus penser; il observe des génies qu'il surprend au saut du lit, des sentiments en robe de chambre, des vanités en bonnet de nuit, des passions en pantoufles, des fureurs en casquettes, des désespoirs en camisoles, et puis il vous met tout cela dans un livre!... et le livre court la France; on le traduit en Allemagne, on le contrefait en Belgique, et M. de Balzac passe pour un homme de génie! O charlatanisme! c'est la canne qu'il faut admirer, et non l'homme qui la possède; il n'a tout au plus qu'un mérite :

La manière de s'en servir !

Or, il arriva cela. Tancrède alla voir M. de Balzac, et lui conta comment il avait découvert la vertu singulière de sa canne.

— J'étais si préoccupé, lui dit-il, du besoin d'être invisible, qu'il n'est pas étonnant que j'aie deviné une merveille que je rêvais.

— Vous? s'écria M. de Balzac. Il me semble que vous avez moins intérêt qu'un autre à n'être pas vu.

Tancrède alors raconta naïvement tous les échecs que sa trop grande beauté lui avait valus depuis son séjour à Paris.

M. de Balzac l'écouta avec curiosité. Cette situation nouvelle lui plut à observer; il chercha à se lier plus intimement avec un jeune homme qu'il trouvait distingué, spirituel, et qui d'ailleurs possédait son secret : grâce à sa canne, M. de Balzac sait bien vite à quoi s'en tenir sur le caractère de ses amis. Tancrède, de son côté, ne négligea rien pour capter la confiance de l'illustre écrivain. Il se rapprocha de lui, loua un appartement dans son voisinage, et enfin trouva le moyen de lui rendre

un de ces services qui fondent une amitié pour la vie.

Nous ne dirons point quel fut ce service — dont le sexe mérite des égards — les personnes qu'il pourrait compromettre nous sauront gré de cette discrétion.

Il suffit de savoir que Tancrède fit preuve en cette occasion de tant de délicatesse, de présence d'esprit, de réserve, que M. de Balzac consentit à lui prêter, pendant quelques jours, sa canne précieuse, sans crainte qu'il voulût jamais abuser de la puissance qu'elle lui donnait.

Tancrède était ravi, transporté, au comble de sa joie, il possédait enfin ce qu'il avait tant désiré ; mais il lui arriva ce qui arrive quelquefois aux gens qui voient soudain leurs vœux les plus extraordinaires accomplis; ils se trouvent déroutés, ce bonheur inattendu les dérange ; ils n'y comptaient pas, ils s'amusaient à rêver une chose, parce qu'ils la croyaient impossible; et puis, lorsqu'ils l'obtiennnent, ils ne savent plus qu'en faire. O humanité !

Tancrède était toujours charmé de pouvoir

être invisible à volonté, mais il se demandait à quoi cette puissance lui servirait?

— Comment, par exemple, se disait-il, à moins d'aller dévaliser les maisons, ce don me mènera-t-il à faire fortune?

Une circonstance vint heureusement répondre à cette question.

XI

UN BEAU HASARD

Sur ces entrefaites, Tancrède reçut une lettre de sa mère — qui d'abord lui demandait pardon de l'avoir fait si beau — et qui ensuite le recommandait, en dernière espérance, à M***, ministre de ***, auprès duquel elle avait un protecteur tout-puissant.

Tancrède alla se faire protéger chez le protecteur, qui le protégea, et qui ne fit en cela rien d'extraordinaire, car il avait un bureau

de bienveillance établi chez lui, certains jours à de certaines heures : il protégeait régulièrement une douzaine d'intrigants tous les jeudis dans la matinée.

Tancrède, ainsi recommandé, s'en alla chez le ministre, dont il avait reçu une lettre d'audience. M. le ministre, qui avait été taquiné, tourmenté, épluché la veille par un député de l'opposition — cela s'appelle, je crois, interpellé — M. le ministre était de fort mauvaise humeur; d'ailleurs, il fallait qu'il parût indigné dans sa réponse à la Chambre, et il se maintenait en courroux pour se préparer à un discours violent; il traitait son éloquence comme un cheval de course qu'on *entraîne* avant le combat. M. le ministre bousculait tout le monde — terme de bureaux — il bouscula Tancrède, il ne l'écouta point, lui répondit mal; enfin, il abusa de sa position pour le blesser sans qu'il eût le droit de se plaindre.

Tancrède se révolta.

—Ah! monsieur le ministre, pensa-t-il, vous me traitez ainsi parce que je suis un jeune homme inconnu dont vous n'avez rien à crain-

dre; ah! vous m'écrasez de votre puissance, parce que vous me croyez sans crédit. Eh bien, moi aussi, j'ai une puissance; et puisque vous abusez de la vôtre, j'userai de la mienne, et nous verrons.

Tancrède traversa les salons, descendit l'escalier du ministre sans avoir encore de projets arrêtés.

Il rejoignit à la porte de l'hôtel le cabriolet qui l'avait amené, prit la canne qu'il avait laissée dans son manteau, congédia le cocher de cabriolet, et, bravant le suisse implacable, rentra invisible dans la vaste cour de l'hôtel.

Il se promena quelque temps invisible fort en colère.

Comme il marchait, la voiture de M. le ministre vint s'arrêter devant le perron. Un valet de pied bizarre, vêtu d'une livrée non-seulement de fantaisie, mais je dirais même fantastique, vint ouvrir la portière.

M. le ministre descendait lentement l'escalier, suivi d'un autre personnage qui lui parlait avec chaleur, et le domestique tenait

toujours la portière de la voiture, dont le marchepied était baissé.

Tancrède, comme un écolier, s'approche; puis une idée folle s'empare de lui.

Voyant ce carrosse béant depuis un quart d'heure, il veut s'y asseoir et s'y reposer. Soudain il s'élance invisible sur le marchepied, et va se placer au fond de la voiture.

Le mouvement qu'il imprime à la voiture fait avancer les chevaux, le cocher les retient facilement; mais le bruit a réveillé M. le ministre de sa conversation. Il se rappelle qu'il est en retard, il se hâte et grimpe dans sa voiture. Tancrède veut sortir et se lève aussitôt; mais le ministre, qui vient de s'asseoir, se penche en dehors de la portière, il ferme l'entrée de toute sa capacité. Tancrède espère encore s'échapper, mais M. le ministre étend ses jambes officiellement, donne ses ordres; la portière de la voiture se referme, et voilà les chevaux partis.

M. le ministre s'établit dans son carrosse, il s'étale, il se carre et prend autant de place qu'il en peut prendre. Tancrède, au contraire,

se presse, se blottit, se cache comme s'il n'était pas invisible. Il se sent indiscret, et il n'en veut plus tant au ministre. Les torts que nous nous trouvons avoir envers une personne qui nous a offensé calment tout à coup nos ressentiments, surtout lorsqu'ils sont involontaires, que nous ne les avons pas choisis. Un caractère noble n'imagine qu'une noble vengeance; il ne rêve que des cruautés dignes de lui. Les torts de hasard, les mauvais procédés de circonstances qu'il a envers son ennemi lui semblent au-dessous de sa haine, il en est honteux. Dans la loyauté de sa raison, il reconnaît que son ennemi n'a pas agi si mal que lui, et comme il est désenchanté de sa propre haine, il pardonne par humilité. Tancrède se reprochait sa conduite; le ministre avait simplement manqué d'égards en l'accueillant légèrement; mais lui manquait de délicatesse en le suivant à son insu comme un espion.

Tancrède se livrait à ces réflexions, lorsque tout à coup le ministre s'écria :

— Messieurs. . .

Tancrède ne put s'empêcher de sourire, il

se pinçait les lèvres, il faisait des grimaces pour garder son sérieux, sans penser qu'on ne pouvait le voir; mais on a de la peine à s'accoutumer à être invisible.

— Messieurs, continua le ministre, le ministère n'est pas embarrassé de répondre aux attaques de ses ennemis...

Ici l'orateur s'arrêta; puis il reprit :

— Nous sommes en mesure, Messieurs, de prouver à nos adversaires...

L'orateur s'arrêta de nouveau... Il reprit :

— Ce n'est pas la première fois, Messieurs, que l'opposition nous...

Il s'arrêta encore...

— Bon, dit-il, je trouverai tout cela là-bas.

M. le ministre avait raison, il ne retrouvait toutes ses idées qu'à la tribune, ce qui était fâcheux. Cela faisait dire qu'elles y restaient.

— Il paraît que nous allons à la Chambre, pensa Tancrède; je n'y suis pas encore allé, tant mieux!

M. le ministre se remit à chuchoter entre ses dents.

— Le voilà maintenant qui se parle à lui-même, se dit Tancrède.

Mais le ministre élevant la voix...

— Sire... cela ne se peut pas. J'ai déjà eu l'honneur de le dire au roi, cela fera crier... on dira encore que...

En ce moment la voiture s'arrêta, non pas à la Chambre des Députés, comme le pensait Tancrède, mais aux Tuileries.

Le ministre descendit de voiture, Tancrède le suivit aussitôt. Par bonheur, le valet de pied était un lourdaud qui lui laissa le temps de descendre avant qu'il eût pensé à relever le marchepied.

Entraîné par le hasard et la curiosité, Tancrède s'attacha aux pas du ministre; il n'avait jamais visité les Tuileries : tout cela l'amusait. Il franchit le grand escalier dont la magnificence l'éblouit, traverse la salle des Gardes, et pénètre, toujours à la suite de M. le ministre, dans un grave salon tendu en bleu, au milieu duquel est une grande table recouverte d'un tapis de velours bleu, — chambre historique, autrefois le salon de l'Empereur, aujourd'hui

le laboratoire diplomatique, qu'on appelle à Paris la *boutique ministérielle*, qu'on nomme en Europe le cabinet des Tuileries.

Plusieurs hommes étaient déjà réunis dans ce salon. Le ministre, que Tancrède escortait comme un recors invisible, était évidemment en retard ; chez lui c'était un système. Si l'exactitude est la politesse des rois, l'inexactitude est, au contraire, l'habileté des ministres, de ceux du moins qui sont influents. D'abord elle ajoute à leur importance ; ensuite un homme ingénieux, qui a les idées, ne risque rien de laisser les autres épuiser les mots, discuter longtemps, retourner, embrouiller les questions que lui seul sait pouvoir résoudre. C'est un avantage que d'arriver sain et frais d'esprit au milieu de gens fatigués, dégoûtés de leurs opinions par toutes les objections qu'elles ont essuyées ; c'est un beau rôle à jouer ; il semble toujours qu'on rallie les camps divers ; on est toujours l'épée qui fait pencher la balance. C'est très-adroit, mais pour cela il faut être homme d'importance ; car il est force gens que l'on n'attendrait pas, des malheureux que

l'on n'attend jamais, que l'on n'a jamais attendus pour rien; oh! ceux-là, nous leur conseillons d'être exacts, d'arriver même un peu avant l'heure, s'ils veulent obtenir en leur vie une part de quoi que ce soit et être entrés pour quelque chose dans une décision quelconque.

Le ministre de Tancrède fut donc accueilli comme un homme qu'on attendait, et dont on attendait une idée.

Un personnage qui paraissait avoir une sorte de prépondérance sur les autres, vint à lui en lui tendant cordialement la main.

— Mais, pensa Tancrède, j'ai vu cette figure-là quelque part, cet homme ne m'est pas inconnu...

— Le roi sait-il?... dit un des ministres.

— Que je suis fou! pensa aussitôt Tancrède, c'est le roi; comment n'ai-je pas deviné cela tout de suite? je devais pourtant bien m'attendre à trouver le roi ici.

Le roi, peu d'instants après, s'assit devant la table, et les ministres prirent chacun leur place au conseil.

Tancrède était singulièrement embarrassé,

combattu entre la curiosité d'écouter tout ce qu'on allait dire et la honte de commettre un espionnage indigne de lui.

Enfin, il capitula avec sa conscience.

— L'espionnage, se dit-il, consiste à répéter, et non pas à savoir.

Et il se disposa à écouter.

Par malheur, en se promenant dans l'hôtel du ministère, il avait eu froid. Ce froid avait réveillé un gros rhume qu'il combattait depuis huit jours et qui semblait l'avoir oublié un moment. C'était un de ces beaux rhumes qui font scandale au spectacle et à l'Académie, une de ces toux opiniâtres qu'on appelle quintes pendant toute la première jeunesse, mais qui, vers la fin de la vie, sont respectées sous le nom plus imposant de catarrhes.

Tancrède lutta d'abord avec la quinte ennemie, il étouffait et suffoquait; bientôt le combat devint impossible, il toussa, il toussa hardiment, et se livra à toute la frénésie de son rhume.

Le roi était occupé à lire, il parcourait un travail qu'un des ministres venait de lui re-

mettre ; il ne leva pas les yeux, mais il entendit cette toux effroyable et il ne douta pas qu'elle n'appartînt à un de ses ministres. Jugeant un homme de guerre, épuisé par de nombreuses campagnes, plus capable d'en être le propriétaire que les autres ministres plus jeunes que lui, il s'adressa au ministre de la guerre, et lui dit avec bonté :

— Vous êtes bien enrhumé, monsieur le maréchal ?

Le maréchal n'était point enrhumé ; mais, trop bien élevé pour contrarier son souverain et pour détourner une marque d'intérêt qui pouvait faire envie à d'autres, il répondit en s'inclinant respectueusement :

— Oui, sire, oh ! très-enrhumé ; l'autre jour à la revue...

Et il se mit à tousser avec enthousiasme.

Tancrède était sauvé.

Une flatterie avait rendu probable ce rhume fantastique, dont le roi aurait pu s'étonner.

Il toussa de concert avec le maréchal, qui bientôt finit par le surpasser. La toux de celui-ci, d'abord flatteuse, était devenue sincère.

Ce genre de ruse est facile à cet âge; il s'en acquittait même si bien que Tancrède fut tenté de lui dire :

— Merci, brave homme, assez, on n'a plus besoin de vous.

En cet instant un huissier entra; il remit au ministre des affaires étrangères un paquet qui contenait des dépêches.

— Un courrier de Londres, dit le roi.

Il rompit le cachet.

« Le ministère est changé. Lord *** a donné sa démission. »

Cette nouvelle fit sensation dans le conseil. On s'agita, on s'alarma. Le roi prit la parole; la discussion s'engagea vivement et devint des plus intéressantes... si intéressante enfin, qu'il nous est défendu de la rapporter.

— Voilà qui va faire baisser les fonds, dit un des ministres bas à un de ses collègues pendant que les autres discouraient.

Ce fut ce que Tancrède comprit le mieux de toute la discussion.

— Si je profitais de cette circonstance ? pensait-il.

Alors il n'écouta plus rien de ce que l'on disait; il se perdit dans ses combinaisons, médita vingt projets, rejeta les uns, pesa les autres, et finit par se décider à courir chez M. Nantua pour lui faire part de la nouvelle dont un hasard l'avait instruit.

Un huissier rentra sous je ne sais quel prétexte.

Dès que la porte fut ouverte, Tancrède s'échappa.

Il arriva bientôt chez M. Nantua. C'était précisément son jour d'audience, car le moindre millionnaire a ses jours de réceptions matinales.

M. Nantua, se rappelant la manière dont il avait trompé Tancrède dans ses espérances, le reçut d'abord avec embarras, mais Tancrède le mit bien vite à son aise.

— Monsieur, dit-il, je viens vous faire part d'une chose très-importante, et vous pouvez, de votre côté, me rendre un grand service. Une circonstance, que des raisons de délicatesse ne peuvent me permettre de vous expliquer, me rend, avant tout le monde,

possesseur d'une nouvelle qui doit avoir la plus grande influence sur les fonds; je suis venu vous en instruire en toute hâte, en ne demandant, pour prix de ma bonne volonté, qu'un modeste intérêt dans vos opérations.

— Mais, mon cher enfant, dit le banquier en souriant, je ne vous comprends pas, car enfin...

— Et voilà bien le malheur! s'écria Tancrède; ah! monsieur, si je pouvais m'expliquer clairement, si je pouvais vous dire la vérité, comme vous verriez qu'il n'y a pas de doute, je vous tiendrais un autre langage, je vous dicterais de plus sévères conditions; mais j'ai besoin, avant tout, de vous inspirer de la confiance; et comme rien n'est plus extraordinaire que la situation où je me trouve, je ne suis préoccupé que d'une idée; c'est de ne point passer à vos yeux pour un fou, et cependant il y a de quoi perdre la tête. Tenir entre ses mains sa fortune, et ne pouvoir la faire! et cela parce qu'on est inconnu. Croyez, Monsieur, que si j'avais le moindre crédit, je ne viendrais pas vous tourmenter, j'aurais bien

su faire mon affaire à moi tout seul, je vous en réponds.

— Vous oubliez, mon cher, reprit M. Nantua avec malice, que votre intention était de me rendre service.

Tancrède se mit à rire à son tour.

— Sans doute, je voudrais aussi vous rendre service, reprit-il, je voudrais surtout pouvoir vous parler franchement; mais vous connaissez trop le monde pour ne pas comprendre qu'il est vingt circonstances, dans la vie aventureuse d'un jeune homme, qui peuvent le mettre en possession d'un secret, honnêtement, légalement même, sans qu'il puisse cependant expliquer comment il en a eu connaissance; mais tenez, je m'engage, si je vous trompe... Oui, je signe à l'instant même une obligation de cinquante mille francs, avec laquelle vous pourrez me faire jeter en prison pendant une année, si la nouvelle que je vais vous apprendre n'est pas exacte.

— Eh bien, dit M. Nantua, j'ai confiance en vous; mais ayez aussi confiance en moi: dites-moi votre nouvelle, et si je juge...

— Au fait, dit Tancrède, je vous la dirai toujours ; seul, je n'en puis rien faire, et j'aime autant que vous en profitiez.

— Eh bien ?

— Eh bien, le ministère anglais est changé, lord *** a donné sa démission.

Cette nouvelle produisit sur le banquier encore plus d'effet qu'elle n'en avait produit sur le conseil des ministres.

— Mais, êtes-vous bien sûr?... dit-il.

— J'en suis aussi certain qu'il est possible de l'être, et je donnerais en ce moment tout l'argent que je voudrais gagner pour pouvoir vous inspirer ma conviction et vous raconter les étranges événements qui me l'ont donnée. Je le sais, vous dis-je, je le sais positivement.

— Comment le télégraphe n'a-t-il pas déjà?... Ah ! le brouillard est tel depuis trois jours, que cela se comprend... Allons, mais vous me donnez votre parole d'honneur...

— Ma parole d'honneur, dit Tancrède avec l'accent de la loyauté.

— Eh bien, au revoir, mon associé ! revenez demain matin.

Tancrède s'éloigna fort agité.

En le voyant partir :

— C'est quelque histoire de femme, pensa M. Nantua ; ce beau garçon était sans doute caché dans quelque boudoir lorsque le ministre a lu ses dépêches. Il doit être discret, c'est cela.

La nouvelle était vraie, comme nous le savons. La baisse des fonds fut plus forte qu'on ne l'avait imaginé, et M. Nantua gagna une somme plus considérable qu'il ne l'osait espérer.

Tancrède eut sa part dans ses bénéfices, et cette fortune imprévue suffit à son ambition du moment.

Tancrède s'était dit :

— Je ne puis vivre sans argent.

Et il s'était mis en peine de trouver de l'argent.

Maintenant il se dit :

— Je ne puis vivre sans amour.

Et il se mit en peine de trouver de l'amour. C'était plus facile, dira-t-on ; je ne le crois pas, moi. Les pauvres de cœur sont les plus nom-

breux à Paris; et comme il n'y a pas d'hospice pour ceux-là, on risque de les rencontrer partout, et ce sont ceux qui vous attaquent et vous dévalisent.

XII

LA CANNE EST EN DANGER

Rien n'est si dangereux qu'un premier succès. Tout bonheur est un piége que nous tend le destin. D'ailleurs, il résulte toujours de la grande application d'esprit qu'exige la réussite d'une entreprise audacieuse, il résulte toujours une fatigue de la pensée, une détente de toutes les facultés, une courbature de nos sens, une négligence, suite de l'enivrement même du triomphe, qui nous amène à compromettre le succès que la veille nous avons acheté par tant d'efforts. En bataille, en amour, en toute

chose, le lendemain est un grand jour; LE LENDEMAIN !

Et pourtant c'est ce jour-là qu'on dédaigne; et c'est ce jour-là qu'on s'endort. O danger! ô folie!... Lendemain, jour terrible, décisif et solennel, l'avenir dépend de toi, tu le fais, il t'appartient. En gloire, qu'est-ce qu'une bataille gagnée, sans le lendemain qui la consacre? — En amour, qu'est-ce qu'un jour de bonheur, sans le lendemain qui le purifie? Le lendemain, c'est la sagesse dans la gloire, c'est la conscience dans l'amour. C'est du lendemain que l'histoire attend ses jugements; c'est du lendemain que le cœur date ses souvenirs.

Et ce proverbe qui dit : « Il n'est pas de fête sans lendemain, » ne veut pas dire qu'il faille s'amuser deux jours de suite; il signifie que c'est le lendemain seulement que nous saurons si nous avons eu raison de nous réjouir de la veille.

O sagesse des nations!

Tancrède devait à sa canne un grand succès qui l'étourdit, cela était tout simple.

Lui, quelques jours auparavant, sans ressource, repoussé de toutes les maisons où d'abord on l'avait accueilli avec bienveillance, tourmenté de l'idée de ne pouvoir restituer à sa mère ces pauvres mille écus si chèrement obtenus, lui malheureux, découragé, sans argent, sans amis, se trouvait tout à coup en possession d'une somme fort considérable, et, ce qui était mieux encore, en relation d'affaires avec un des banquiers les plus considérés de Paris.

Son extrême beauté n'était plus un obstacle alors à ses rapports avec M. Nantua; il ne s'agissait plus de faire partie de sa maison et d'être commis dans ses bureaux: mademoiselle Nantua n'avait aucune chance de le voir. Tancrède pouvait donc rencontrer M. Nantua à la Bourse, à l'Opéra, et faire de grandes affaires avec lui, sans aucun danger pour l'imagination romanesque de sa jeune fille.

D'ailleurs, le père prudent avait moins de scrupules depuis que M. Dorimont servait si bien ses intérêts. Tancrède était donc dans une bonne veine, et il éprouvait cette grande

joie d'une âme soulagée, cet allégement d'un esprit délivré, ce bonheur apprécié qui est fatal; car le sort est généreux en cela qu'il nous laisse le bonheur tant que nous ne le sentons pas, et puis si quelque imprudent ose dire : Que je suis heureux! alors le destin se révolte, le monde crie au scandale, et quelque bonne catastrophe vient aussitôt rétablir l'équilibre dans le cœur, c'est-à-dire les regrets, la crainte et l'ennui; et le front qui s'élevait s'abaisse, et la voix qui chantait s'éteint, et tout rentre dans l'ordre accoutumé.

Tancrède était fatalement heureux; il venait d'écrire à sa mère le changement de sa position, qu'il avait expliqué par un mensonge; il lui renvoyait aussi, avec une généreuse usure, la somme qu'elle lui avait donnée en partant. Cette longue lettre, écrite avec plaisir, avait renouvelé sa joie. Il ne pouvait tenir en place, il se promenait dans sa chambre, il se parlait, se racontait à lui-même ses projets; enfin, pour employer son agitation, il prit sa canne et son chapeau, et s'en alla faire des visites. Sa canne et son chapeau! remarquez bien cela, ces

mots toujours insignifiants sont d'une grande importance dans cette occasion, et Tancrède n'y attacha point assez d'importance. Il prit sa canne et son chapeau, comme un autre aurait pris sa canne et son chapeau. Malheureux le trésor qui tombe aux mains d'un si jeune homme! les trésors ne sont pas faits pour la jeunesse : à vingt ans on ne sait ni être riche ni être aimé.

Tancrède s'en allait donc comme un étourdi, joyeux et léger, très-étonné qu'on ne lui fît pas compliment d'un bonheur dont il n'avait fait part à personne.

Les vives émotions ont un instinct qui nous servirait de thermomètre pour juger les gens qui nous aiment, si nous le consultions plus souvent. Il est des amis que nous allons voir tout de suite quand il nous arrive quelque chose d'heureux ; notre bonheur n'est complet que lorsqu'ils le connaissent, nous courons chez eux bien vite pour leur en parler, et s'ils sont sortis nous disons notre bonheur à leur portier pour qu'il les en instruise à leur retour.

Ceux-là sont les vrais amis. — Il en est d'autres auxquels nous pensons avec crainte, nous disant : Comment vont-ils prendre cela? Ce sont les faux amis. — Il en est d'autres auxquels nous ne pensons pas du tout. Ce sont quelquefois les meilleurs, mais c'est que nous ne les aimons pas; et comme ce n'est pas de notre faute, il n'en faut point parler.

Le fait est que l'instinct du cœur le guide vers ceux qui doivent le comprendre, les jours où il a besoin d'être compris, comme la science du plaisir guide le Parisien vers le Théâtre-Italien quand il désire entendre de la musique; vers le Vaudeville quand il veut se divertir, ou vers le Rocher de Cancale quand il prétend dîner.

Ainsi, une vague pensée disait à Tancrède que la personne qui se réjouirait le plus de sa joie, après sa mère, était la gentille madame Thélissier; il sentait bien qu'il ne lui était pas indifférent; il lisait déjà dans ses yeux un trouble dont elle était bien loin de deviner la cause. — Malvina ne s'était jamais rendu compte de ses impressions; son âme était en-

core dans l'âge d'or des sentiments; ceux qu'elle éprouvait n'étaient pas encore nommés. Son cœur avait toujours été si occupé, si *affairé*, qu'il n'avait jamais eu le temps d'analyser, de baptiser ses impressions. Sa mère, toujours souffrante, avait accaparé toutes ses pensées jusqu'à l'âge de seize ans qu'on l'avait mariée; puis les enfants étaient venus si vite, si nombreux, qu'elle n'avait pas eu le temps de s'apercevoir qu'elle n'aimait pas du tout son mari. Elle l'aimait, sans doute, parce qu'il était bon et qu'il l'aidait à soigner sa mère, mais elle n'éprouvait point d'amour; et puis l'amour, elle n'y avait jamais songé. Elle ne pensait pas — elle vivait; son cœur était très-sensible, mais son imagination était endormie. Elle aimait ses enfants, parce qu'elle était leur mère; mais elle ne s'était jamais dit : « L'amour maternel est la passion de ma vie. » De même, lorsqu'elle donnait à sa mère des soins si éclairés, si touchants, elle ne se disait point : « La piété filiale occupe tous mes jours. » Elle ne faisait état de rien. Quand sa mère avait ses accès de goutte, elle passait

la nuit auprès d'elle; quand sa mère se portait bien, elle passait la nuit au bal, à s'amuser comme une jeune fille. Trop naïve, trop naturelle pour n'être pas coquette, elle cherchait à plaire, mais malgré elle; elle aimait les chapeaux, les robes, les fleurs, les rubans, sans prétendre être une femme à la mode. Elle s'occupait de sa maison sans se croire une bonne ménagère; elle remplissait tous ses devoirs sans savoir que c'était cela qu'on appelait les devoirs; elle avait accepté tous les rôles que lui avait offerts la vie, sans savoir à quel emploi ils appartenaient, avec innocence et bonne foi; mais tout faisait craindre aussi qu'elle n'en acceptât de plus périlleux avec la même innocence et la même bonne foi. C'était enfin ce que les femmes froides et romanesques appellent, avec dédain, une bonne petite femme. Malheureusement ces bonnes petites femmes ont plus d'âme que les grandes femmes langoureuses, et Malvina était d'autant plus sensible, qu'elle n'était point romanesque. Elle ne croyait pas à tous les grands événements qu'on raconte dans les livres; elle pen-

sait qu'ils avaient dû se passer dans les temps fabuleux de l'histoire, n'imaginant pas que, dans la rue Saint-Honoré ou dans la rue de Gaillon, il pût rien arriver d'extraordinaire à une femme qui habitait chez son mari avec ses enfants. D'ailleurs elle lisait fort peu, quelques pages le soir pour s'endormir, comme elle le disait elle-même; et ce qu'on lit dans ce but est rarement fait pour exalter les pensées et troubler l'imagination.

Elle n'était donc gardée par rien, ni par des rêveries folles, ni par des idées fausses, et un amour véritable, un événement singulier, devaient la trouver sans défense. On crie beaucoup contre les imaginations romanesques; je les crois, au contraire, beaucoup moins faciles à entraîner que les autres. L'habitude de vivre dans un monde imaginaire leur inspire des préventions contre tout ce qui se passe dans le monde réel. Les événements de la vie ne leur semblent jamais dignes d'occuper leur âme, ce n'est jamais cela qu'elles attendent, pour éclater. Et j'ai toujours vu ces jeunes filles au front pâle, au

regard mélancolique aux phrases nébuleuses et sentimentales — finir par épouser volontairement de vieux maris pour de l'argent — tandis que les femmes raisonnables et rieuses risquaient noblement leur avenir dans un mariage d'inclination. Oui, les chimères romanesques préservent de l'amour. Je connais une femme qui, à l'âge de seize ans, s'était dit qu'elle aimerait un jeune Anglais qu'elle rencontrerait dans une prairie. Voilà quarante ans de cela, et cette femme n'a jamais aimé parce qu'elle n'a jamais rencontré d'Anglais... dans une prairie !... Sans ce rêve, elle aurait peut-être aimé un ou plusieurs Français, rencontrés tout simplement sur les boulevards. Ceci prouve encore que les travers de l'esprit sauvent le cœur.

Tancrède trouva madame Thélissier entourée d'enfants, non-seulement des siens, mais de tous les enfants voisins et cousins. Cette troupe de démons tournait, sautait, galopait dans le salon, pendant que Malvina lui jouait des contredanses, des valses et des galops.

En voyant entrer M. Dorimont, Malvina

quitta le piano, à la grande consternation des danseurs. Les uns s'arrêtèrent subitement n'entendant plus la musique, les autres continuèrent de tourner, et trouvant pour obstacle ceux qui étaient au repos, les heurtèrent brusquement, et plusieurs d'entre eux tombèrent sur le tapis.

La petite fille de Malvina fut de ce nombre, elle avait à peine trois ans. C'était une de ces petites boules toutes rondes et toutes roses, que le moindre choc fait rouler. Elle ne se fit aucun mal, mais elle pleura beaucoup. Tancrède, la voyant par terre à ses pieds, se hâta de la relever avant que Malvina ait eu le temps de venir à elle. Il prit la petite fille dans ses bras, la mena vers sa mère, et tout le monde s'occupa de la consoler.

Pendant ce temps, un vilain enfant roux, enfant du voisinage, s'était emparé de la canne que Tancrède avait laissée par terre en relevant la petite fille de madame Thélissier.

Il s'était emparé de la canne merveilleuse !

De cette canne qui...

De cette canne dont...

De cette canne par laquelle... aveclaquelle... enfin, de la canne de M. de Balzac. L'affreux enfant se promenait dans la salle à manger, autour de la table ronde, à cheval sur cette canne; et comme il la tenait de la main gauche entre ses jambes, il était invisible, l'affreux enfant! et Tancrède, ne le voyant pas armé de sa canne, n'eut pas l'idée de la lui reprendre. O fatalité!

Malvina, heureuse de voir Tancrède consoler si gentiment sa fille, la laissa dans ses bras. Ç'était la seule coquetterie volontaire dont elle fût capable, elle y fut entraînée par le plaisir qu'elle trouvait à les regarder tous deux; c'était un spectacle qui charmait les yeux, que cette belle tête de jeune homme si près de ce joli visage d'enfant.

Et lui, de son côté, employait ces flatteries détournées, si connues des jeunes gens — voire même des conscrits pour séduire les bonnes d'enfants, — ces compliments qui s'adressent à la petite fille, et que la mère seule peut comprendre.

Tancrède minaudait beaucoup, il faisait

l'aimable, c'était fort bien; mais quand on veut séduire, il faut tâcher de n'avoir pas autre chose à faire, et, quel que soit le bien que l'on envie, il ne faut pas négliger le trésor qu'on possède.

Tancrède, après avoir joué longtemps avec l'enfant, alla reprendre son chapeau ; mais quel fut son effroi, il ne retrouva plus sa canne.

— C'est Amédée qui l'a prise, dit un autre petit garçon, jaloux de n'avoir pas eu le premier cette idée.

Et chacun se mit à appeler Amédée.

— Amédée, vous avez pris la canne du monsieur ?

— Amédée, le monsieur demande sa canne.

— Amédée ! Amédée !

— Eh bien, quoi ? dit l'enfant invisible, me voilà; pourquoi donc criez-vous comme ça ?

— Tiens, il est là... Où donc es-tu caché ?

— Je ne me cache pas, je suis là.

On chercha sous la table.

— Allons, monsieur Amédée, dit une tante en fureur, c'est très-mal d'avoir pris une

canne qui ne vous appartient pas, c'est très-indiscret; pourquoi avez-vous pris cette canne ?

L'enfant, voyant qu'on le grondait d'avoir pris cette canne, la cacha bien vite dans un coin, et, se montrant tout à coup, arriva les mains vides dans le salon.

Tancrède, qui n'avait pas assisté à cette scène, cherchait sa canne sous tous les meubles.

— Eh bien, la canne, dit quelqu'un à l'enfant, qu'en avez-vous fait ?

— Moi, je n'ai pas pris de canne.

— Oh ! le menteur ! dit l'autre petit garçon.

— Comment ! vous n'avez pas pris la canne de monsieur ?

— Non, madame.

— Que faisiez-vous dans la salle à manger? on vous a cherché, et l'on ne vous a pas trouvé.

— J'étais caché sous la table pour faire peur à Jules, dit-il avec audace — car cet affreux enfant mentait très-bien.

La tante, qui avait été très-maladroite dans

sa sévérité, le fut encore plus dans son indulgence.

— En effet, dit-elle, je suis allée moi-même chercher Amédée dans la salle à manger, et je puis dire que je n'ai pas vu la canne de monsieur entre ses mains.

— N'importe, cherchons, s'écria Tancrède dans la plus vive inquiétude.

On se précipita dans la salle à manger, on chercha derrière les buffets, rien; — près du poêle, rien! —Enfin quelqu'un s'écria :

— La voilà, je l'ai trouvée derrière la porte.

Tancrède s'approcha tout joyeux :

— Tenez, lui dit la tante.

Et la tante lui présente une canne.

O douleur ! ce n'est pas la sienne, ce n'est pas la canne de M. de Balzac.

C'est une grosse canne à parapluie. L'affreux enfant s'approche, il examine la canne, et, niais comme un voleur, il s'écrie :

— Tiens, c'est drôle, c'est pas celle-là avec quoi j'ai joué, je l'avais pourtant mise là ; on l'a changée.

— Ah ! malheureux ! c'était donc toi qui l'avais prise! s'écria Tancrède hors de lui.

Puis, craignant de se trahir :

— On s'est trompé, dit-il ; donnez-moi ce parapluie, tâchons seulement de savoir à qui il appartient.

XIII

SANS LE SAVOIR

Le cabinet de M. Thélissier avait une porte qui donnait sur la salle à manger ; et comme M. Thélissier habitait le centre de Paris, le quartier des affaires, où les maisons sont serrées l'une contre l'autre pour empêcher le jour et l'air d'y pénétrer, la salle à manger de M. Thélissier était parfaitement obscure à midi ; elle n'avait qu'une seule fenêtre posée de travers, et donnant sur un beau mur troué

çà et là de petites lucarnes, jours de souffrance s'il en fut. Il arriva qu'un gros monsieur, après une longue conférence, sortit de chez M. Thélissier, et s'en vint, dans cette salle à manger ténébreuse, reprendre sa canne à parapluie dans le coin où il l'avait laissée. Comme il n'y voyait point, qu'il agissait à tâtons, il se trompa, et prit la canne de M. de Balzac pour la sienne ; et comme il ne pleuvait pas, il fut quelque temps avant de s'apercevoir de sa méprise.

Ce gros monsieur, par une de ces fatalités dont la vie est semée, s'était foulé le poignet droit quelques jours auparavant — vous devinez — et il avait le bras en écharpe. Le bras droit ! — devinez-vous ? — Il prit donc la canne merveilleuse de la main gauche, et s'en alla tranquillement sans que personne le vît, invisible sans le savoir.

Il se promena quelques moments sur les boulevards avec assez d'agrément. Tant qu'il marcha, tout alla bien ; il évitait de lui-même les gens qui venaient à lui, et il cheminait sans obstacle. Mais la curiosité le fit s'arrêter de-

vant les affiches de spectacles, il les parcourut avec attention, le Vaudeville, le Gymnase, la Porte-Saint-Martin ; il voulait tout lire pour mieux choisir ses plaisirs de la soirée ; il en était au Cirque-Olympique, et lisait cette affiche remarquable :

ASCENSION, CONTRE NATURE, DE LA JUMENT NOMMÉE BLANCHE.

lorsqu'un jeune homme, très-pressé, rasa le trottoir d'un pas rapide, et vint se briser avec violence contre le roc immobile et curieux qui lui barrait le chemin.

L'homme curieux reçut un coup terrible. — Prenez donc garde, Monsieur, cria-t-il, je ne suis pas un ciron imperceptible, vous pouviez bien me voir. — Le jeune homme n'avait qu'une idée, éviter toute querelle qui le retarderait ; et comme il ne regardait rien, tant il était préocupé, il ne s'aperçut pas qu'il n'avait rien vu.

Le merveilleux fut perdu pour celui-là ; il lui passait devant les yeux tant de choses, il

comptait si bien sur ses distractions, que rien, dans cette circonstance, ne lui sembla extraordinaire. On est toujours invisible pour les esprits absorbés.

Le gros monsieur se rangea de côté, de manière à ne plus fermer le passage; il reçut plusieurs coups de coude pendant un quart d'heure, il les attribua au peu d'étendue du trottoir, et continua sa route en faisant mille réflexions raisonnables sur cette manie d'imitation qui nous fait établir des trottoirs à Paris dans des rues très-étroites, parce qu'il y en a à Londres dans des rues très-larges.

A la bonne heure! pensa-t-il en rejoignant les boulevards, on peut marcher à l'aise ici. Au même instant, un commissionnaire qui portait sur ses épaules un grand cheval de bois — le roi des joujoux! invention sublime! première émotion de l'enfance — sortit non sans peine du fameux magasin de Tempier. Il hésita un moment avant de s'embarquer sur le boulevard, puis, voyant un espace vide, il s'avança hardiment. On eût dit que ce cheval de bois qu'il soutenait dans les airs était celui

du siége de Troie. Le gros monsieur flânait délicieusement sans savoir que derrière lui la machine des Grecs le menaçait. En passant devant l'horloge des *Bains Chinois*, le commissionnaire s'aperçut qu'il était en retard ; il doubla le pas. — Alors un choc terrible vint ébranler toutes les pensées du badaud épouvanté. — C'est un grand malheur d'être invisible sans être insensible en même temps ; et cela est bien commun dans ce monde. Il arrive souvent à des gens qui ne font nulle attention à nous de dire mille choses qui nous déchirent le cœur.

Le gros monsieur ayant reçu un coup violent dans la tête, se retourne furieux.

— Monsieur ! dit-il avec indignation.

Et il se trouve nez à nez avec une grande tête de che valen bois qui le regarde fixement.— Voyant qu'il ne pouvait y avoir eu dans cette attaque intention de l'offenser, il s'en prit au commissionnaire.

— Maladroit, s'écria-t-il, ne me voyais-tu pas ? et comme je le disais tout à l'heure, suis-

je donc un ciron imperceptible, que tu n'aies pu m'éviter ?

Le commissionnaire, qui ne voyait personne, ne savait à qui ces paroles s'adressaient. Il continua sa route sans même se retourner, car le cheval ne le lui permettait pas.

Le gros monsieur se frotta la tête, ramassa son chapeau et traversa le boulevard.

L'autre côté est plus tranquille, se dit-il.

Et il s'avança vers le Café de Paris.

En effet, peu de personnes se promenaient sur ce boulevard; ce n'était pas encore la saison où il est impraticable. Quelques femmes çà et là allaient regarder les étoffes étalées aux *Chinois* et au *Sauvage*, étudiaient les bijoux nouveaux chez *Boulet*. Deux ou trois députés, arrêtés par une rencontre, échangaient quelques nouvelles. Du reste, ce boulevard était presque désert.

Le gros monsieur s'y pavanait; mais tout à coup sortit de la rue du Helder une petite blanchisseuse tortue et boiteuse, portant un énorme panier pendu à son bras, et traînant,

d'un pas indécis, elle et sa charge péniblement. Le monsieur la vit venir à lui.

— C'est pitié, pensa-t-il, que de charger ainsi de ce fardeau cette chétive créature.

Et il se détourna pour lui laisser plus d'espace ; mais la petite blanchisseuse, vacillant dans sa marche, fatiguée de son fardeau, le changea de bras, et entraînée par sa pesanteur, s'en alla tomber, par un détour, sur le prudent promeneur, en frôlant avec son panier, de toute la force de sa faiblesse, les jambes du monsieur, qui poussa un cri de surprise et de fureur.

— Prenez donc garde, mademoiselle ! ne pouvez-vous m'éviter ? En vérité, vous me feriez croire que je suis un ciron imperceptible...

— Ce panier est trop lourd, dit la petite blanchisseuse, sans voir le monsieur.

Et elle continua son chemin.

— Je ne suis pas chanceux aujourd'hui, pensa l'homme invisible. L'un me heurte au milieu du corps ; l'autre me fend la tête ; celle-ci me prend aux jambes ; en vérité, j'ai du

malheur. Aussi quand on n'a pas l'usage de ses deux bras, on est tout désorganisé.

Il prit la rue du Helder, qu'il continua jusqu'à la rue des Trois-Frères; arrivé là, il entendit une fenêtre s'ouvrir au-dessus de sa tête — une jeune femme s'avança sur la balustrade tenant à la main un vase de fleurs; c'étaient des fleurs d'automne, des roses du Bengale, des reines-marguerites, des chrysanthémum pourpres et blancs. Ces fleurs n'étaient plus fraîches, on allait les renouveler.

La jeune femme regarda de tous côtés.

— Personne, dit-elle, personne !

Et le monsieur invisible était sous la fenêtre.

— Personne !

Et puis elle jeta les fleurs dans la rue. — Le monsieur reçut toutes les fleurs et l'eau des fleurs — eau verdâtre et fétide, qui ne pardonne pas aux habits, et qui teignit avec une promptitude surprenante le gilet blanc du gros monsieur.

Sa colère !... elle est impossible à décrire.

Sa figure ! elle était risible; heureusement, on ne la voyait pas. Des larmes vertes cou-

laient sur ses joues, des marguerites séparées du bouquet dans leur chute s'étaient arrêtées sur le bord de son chapeau et lui donnaient l'air d'un berger; des chrysanthémum étaient restés sur ses larges épaules, des roses s'étaient fixées par leurs épines sur ses bras, dans ses favoris, derrière le collet de son habit; c'était comme un buisson de fleurs, malheureusement de vieilles fleurs.

Honteux, furieux, il secoua tous ces bouquets, et, ne pouvant se montrer nulle part en cet état, il retourna chez lui, — où personne ne l'attendait!

C'était un dimanche : ce jour-là, il avait coutume d'aller dîner chez un de ses amis; on était joyeux au logis, le maître ne devait pas rentrer de toute la soirée.

La cuisinière, qui était fort jolie, la cuisinière d'un vieux garçon est toujours jolie, devait aller au spectacle; elle était belle et parée, et ne voyant pas revenir le domestique son confrère, qui devait lui donner le bras pour la conduire à la *Gaîté*, elle était montée

dans *l'appartement* pour savoir ce qui retardait son chevalier.

Celui-ci était occupé à choisir le gilet qu'il comptait emprunter tacitement à son maître pour ce jour-là.

Le choix fait, elle l'aidait à le rétrécir : et l'on s'amusait, on plaisantait, on cherchait à remplir l'espace qui existait entre le dos et l'étoffe, vu la différence qui existait entre la taille du maître et celle du valet.

Le Frontin avait pris deux coussins : l'un figurait le dos de monsieur, et l'autre sa poitrine ; et puis Frontin singeait son maître, et, ce qui était plus mal, se plaisait à le contrefaire.

— Mets donc l'habit de monsieur, dit la cuisinière ; tiens, comme ça... on croirait que c'est lui. Oh ! que t'es laid ! marche donc ! Oh ! que c'est bien ça ! le nez en l'air ! Oh ! c'est ça ! t'as l'air bête comme lui.

Or, monsieur était là depuis un quart d'heure, immobile, stupéfait et invisible.

Enfin, il retrouva la voix.

— Joseph ! s'écria-t-il.

La rieuse cuisinière, ne voyant personne, s'imagina que Joseph, pour compléter la ressemblance, imitait aussi la voix de son maître.

— C'est bien comme cela qu'il t'appelle, dit-elle. Ah! ah! ah!... c'est bien comme lui!

— Rosalie! cria de nouveau le maître, de plus en plus irrrité.

Et Rosalie, ne voyant personne et poursuivant son idée, répondait :

— C'est cela... je crois l'entendre.... quoi!

Enfin le maître, hors de lui, jeta par terre la canne qui le rendait invisible, et s'en vint saisir au collet son insolent valet de chambre, avec la seule main qui fût capable d'exprimer sa colère.

— Monsieur! s'écrie la cuisinière anéantie.

— Monsieur! dit le Frontin désarmé.

— Je vous chasse tous deux.

— Mais monsieur...

— Je vous chasse, entendez-vous? silence! Donnez-moi ce qu'il me faut pour m'habiller : demain vous sortirez d'ici tous les deux.

Il s'habilla.

Le valet, voyant la verdure qui recouvrait

les vêtements de son maître, ne put s'empêcher de dire :

— Où donc monsieur a-t-il été? qu'est-il arrivé à monsieur?

Le maître ne répondit point, il ne dit que ces mots en partant :

— Vous reporterez ce soir cette canne chez M. Thélissier, et vous demanderez mon parapluie que j'y ai laissé.

— Oui, monsieur.

Et la canne resta aux mains d'un domestique renvoyé !

XIV

NOUVEAUX PÉRILS

Aussi courut-elle plus d'un danger.

Rosalie, trop affligée pour aller au spectacle, rendit à Joseph sa liberté.

Joseph se prépara tristement à reporter la canne chez M. Thélissier.

Mais, chemin faisant, il rencontre un ami.

On cause; Joseph confesse que son maître l'a renvoyé; l'ami s'étonne, il connaît une place vacante, on lui a demandé quelqu'un; il propose d'entrer chez un marchand de vin pour causer de l'affaire plus à l'aise. Joseph accepte, on boit beaucoup.

D'autres personnes viennent chez le même marchand de vin.

Un plaisant désire la place de ces messieurs; la plaisanterie est mal prise. Joseph est querelleur; il menace, il fait valoir la canne. On méprise la canne; la canne s'indigne, elle agit.

Injures, coups de pied, coups de poings, coups de canne; les combattants se poursuivent dans la rue. La querelle s'échauffe à tel point qu'on sent le besoin d'un commissaire de police. On court chercher le commissaire.

Pendant ce temps, les deux champions se disputent la canne, l'un pour la garder, l'autre pour la reprendre, elle donne trop d'avantage à son ennemi.

Bref, dans la lutte, tous deux la tiennent de la main gauche.

Le commissaire arrive.

— Où sont-ils?

Plus de combattants.

— Vous m'aviez dit que deux hommes se battaient! je ne les vois pas, dit M. le commissaire.

— Ah! je les entends, reprend la servante; ils sont sans doute dans l'autre rue.

O mystère! on entend des injures épouvantables, on ne voit personne; personne que des témoins hébétés qui regardent sans rien comprendre.

Enfin les deux ennemis, épuisés de fureur, lâchent la canne tous deux en même temps — et viennent tomber aux pieds de M. le commissaire, que leur chute fait reculer d'un pas. La canne est tombée avec eux.

M. le commissaire d'un air très-majestueux la ramasse. Çomme il a besoin de toute son éloquence et qu'il parle plus facilement de la main droite, il prend la canne de la main gauche.

Plus de commissaire!

Éclipse totale d'un commissaire de police!

— Ah! dit le marchand de vin aux deux querelleurs, M. le commissaire est là qui va vous mettre à la raison.

— Eh bien, où est-il donc, M. le commissaire? il était là il n'y a qu'un instant.

— Je l'entends qui parle, dit quelqu'un.

En effet, M. le commissaire, quoique invisible, n'en était pas moins conciliant; son discours pacifiant allait toujours son petit train. Son attitude était très-noble, son air très-calme, malheureusement ce beau maintien était perdu.

Enfin Joseph, revenu à lui-même, demande sa canne; il crie qu'on lui a volé sa canne, et M. le commissaire, pour la lui rendre avec plus de dignité, la fait passer dans sa main droite.

M. le commissaire reparaît.

Comme il y avait de chaque côté du cabaret deux portes qui donnaient sur deux rues différentes, ces disparitions merveilleuses furent expliquées, et, la querelle terminée, on ne s'en inquiéta plus. M. le commissaire fit une allo-

cution pleine de sagesse aux deux ennemis, qui s'humilièrent.

Joseph se hâta de reporter la canne chez madame Thélissier, qui s'empressa elle-même de la renvoyer à M. Dorimont, sans se douter, la pauvre femme, des tourments qu'elle lui préparait.

Que ceux qui ont retrouvé un amour qu'ils croyaient perdu, qui ont sauvé un ami en danger, qui ont obtenu la grâce d'un condamné, qui ont vu guérir un malade, qui ont refait leur fortune, se figurent ce qu'éprouva Tancrède en retrouvant son trésor égaré. Pour nous, nous reconnaissons l'impossibilité de le décrire.

XV

SÉDUCTIONS

Une fois rentré en possession de son trésor, Tancrède ne songea plus qu'à ses amours. et

la canne lui fut très-utile pour continuer ses assiduités.

Tancrède allait presque tous les jours chez madame Thélissier; mais il se rendait chez elle si adroitement, qu'il ne pouvait la compromettre.

Sitôt qu'il arrivait dans la rue de Gaillon, il passait la canne dans sa main gauche et devenait invisible. Il entrait ainsi dans la maison à l'insu du portier; il montait l'escalier, il sonnait, on faisait attendre un instant, puis le domestique venait ensuite ouvrir la porte : ne voyant personne, il s'avançait vers l'escalier pour savoir qui avait sonné, et s'écriait :

— On est parti !

Pendant ce temps, M. Dorimont entrait chez Malvina.

— J'ai trouvé la porte ouverte, disait-il.

— Ce sont mes enfants qui l'ont laissée ouverte sans doute; Pauline ne sait pas encore la fermer.

Et le merveilleux s'expliquait toujours.

Tancrède restait avec Malvina tant qu'elle

était seule; s'il entendait venir quelqu'un, il se levait et s'en allait bien vite, en repassant la canne dans sa main gauche.

De sorte que jamais on ne le voyait chez madame Thélissier, ou du moins rarement, et pourtant il y venait tous les jours.

Malvina ne se doutait de rien, et comme elle évitait de prononcer le nom de M. Dorimont, parce que ce nom la faisait rougir, elle ne s'apercevait pas qu'on ne parlait jamais de lui; elle croyait que ce silence venait d'elle, et elle ne songeait pas à s'en étonner.

Tancrède était heureux; il était aimé, on ne le lui cachait pas; mais il y avait encore loin de l'aveu chaste qu'il avait obtenu, au bonheur cruel qu'il ambitionnait.

— Cette petite femme-là qui paraît si naïve, pensait-il, sera très-difficile à entraîner.

Il avait raison. De nos jours, il n'y a plus que la candeur qui soit farouche.

Cette situation est insupportable, se dit-il un jour; je ne puis pas vivre plus longtemps dans cette incertitude, et d'ailleurs ma canne! il faut bien l'employer.

Il réfléchit beaucoup, et il alla voir une seconde fois *Robert le Diable* pour s'inspirer.

Madame Damoreau était encore à l'Opéra, à cette époque; elle chanta d'une manière si admirable l'air du quatrième acte : *Grâce ! grâce pour toi-même! et grâce pour moi !...* et elle était si jolie à genoux, que Tancrède fut électrisé.

Il ne comprit rien à la générosité de Robert; la musique est si belle, qu'elle produit précisément l'effet contraire à celui qu'elle doit produire dans l'ouvrage. C'est là le mérite. Tancrède sortit de l'Opéra passionnément impitoyable, et il se dirigea vers la demeure de Malvina, armé de sa canne diabolique.

Et la pauvre Malvina, à ce pouvoir magique, à ce prestige, n'avait rien à opposer, ni talisman, ni chaperon, pas même ce redoutable défenseur des jeunes femmes, cette égide qui les préserve souvent dans de bien grands périls : la présence de ses enfants ; car le protecteur naturel des femmes est moins un vieux père, un grand frère, qu'un tout petit enfant. — et Malvina, par un hasard fatal, n'avait



près d'elle ni ses fils ni sa fille ce soir-là, depuis deux jours elle les avait confiés à leur grand'mère, par crainte de la rougeole qui était dans sa maison. C'était un soin prudent; mais, hélas! cela porte toujours malheur à une jeune mère, de quitter ses enfants.

Il était minuit!

XVI

GRACE! GRACE POUR TOI-MÊME!... ET GRACE POUR MOI!

— Quoi, Monsieur, vous ici?... à cette heure?... Mais c'est affreux!...

— Malvina!

— C'est infâme!

— Est-ce à moi que vous devez parler ainsi, Malvina? Je croyais que vous m'aimiez?...

— Oui, je croyais... mais... mais comment

êtes-vous ici? Qui vous a fait entrer?... Si Joséphine était capable...

— Ne l'accusez pas; ce n'est pas elle.

— Je la chasserai!

— De grâce, calmez-vous; personne ne m'a vu venir.

— Une heure du matin!... Venir chez une femme qui ne vous a jamais donné le droit d'agir ainsi! chez une femme qui vous aimait... qui aurait sacrifié sa vie pour vous, qui avait confiance en vous. Ah! c'est horrible!

— Rassurez-vous, madame; je vous aime, vous êtes libre auprès de moi. Je ne voulais que votre amour; mon seul tort est d'y avoir cru.

— Qui vous a fait entrer ici? Expliquez-moi ce mystère. François vous est-il vendu?

— Je n'ai séduit aucun de vos domestiques, madame, et si ma présence vous irrite à ce point, je puis m'éloigner sans qu'aux yeux de personne vous soyez compromise.

— Je ne vous comprends pas, c'est à devenir folle! Dites, par où êtes-vous venu?

— Par la fenêtre, répondit Tancrède audacieusement.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, il pouvait se tuer...

Et Tancrède improvisa ce mensonge :

— J'étais chez un jeune peintre de mes amis, qui demeure près de vous. Les fenêtres de son atelier donnent sur votre cour. Je l'ai quitté ce soir, à l'heure ordinaire; mais au lieu de sortir par la porte, je suis monté sur la terrasse, de là sur les toits... et j'ai pu pénétrer dans cette maison par la fenêtre du grenier qu'on a laissée ouverte.

Ce récit était absurde, et par cela même il fit bon effet. L'extravagant est le probable, en amour.

Malvina fut si épouvantée du danger que Tancrède avait couru pour elle, qu'elle lui pardonna sa témérité.

— Mon Dieu, dit-elle, quelle folie ! cette maison est si haute !...

Tancrède, voyant le cœur de la femme reparaître, éprouva quelque honte d'avoir par

un mensonge usurpé cette pitié; il perdit de son audace.

— Puisque mon imprudence vous offense, dit-il, je vais vous quitter; mais avant de me renvoyer si cruellement... Malvina, pardonnez-moi.

— Vous ne pouvez partir; redescendre de cette terrasse serait plus difficile que d'y monter. Il faut attendre.

— Attendre qu'il fasse jour, pour qu'on me voie?

— Non, il faut vous cacher.

— Où me cacher?...

Elle réfléchit un moment, puis elle reprit :

— Dans la lingerie... oui, personne n'y viendra. Vous y resterez jusqu'au matin, et puis quand tout le monde sera levé dans la maison, à l'heure enfin où vous pourriez vous montrer convenablement, vous partirez...

— Non, j'aime mieux vous quitter; je me repens déjà d'être venu, dit-il avec tristesse.

— Que vous êtes méchant!

Il voulut s'éloigner.

Elle frémit.

— Attendez un moment encore, dit-elle, peut-être y a-t-il un autre moyen...

— Si c'est pour m'épargner un danger que vous me retenez, madame, rassurez-vous, je n'ai rien à craindre.

— Vous ne pouvez repartir par cette terrasse, je ne le veux pas.

— Ah! c'est juste, reprit-il avec amertume, si l'on trouvait un homme tombé d'une fenêtre de votre maison, cela pourrait vous compromettre.

Elle fut si blessée de cette idée, qu'elle n'y répondit point.

Elle était agitée, elle tremblait ; enfin, elle prit un parti.

— Restez, monsieur, dit-elle froidement.

Puis elle s'approcha de la cheminée, ranima le feu, alluma d'autres bougies, ferma les rideaux de son lit, et, s'étant enveloppée d'un grand châle, vint s'asseoir dans un fauteuil, en faisant signe à son hôte importun de prendre une chaise en face d'elle.

Tancrède s'établit alors comme une visite, elle comme une voyageuse résignée à passer

la nuit dans le salon d'une auberge dont toutes les chambres sont occupées.

Tancrède la regardait en silence ; tant de calme et de fermeté le révoltait.

— Elle ne m'aimait point, pensait-il, je m'étais trompé.

Cette pensée le faisait souffrir ; il voulut s'en venger. Il affecta une grande indifférence, et joua le rôle d'un homme subitement guéri de son amour ; il sentait sa situation ridicule. Malvina avait sur lui trop d'avantages par sa froideur et sa dignité ; il voulut la déconcerter en détruisant ce prestige, en ôtant à cette scène toute la solennité que le maintien grave de madame Thélissier lui donnait.

Alors il prit la parole, comme s'il causait dans un salon, et dit d'un air parfaitement sérieux :

— Vous savez, madame, que M. Guizot a offert sa démission ?

Malvina, qui ne s'attendait nullement à M. Guizot, à cette heure, ne put s'empêcher de sourire.

— Il est un peu tard pour parler politique, dit-elle.

— Oh ! je n'y tiens pas...

Il se tut encore quelques instants; puis il reprit avec le même aplomb :

— Scribe se met, dit-on, sur les rangs, pour être de l'Académie; on croit qu'il sera nommé.

Elle sourit encore malgré elle.

— Quelle manie de conversation avez-vous donc ? dit-elle.

— Quoi ! vous voulez que je reste sans mot dire, sans dormir, sans aimer, depuis deux heures du matin jusqu'à deux heures de la journée? car il ne sera pas convenable que je m'en aille avant l'heure où j'aurais pu venir.

— Et bien ! causez, dites ce qu'il vous plaira.

Il resta quelques moments à chercher, après quoi il continua :

— Vous avez là de jolis flambeaux, madame, mais je remarque sur ces étagères plusieurs choses du même genre, ces vases, ces flacons; vous aimez donc beaucoup les Chinois, madame?

Ce mot de Chinois est en possession de faire rire depuis des siècles, on ne sait pourquoi; mais prononcé d'une manière si pédante, à cette heure et dans la situation romanesque où se trouvait Malvina, ce mot était irrésistible, elle ne put l'entendre sans rire. Tancrède, la voyant moins sévère, ajouta :

— Vous n'avez jamais réfléchi, madame, à cette préférence qui vous entraîne, à votre insu, vers le Chinois?

— Non, monsieur, répondit-elle, il fallait qu'un homme vînt à cette heure, chez moi, malgré moi...

Elle ne put achever, et se mit à rire franchement.

— Ah! vous vous moquez de moi, dit-il avec grâce, et vous avez raison.

Mais en disant cela, il se rapprocha d'elle et voulut lui prendre la main; elle la retira vivement.

— Non, laissez-moi, dit-elle, je vous en veux; je ris, parce que cette situation est ridicule, et que vous me dites des folies; mais sérieuse-

ment votre conduite me fâche, et je regrette la confiance que j'avais en vous.

Pauvre femme! ces paroles étaient une grande faute, car elles ramenaient la conversation et toutes les pensées vers l'amour. Quand on est fâché contre un homme qu'on aime, c'est une très-grande faiblesse que de lui parler de ses torts; c'est risquer qu'il se justifie; et c'était une grande imprudence pour une si jeune femme que de s'exposer à écouter les excuses d'un si beau jeune homme, à deux heures et demie du matin. Un pardon accordé à cette heure est bien vite un crime pour tous deux.

Hélas! il se justifia — par la seule excuse qui explique de semblables imprudences, par trop d'amour; et c'est une bien bonne excuse près d'une femme! Il demanda pardon si humblement, qu'on n'osa plus lui en vouloir. Il était si malheureux d'avoir déplu, qu'il fallut bien le consoler.

Que vous dirai-je? à peine quelques minutes s'écoulèrent — et un changement notable s'était opéré dans le dialogue de ces gens naguère si

irrités l'un contre l'autre. La conversation était devenue plus en harmonie avec l'heure, le lieu et la situation des personnages ; on n'avait plus besoin, pour la soutenir, de parler ministère, académie, et il ne fut plus question une seule ois de l'élection de M. Scribe et de la démission de M. Guizot.

XVII

JOIE INCONNUE

Il est pour les femmes un moment de délire, que l'être le plus aimé ignore, et qui serait le plus beau secret de sa vie, s'il pouvait le deviner.

C'est l'heure de solitude qui suit une présence adorée ; c'est l'instant où, rendue à elle-même par la suspension d'une félicité trop grande, l'âme s'épanouit et savoure avec enchantement une joie naguère trop puissante,

presque pénible par son excès; c'est l'instant où la pensée timide s'élance, s'abandonne, se livre, où la passion s'exprime, où l'extase retrouve la voix.

Alors la vie s'illumine, notre cœur s'enflamme de mille clartés, comme un temple pour un triomphe, il se pare de toutes ses gloires, il brille comme pour une fête : c'est un triomphe que d'être aimé, et dans les transports de sa reconnaissance, il élève vers l'objet de son culte un *Te Deum* d'actions de grâces, un hymne de bonheur et d'amour.

. Rester seule avec cette enivrante pensée : Il m'aime !... Ce moment est peut-être le plus doux moment pour une femme, chez qui la passion la plus vive est toujours voilée d'un nuage de timidité. C'est alors qu'elle aime, alors qu'elle ose aimer ! Elle est seule, sans témoin, car celui qu'on chérit le plus est encore un témoin.

En sa présence, l'âme est longtemps gênée ; son aspect nous jette dans un si grand trouble, sa voix nous fait tressaillir, son regard nous éblouit, sa pensée nous absorbe ; une

émotion si violente est presque un tourment. Nous sommes alors la proie de notre bonheur, nous ne songeons pas à le savourer.

Mais sitôt qu'un adieu passager nous délivre, notre âme magnétisée respire, elle s'exhale, elle retrouve sa volonté, elle se comprend, elle sait qu'elle aime; elle ne subit plus son amour, elle l'accepte, pour ainsi dire. Alors elle ose rappeler le maître qui vient de la quitter, elle ose l'évoquer, elle le ramène par la pensée, elle le retient, elle lui parle, elle lui confie toute sa folie, elle lui raconte son bonheur; comme il n'est plus là que par un rêve, elle n'a plus peur de lui, elle peut être franche, elle lui dit tout. Seule, elle a plus d'amour qu'en sa présence; seule, elle est plus à lui que sur son cœur.

Et Malvina se croyait seule.

Quand il avait fallu se quitter, tremblante et d'un pas discret, elle avait conduit Tancrède dans une espèce d'antichambre où il devait passer le reste de la nuit.

Tancrède y était resté quelques instants. Mais — il y a toujours des hasards comiques

dans les plus romanesque aventures. — Il arriva qu'un chien, un malheureux chien, qui habitait une chambre voisine, sentit notre héros et s'alarma; il se prit à aboyer sous prétexte qu'il était de bonne garde ; il aboya si fort, si obstinément, si fidèlement, que Tancrède comprit qu'il ne pouvait séjourner plus longtemps dans cet endroit, sans attirer l'attention de toute la maison ; car le don d'invisibilité ne protége pas contre la divination nasale du chien.

Tancrède revint sur ses pas. Madame Thélissier n'avait pas encore refermé les portes de l'appartement ; la bougie qu'elle portait s'était éteinte, et cela l'avait retardée. Tancrède voulut d'abord lui parler, lui expliquer son danger, mais il changea d'idée. Pourquoi l'inquiéter ? pensa-t-il; et il rentra invisible dans la chambre de Malvina.

Et Malvina se croyait seule et il était là !

Comme elle était émue ! — à peine pouvait-elle se soutenir.

Elle s'appuya sur une table, puis elle passa sa main sur son front pour recueillir ses

idées ; elle croyait rêver ; — mais quand elle eut jeté les yeux autour d'elle, qu'elle eut regardé la place où il était, encore parée de sa présence, elle comprit la vérité, elle comprit qu'elle aimait, qu'elle venait de donner sa vie par amour.

Alors elle pensa à lui, rien qu'à lui — elle ne pense pas à ses enfants qu'elle adore, à son mari qu'elle respecte et qu'elle a trahi, à sa mère qui fut toujours irréprochable et qui la maudirait... elle ne sait plus rien de sa vie passée ; elle a oublié sa naissance, son nom, sa jeunesse — son existence ne date que d'une heure ; elle ne pourrait pas dire qui elle est, elle a tout oublié, vous dis-je, et c'est son excuse.

Elle aime !... ce mot puissant remplit tout son cœur. Demain, elle se ressouviendra, demain elle retrouvera des remords et des larmes; ce soir elle est aimée, et toute sa pensée est amour !

Hélas ! rien ne l'avait préparée à l'amour ; il l'a frappée comme la foudre, sans qu'elle pût songer à l'éviter. Une si violente passion dans

un cœur si jeune est terrible ; Malvina est trop faible pour avoir l'idée de combattre, trop franche pour n'être pas heureuse ; mais cette joie est mortelle, elle l'enivre , elle l'égare; pauvre femme ! dans sa joie elle fait pitié.

Oui, mais à lui elle doit plaire; pour lui elle est séduisante, ainsi!

Quel délire! quelle fièvre! elle parle, il l'écoute.

— Que je l'aime! dit-elle d'une voix étouffée, qu'il est charmant! qu'il est beau ! oh ! mon Dieu! comme je l'aime!

Elle est folle... mais il la trouve sublime dans sa démence, lui! — Il la contemple, il l'adore.

Tout à coup il la voit sourire; puis, gracieuse comme une enfant, rassembler dans ses mains ses longs et noirs cheveux; elle les regarde, elle se rappelle comme il les a baisés; et folle, elle les baise et les admire. Elle admire ses bras, ses belles et blanches mains; elle se souvient de ce qu'il a dit en les caressant; elle se répète ces paroles si tendres, ces voluptueuses flatteries qui l'enivraient; elle se réjouit d'être

belle, elle s'enorgueillit d'elle-même, elle s'aime comme un souvenir.

Une pensée la fait rougir, une autre l'attendrit, elle pleure; puis la joie plus vive revient. Elle l'appelle, lui qu'elle aime, elle dit son nom avec ivresse, elle lui révèle toute sa passion; et pâle, tremblante, vaincue par une émotion si nouvelle, elle tombe à genoux, épuisée, fondant en larmes et souriant d'amour.

Et lui est là... immobile... enivré; il est là qui la regarde aimer!

Longtemps il a respecté son délire, pour mieux surprendre tant d'amour: mais bientôt cet amour l'entraîne; Malvina est si belle à genoux! — Son courage l'abandonne; il va s'élancer auprès d'elle, la soutenir dans ses bras, la serrer sur son cœur... — Adieu ses serments! adieu le mystère de la canne merveilleuse! — Monsieur de Balzac, vous serez trahi; Malvina va savoir par quel prodige Tancrède l'a suivie, votre secret sera dévoilé... Monsieur de Balzac, tremblez donc!... — mais non, vous êtes l'auteur de la *Physiologie du*

Mariage, et vous conserverez tous vos droits.

Comme Tancrède, emporté par sa tendresse, allait révéler sa présence, des pas traînants se firent entendre dans le corridor.

Malvina se lève... elle écoute; la clef tourne dans la serrure; la porte de sa chambre s'ouvre... M. Thélissier, vêtu d'une robe de chambre à ramages, coiffé d'un bonnet de soie noire et tenant une veilleuse à la main, entre dans l'appartement de sa femme.

Tancrède, quoique invisible, recule épouvanté. — Malvina frémit : mais ce n'est pas le remords qui l'agite; le remords, c'est déjà la raison, c'est de la force; un remords, c'est déjà une distraction dans l'amour, et l'amour dans son cœur est encore tout-puissant; l'heure des remords n'est pas encore venue; l'aspect de son époux ne lui en donne même pas. Ce n'est point de la honte qu'elle éprouve à sa vue, c'est de la haine. Elle n'a pas peur de sa colère, elle a horreur de sa tendresse, elle ne songe qu'à l'éviter. Elle s'indigne, toute son âme se révolte contre lui; elle ne lui appartient plus, elle est libre, elle s'est

affranchie par la trahison. — O misère! ses devoirs ont changé de maître; sa fidélité est à celui qu'elle aime; l'homme qu'elle n'aime pas est son ennemi.

M. Thélissier était loin de deviner ce qui se passait dans l'âme de sa femme; il la croyait incapable d'éprouver la moindre passion. Il avait épousé Malvina si jeune qu'il la traitait toujours comme une enfant. Les gens qui nous ont vus naître ne nous connaissent jamais; ils ne veulent pas comprendre que l'on grandisse, ils nous regardent toujours avec leurs préventions; et, dans leur étonnement stupide, ils appellent « étrange changement de caractère » les développements naturels que l'âge amène dans nos idées, dans nos défauts et dans nos sentiments. — On ne peut pas imaginer qu'une femme qu'on a vue jouer à la poupée à l'âge de six ans, puisse mourir d'un chagrin d'amour à vingt-cinq ans, et pourtant cela s'est vu.

M. Thélissier, d'ailleurs ne comprenait rien aux délicatesses, disons mieux, aux corruptions du cœur; c'était ce qu'on appelle un bon mari, facile à vivre, généreux; mais professant

sur les femmes les idées les moins romanesques, regardant une *épouse* enfin comme une servante légitime, faite pour élever les enfants et tenir le ménage, mais.indigne d'occuper sérieusement les pensées d'un galant homme; ce qui ne l'empêchait pas toutefois de trouver Malvina fort jolie.

— Te voilà levée aussi, Mina? dit-il en voyant sa femme près de la cheminée; ce maudit chien t'a réveillée comme moi?

— Je suis malade, reprit-elle d'une voix tremblante.

— Malade, mon enfant! qu'as tu donc? veux-tu que j'aille chercher Villermay?

— J'ai une fièvre horrible, laissez-moi.

— Tu fais la méchante, ce soir.

En disant ces mots, M. Thélissier posait sa veilleuse sur une table et se préparait à aller fermer la porte qu'il avait laissée ouverte.

— Ne fermez pas cette porte, dit-elle, j'ai besoin d'air, j'étouffe.

Tancrède était au supplice, il voulut s'en aller; mais une curiosité cruelle le retint.

— Je suis très-souffrante, dit Malvina avec

impatience, voyant que son mari s'établissait dans sa chambre avec l'intention d'y rester.

— J'ai besoin de me soigner, allez, laissez-moi ?

— Personne ne te soignera mieux que moi, Minette ; mais tu n'as pas l'air malade du tout, tu es rose, et si...

— J'ai la tête en feu, je souffre horriblement.

— Il faut te recoucher; relève tes cheveux et remets-toi au lit.

— Je ne veux pas, vous dis-je ; je me levais quand vous êtes venu.

— Mais, qu'as-tu donc ? je ne te reconnais plus : tu me dis « vous, » comme à un monsieur! allons, ne fais pas la capricieuse, viens m'embrasser.

Malvina tressaillit; un froid mortel courut dans ses veines.

— Tu me boudes, reprit M. Thélissier, eh bien, je ne suis pas fier, j'irai moi-même.

M. Thélissier, à ces mots, s'avança vers sa femme; elle voulut s'éloigner, il la retint.

— Voyons, dit-il en passant sa main sur le

front de Malvina, voyons si cette petite tête est bien brûlante ?

Et puis il lui donna, sur le front, un affreux baiser...

Ce baiser retentit au cœur de Tancrède comme un coup de fusil ; il s'élança vers la porte et s'enfuit.

O DÉSENCHANTEMENT !

Ce baiser avait réveillé Malvina de sa stupeur ; un si grand danger la rendit perfide, elle se radoucit tout à coup, et d'un ton presque gracieux : Je t'en prie, dit-elle, laisse-moi, va, je t'appellerai si je suis plus souffrante ; mais va, si je peux dormir, demain je serai mieux.

Le bon M. Thélissier céda aux instances de sa femme ; il avait un peu froid, et il ne fut pas fâché d'aller se recoucher.

Malvina, seule, pleura tout le reste de la nuit, la pauvre femme ! elle pleure encore... car l'ingrat Tancrède n'est jamais revenu.

Le coup qu'il avait reçu était si fort, qu'il avait tué son amour. Malvina lui apparaissait

toujours dans les bras de son mari; il ne pouvait se délivrer de cette image ; de tous ses souvenirs, celui-là seul était resté. Quelquefois il se disait :

— D'où vient donc ce dégoût?... Je le savais bien, pourtant..... oui, mais je ne l'avais pas vu. O maudite canne ! s'écriait-il dans sa fureur, est-ce là le bonheur que je devais attendre de toi? c'était bien la peine de me faire invisible pour... Malheureux! je l'aimais tant! je l'aimerais encore sans ce don fatal. Quelle leçon!

Pourquoi s'étonnait-il ? c'est la vie. — Entrevoir ce qui charmait notre âme et nos yeux sous un jour défavorable, n'est-ce pas ce qu'on appelle

CONNAITRE?

Découvrir qu'on avait tort d'aimer, de croire et d'espérer, n'est-ce pas ce qu'on appelle

SAVOIR?

Et il y a des gens qui se donnent beaucoup de peine pour en arriver là ! Si l'on faisait une nouvelle mythologie, nous exigerions que

l'Amour fût, non pas fils de la beauté, mais de l'ignorance... Et que dis-je? c'est la morale des malheurs de Psyché, tant punie pour avoir voulu savoir qui elle aimait.

Tancrède prit dès ce jour une résolution terrible.

— Je n'aimerai plus que des veuves ou des jeunes filles, se dit-il, c'est la FEMME LIBRE qu'il me faut.

Et comme un apôtre de M. de Saint-Simon, il se mit à la recherche de la FEMME LIBRE.

XVIII

UNE SOIRÉE POÉTIQUE

Un soir qu'il ne pleuvait pas, Tancrède errait dans les rues de Paris, ne sachant à quel théâtre se vouer.

Au Vaudeville, on donnait :

LA CROIX D'OR

Aux Variétés, on jouait :

LA CROIX D'OR

Au théâtre du Palais-Royal, on représentait :

LA CROIX D'OR

Toujours LA CROIX D'OR ! Laquelle choisir ? L'embarras était grand.

Si chacun de ces théâtres avait donné une pièce différente, Tancrède aurait pu se décider ; mais le même sujet partout ! il aurait fallu être un vieux coureur de spectacles pour savoir au juste celui qu'on devait préférer.

Tancrède cheminant sur le boulevard, aperçut, au coin de la rue Taitbout, une espèce de file de voitures.

Est-ce qu'il y a un théâtre par là ? se dit-il, et machinalement il dirigea ses pas du côté que suivait la file.

Les voitures avaient toutes des armes peintes sur leurs panneaux ; les chevaux étaient mélancoliques, les cochers misérables ; mais, en revanche, les valets de pied étaient bien tenus et sentaient la bonne maison.

De temps en temps des femmes vieilles ou jeunes montraient un turban, un bonnet, et c'était plaisir que de voir leur mauvaise humeur.

Tout à coup la glace d'une des voitures s'abaisse, un jeune homme passe sa tête blonde :

— Qu'est-ce donc? dit-il, pourquoi n'avançons-nous pas?

— Monsieur, c'est la file.

— Comment, nous sommes à la file? ah! c'est charmant, s'écria-t-il ; madame de D*** qui m'écrit : « Venez, nous serons entre nous ; je n'ai invité personne, c'est une petite soirée sans façon. » Et puis, voilà qu'elle a rassemblé tout Paris!

— Elle ne pouvait faire autrement, dit une autre voix qui sortait du fond de la même voiture : tout le monde voulait entendre les vers de Lamartine, et madame de D*** se serait brouillée avec tous ses amis.

— Ah! pensa Tancrède, il paraît que ces messieurs vont à une soirée littéraire. Eh! mais, moi aussi, je serais curieux d'entendre des vers de Lamartine. Pourquoi ne me don-

nerais-je pas aussi ce plaisir-là? La canne me doit une réparation — et Tancrède fit passer la canne dans sa main gauche.

La voiture des deux jeunes gens s'arrêta devant la porte d'un joli petit hôtel de la rue Saint-Georges, et les deux superbes dandys entrèrent dans l'antichambre, sans se douter qu'ils étaient trois.

Ils quittèrent leurs manteaux; Tancrède, étourdiment, allait faire comme eux; mais heureusement il se rappela que ce soin était inutile; il garda sa grosse redingote de voyage, et remit sur sa tête son chapeau, que, par une routine de politesse, il avait ôté en entrant.

Les deux battants de la porte du salon s'ouvrirent, et Tancrède passa bien vite le premier pendant qu'on annonçait les nouveaux venus, occupés à rétablir un aimable désordre dans les boucles de leurs cheveux.

Tancrède commençait à s'accoutumer à être invisible: cependant ce jour-là, pour lui-même, il se sentait gêné de se trouver ainsi mal vêtu, avec des bottes crottées, une redingote du ma-

tin, dans un salon fleuri, doré, parfumé et paré des femmes les plus élégantes de Paris. Une grande crainte s'empara de lui:

—Si par mégarde, pensa-t-il, j'allais prendre ma canne de la main droite, si l'on allait me voir, que deviendrais-je?

Il en frémit; il éprouva tant de honte qu'il se hâta de passer dans un autre salon, moins riche, moins éclairé que le précédent, et qui était plus en harmonie avec son costume et ses pensées. Tancrède était timide et embarrassé de lui, comme si on l'avait pu voir.

Il ne fut pas encore à son aise dans ce second salon; il y avait trop de monde, il se réfugia dans un troisième beaucoup plus petit, où il n'y avait personne, et alla s'établir devant une table couverte de livres, de journaux, d'albums, pour se donner une contenance. — Comment trouvez-vous cela? un homme invisible qui sent le besoin de se donner une contenance? Cela prouve que le monde agit toujours sur nous, alors même que nous sommes le plus indépendants de lui. —Cela nous prouve aussi que chacun de nos avantages est une science, et qu'il

faut encore de l'étude pour en tirer parti. Un *sourd-muet* guéri ne sait point parler, il faut qu'il apprenne à prononcer les mots pendant des années. Un homme enrichi ne sait pas dépenser; de même, un homme invisible a besoin d'expérience et d'étude pour comprendre qu'on ne le voit pas, et tourner à son profit cet incalculable avantage, sinon, ce ne sera pour lui qu'un embarras de plus.

Tancrède s'amusa donc à regarder les albums, sans songer que ce n'était pas pour cela qu'il était venu en fraude dans ce salon. Tous les grands noms de la peinture légère rayonnaient parmi ces dessins. Il y avait des fleurs de *Redouté*, des chevaux de *Carle Vernet,* des Bédouins d'*Horace*, de charmantes aquarelles de *Cicéri*, ces petits paysages qui ont tant d'espace, qui font voir si loin et rêver si longtemps... de ravissantes Espagnoles de *Géniole*, des caricatures de *Grandville* et d'*Henri Monnier*, de beaux brigands de *Schnetz*, tous chefs-d'œuvre au petit-pied.

En jouant avec les divers papiers qui étaient sur la table, Tancrède aperçut une lettre en-

tr'ouverte dont la signature le fit tressaillir:

CHATEAUBRIAND!

Cette lettre, par laquelle M. de Chateaubriand s'excusait de ne pouvoir venir à cette soirée, avait été certainement oubliée là exprès, et laissée sur la table avec intention. La maîtresse de la maison comptait évidemment sur les indiscrets.

Tancrède réalisa ses vues et lut avec curiosité la lettre suivante :

« Je n'ai jamais été si tenté de ma vie. *Conjurer* d'une manière si aimable une vieille bête comme moi! j'ai besoin de mes quarante ans de vertu pour résister à cette double attaque de votre beauté et de votre esprit; encore Dieu sait comme je m'en tire! Hélas! je ne sors point, je ne sors plus, je ne vis plus. Si je dure jusqu'à l'hiver prochain, je compte déposer mes trois cheveux gris sur l'autel des Parques, afin qu'elles ne se donnent pas la peine de les couper, et je prendrai mon rang parmi les plus anciennes *perruques* de votre connaissance. Que votre jeunesse ait pitié de mes catarrhes,

rhumes, rhumatismes, gouttes et autres. En me privant du bonheur de vous voir et de vous entendre, je suis plus malheureux que coupable.

» CHATEAUBRIAND. »

Cette gaieté, cette coquetterie, cette prétention à la vieillesse dans un homme encore si jeune, cette plaisanterie encore poétique dite par un génie si imposant, avaient quelque chose d'original qui charma Tancrède. Quoi de plus séduisant que la grâce unie à la force? Connaissez-vous rien de plus joli qu'un soldat jouant avec un enfant?

Tancrède trouva ce billet si gracieux qu'il s'amusa à le copier au crayon.

C'était une infidélité, c'était un crime; mais à quoi bon être invisible si ce n'est pour être indiscret.

Comme M. Dorimont était occupé à l'exécution de son crime, plusieurs personnes entrèrent dans le salon.

— A qui ce chapeau? dit une jeune fille rieuse.

Tancrède retourna la tête vivement, et il aperçut alors son chapeau sur une chaise à côté de lui. Il voulut le reprendre, mais l'attention était fixée sur ce malheureux chapeau. Il n'osa le faire disparaître en le remettant sur sa tête, car le chapeau était invisible lorsque Tancrède le portait ; mais, loin de lui, le chapeau cessait de participer au merveilleux ; chacun alors pouvait l'admirer.

— A qui le chapeau! cria un jeune étranger.

— A personne, il n'y a personne ici.

— C'est l'accordeur de piano qui l'aura laissé ici ce matin, dit quelqu'un en riant

— C'est le chapeau du coiffeur de madame de D*** ; cachez-le donc, monsieur de Bonnard,

Et soudain un élégant coup de pied fit tomber le chapeau sous la table.

— Il est sauvé ! pensa Tancrède.

Une rumeur se fit entendre dans le salon.

— Voilà M. de Lamartine ! s'écria quelqu'un.

— Non, reprit une autre personne; Lamartine est allé ce soir chez son président.

M. de *** l'a vu chez Dupin ; il viendra tout à l'heure.

— Qu'est-ce qui arrive ?

— C'est la duchesse de ***.

— La belle duchesse de *** ? je ne la connais pas. Allons la voir.

Chacun retourna dans le grand salon.

— Puisque Lamartine n'est pas arrivé, pensa Tancrède, je puis encore rester ici.

Et il se remit au pillage.

Un second billet se trouvait aur la table : il était signé... — Béranger — lequel ? Il y a plusieurs Béranger.

Le mot *prison,* qui se trouvait dans les premières lignes de la lettre, ne laissait plus de doute. On voyait clairement que ce n'était pas le pair de France ni le conseiller à la cour de cassation qui l'avaient écrite.

Ce billet était aussi un billet d'excuses.

« Hélas ! non, madame, ce n'est pas de la coquetterie que vous faites avec moi, c'est de la bonté ; vous m'avez fait autrefois passer de douces consolations à travers les barreaux de ma prison ou de mon cachot, comme nous di-

sons, nous autres poëtes. Aujourd'hui, vous prenez pitié d'un pauvre reclus volontaire, et vous voulez le rattacher à ce monde qui doit vous paraître si plein de bonheur, car il vous est reconnaissant. Malheureusement, madame, le reclus est souffrant, et son médecin lui défend le monde et ses émotions.

» Daignez agréer mes excuses, et me plaindre un peu de la privation qui m'est imposée. »

Il y avait dans ce billet un ton de mélancolie qui fit rêver Tancrède. Il sourit d'un rapprochement dont il eut l'idée.

— C'est un singulier hasard, pensa-t-il, qui me fait trouver une lettre si gaie du poëte d'*Atala*, et un billet si gracieusement triste du chantre de *Lisette*.

Et puis il réfléchit, et, se rappelant la fameuse brochure de M. de Chateaubriand, publiée en 1831, et la belle chanson de Béranger : *Dis-moi, soldat, dis-moi t'en souviens-tu?* il se répondit que les génies bien organisés savent réunir les deux genres : la profondeur dans le sentiment et la légèreté dans l'esprit.

Tout en réfléchissant ainsi, il copiait la lettre de Béranger. Il terminait à peine cette copie, une grande agitation se manifesta dans les salons de madame de D***.

M. de Lamartine, arrivé depuis longtemps, avait consenti à dire quelques vers.

Tancrède se précipita dans le salon pour l'entendre.

Tancrède n'avait jamais vu M. de Lamartine; il le reconnut entre tous : c'est ainsi qu'il l'avait rêvé.

M. de Lamartine lut cet admirable chant de *Jocelyn,* ou plutôt la scène de la confession de l'évêque dans la prison de Grenoble; car tout ce chant est une scène de drame et serait d'un effet superbe au théâtre. La voix de M. de Lamartine est pure et sonore; il dit les vers d'une manière très-simple, mais avec inspiration et dignité, avec cette émotion profonde et voilée, d'autant plus puissante qu'elle est combattue, cette émotion contrainte si communicative qui semble se réfugier dans l'auditoire, parce que le poëte la repousse.

Chacun était ravi, transporté; Tancrède,

enivré d'admiration, avait oublié où il était, qui il était, et la canne de M. de Balzac, et toutes les merveilles imaginables; la nécessité d'être invisible était bien loin de sa pensée. Il criait avec tout le monde :

— C'est sublime, c'est la plus belle poésie qui ait jamais existé, c'est une inspiration divine!

Et toute sorte de choses fort justes que nous sommes loin de contester; mais, en disant tout cela, il levait les bras, il gesticulait, il applaudissait, et la canne devenait ce qu'elle voulait.

Enfin, quand M. de Lamartine arriva à ces mots :

> Un changement divin se fit dans tout mon être,
> Quand je me relevai de terre j'étais prêtre!...

Tancrède s'étant avancé pour mieux voir le poëte, que chacun allait remercier, s'aperçut que plusieurs personnes l'observaient lui-même, et frémit.

Une femme d'un âge respectable demandait son nom d'un air scandalisé; le pauvre jeune étourdi se hâta de redevenir invisible, mais il

fut longtemps avant de se remettre de son trouble.

Avoir été vu si mal vêtu dans un monde si élégant, être resté dans un salon toute une soirée en redingote du matin, avec son chapeau sur la tête, ô honte! c'était un homme déshonoré.

L'admiration rend indiscret, on se croit des droits sur ce qu'on apprécie. Après ces beaux vers, on en désira d'autres, on tourmenta longtemps M. de Lamartine.

— Vous avez fait de nouveaux vers? demanda quelqu'un.

— Oui, adressés à moi, dit un jeune poëte avec fierté.

— Oh! dites-les, s'écria-t-on.

— J'ai peur de ne pas me les rappeler...

— Commencez toujours, vous les chercherez.

M. de Lamartine, qui était d'une complaisance extraordinaire ce soir-là, dit les vers suivants qu'il avait faits la veille :

A M. LÉON BRUYS D'OUILLY

Enfants de la même colline,
Abreuvés au même ruisseau,
Comme deux nids sur l'aubépine,
Près du mien Dieu mit ton berceau.

De nos toits voisins, les fumées
Se fondaiant dans le même ciel ;
Et de tes herbes parfumées
Mes abeilles volaient le miel.

Souvent je vis ta douce mère,
De mes prés foulant le chemin,
Te mener, comme un jeune frère,
A moi, tout petit, par la main.

Et te soulevant vers ma lyre,
Sur ses bras qui tremblaient un peu
Dans mes vers t'enseigner à lire :
Enfant qui joue avec le feu !

Et je pensais, par aventure,
En contemplant cet or mouvant
De ta soyeuse chevelure,
Où ses baisers pleuvaient souvent :

« Charmant visage, enfance heureuse !
» Sans prévoyance et sans oubli,
» Que jamais la gloire ne creuse,
» Sur ce front blanc, le moindre pli.

» Que jamais son flambeau n'allume
» D'un feu sombre ces yeux si beaux,
» Ainsi qu'une torche qui fume
» Et se réfléchit dans les eaux !

» Que jamais ses serres de proie
» N'éclaircissent avant le temps
» Ces cheveux où ma main se noie,
» Feuillage épais de tes printemps !

» Que jamais cette main qui vibre,
» Dans ma poitrine à tout moment,
» N'arrache à ton cœur une fibre,
» Comme une corde à l'instrument !

» Si quelque voix chante en son âme,
» Que son écho mélodieux
» Soit dans l'oreille d'une femme,
» Et sa gloire dans deux beaux yeux !... »

Je partis : j'errai des années ;
Quand je revins au vert vallon,
Chercher nos jeunesses fanées,
Je ne trouvai plus que ton nom.

Le feu qui m'avait fait poëte,
Jaloux de tes jours de repos,
S'était abattu sur ta tête
Comme un aiglon sur deux troupeaux.

L'astre naissant de ta carrière
Sur ton front venait ondoyer,
Dardant des reflets de lumière
Qui te présageaient son foyer.

Plein d'ivresse et d'inquiétude,
En écoutant grandir ta voix,
Je repense à ta solitude,
A ton enfance au fond des bois.

Pleure ton fils, ô ma vallée !
Il saura ce que vaut trop tard
Une heure à ton ombre écoulée,
Un rêve qu'on berce à l'écart.

Le vol de la brise éphémère,
Au bruit de l'onde un pur sommeil,
Et ces voix de sœur et de mère,
Qui nous appelaient au réveil !...

XIX

UNE MUSE

Il y avait dans le salon de madame de D*** une jeune personne que Tancrède avait remarquée, d'abord parce qu'elle était fort jolie, ensuite parce que l'extrême simplicité de sa toilette faisait contraste avec le luxe élégant des femmes qui l'entouraient.

Cette jeune fille se nommait Clarisse Blandais; elle avait dix-sept ans, elle avait quitté Limoges, sa patrie, et était venue à Paris pour être poëte, comme Petit-Jean était venu d'Amiens pour être suisse.

Sa mère, femme raisonnable et philosophe, s'était dit :

— Par le temps qui court, le métier de poëte est un fort bon métier pour les femmes : madame Valmore et madame Tastu ont une célébrité qui ne nuit point à leur bonheur; elles trouvent dans leur talent de nobles jouissances et de pures consolations; mademoiselle G***, qui faisait des vers comme ma fille, jouit dans le monde d'une position fort agréable. Mademoiselle Mercœur, qu'on plaignit beaucoup, recevait du gouvernement une pension de quinze cents francs, qui suffirait à ma fille et à moi... Je ne vois pas pourquoi Clarisse, qui est incontestablement poëte, ne trouverait pas les mêmes avantages : elle n'a point de fortune, je la marierai difficilement; tâchons de lui faire un sort par son talent.

Et la sage mère avait fait ses paquets, avait dit adieu aux rivages de la Vienne, avait retenu trois places dans le coupé de la diligence, et les messageries de Limoges avaient amené, dans la capitale, une muse de plus.

La soixantième, je crois.

Madame Blandais ne connaissait personne à Paris, et parfois elle se sentait effrayée de la hardiesse de son voyage, surtout lorsque ses compagnons de voiture lui faisaient d'indiscrètes questions; elle s'en tirait par des mensonges. Comment avouer qu'elle allait dans ce chaos pour se faire connaître, et chercher des admirateurs dans ce tourbillon d'inconnus où elle ne comptait pas un ami? Madame Blandais, pour tout introducteur dans ce monde nouveau, n'avait qu'une seule lettre de recommandation que le député de son arrondissement lui avait donnée pour un de ses collègues; mais ce collègue était... M. de Lamartine! C'était beaucoup. M. de Lamartine avait accueilli la jeune fille comme une espérance, elle lui avait confié quelques vers qu'il avait vantés; enfin madame de D***, ancienne amie

du grand poëte, s'était chargée de faire connaître, dans le monde littéraire, la Corinne du Limousin.

Clarisse était encore toute tremblante de l'attendrissement que lui avaient causé les vers de son protecteur, lorsque la maîtresse de la maison s'approcha d'elle et vint lui dire qu'on désirait l'entendre.

— Après lui! dit Clarisse avec une douce indignation.

— Vous me l'avez promis ce matin, reprit madame de D***, ne vous faites pas prier.

Clarisse prit là main que lui tendait madame de D***, et alla s'asseoir à la place qu'elle lui désignait.

Clarisse devint d'abord très-rouge, parce que tout le monde la regardait; et puis elle devint très-pâle, parce qu'elle était émue, car ce qu'elle éprouvait était plutôt de l'émotion que de la timidité. La timidité déguise toujours une espèce de misère; une timidité invincible naît d'un défaut; on ne se cache jamais sincèrement que lorsqu'on n'a pas intérêt à être vu. Madame de Lavallière aurait peut-être été

madame de Montespan si elle n'avait pas été boiteuse. L'orgueil de la beauté est dans la nature : le cheval se pose dès qu'il sent qu'on l'admire; l'éléphant lui-même n'est pas indifférent au succès, et je ne vois pas pourquoi nous ne conviendrions pas franchement de ce petit sentiment de vanité que nous avons de commun avec l'éléphant.

Clarisse tremblait, mais elle était brave; elle n'avait pas d'assurance, mais elle avait du courage, et puis la conscience de ce qu'elle valait, peut-être.

Elle commença :

Pourquoi troubler mes jours dans leur plus belle année....

— Attends donc, ma fille, dit une voix sortant d'un chapeau de province, couleur tourterelle, pavoisé de nœuds de rubans rouges et verts; dis donc le sujet, ces dames ne comprendront pas.

— La mère n'a pas une haute idée de notre intelligence, dit une jeune femme.

Madame Blandais continua :

— Voici le sujet : Il y avait, aux environs

de Limoges, un homme très-respectable qui venait nous voir souvent à Chanteloube. Il était cousin du président, et il avait épousé en premières noces la nièce d'un procureur général ; lui-même enfin était directeur des contributions.

Hilarité mystérieuse.

— Ma fille lui plut, il me la fit demander en mariage par le sous-préfet, lui-même ; je fis part de cette proposition à ma fille ; mais cette union disproportionnée l'effraya (le prédendant avait soixante-quatre ans). La petite me demanda trois jours pour réfléchir, et au lieu de réfléchir, mademoiselle fit les vers qu'elle va avoir l'honneur de vous dire.

— Cette femme parle fort bien en public, dit l'un de nos grands orateurs.

— Je n'ai pas écouté, dit un autre ; quel est le sujet?

— Une jeune fille qui refuse en mariage un directeur des contributions.

— C'est très-poétique. Et pourquoi ? Ce refus est-il motivé ?

— Nous allons le savoir. Quelques défauts,

quelques vices, quelques infirmités peut-être ?

— Ah ! l'horreur ! s'écrièrent plusieurs femmes en riant.

— Elle est fort jolie, la petite, dit un jeune homme; elle a des yeux charmants.

— Chut ! écoutez.

— Elle est ravissante ! pensait Tancrède.

La jeune fille, qui avait souri gracieusement pendant le discours de sa mère, reprit alors d'une voix très-douce :

Pourquoi troubler mes jours dans leur plus belle année,
Ma mère, en m'imposant un douloureux lien ;
Union de hasard, d'avance profanée
Où le cœur n'est pour rien ?

La fortune, à votre âge, est un bonheur peut-être ;
Mais au mien, ses faveurs sont des biens superflus :
Dans nos jeux innocents ses dons feraient-ils naître
Un sourire de plus ?

Voulez-vous donc cacher ma blonde chevelure
Sous des plis de velours, sous des bijoux pesants ?
Ma mère, vous voyez, cette blanche parure
Suffit à mes quinze ans.

Je ne vais pas au bal pour être regardée ;
Des fêtes de l'orgueil mon cœur n'est point jaloux,
Je mettrais en pleurant une robe brodée,
Présent d'un vieil époux.

La raison, dites-vous, veut que l'on me marie ;
Mais, si jeune, faut-il m'immoler à sa loi ?
Dieu me dit d'espérer... Ah ! pour l'âme qui prie,
La raison, c'est la foi !

Pourquoi me repousser de votre aile avant l'heure ?
Mon front comme autrefois est timide et serein.
Je suis heureuse ici, ma mère ; quand je pleure,
Ce n'est pas de chagrin.

Loin d'un monde agité mes jours bénis s'écoulent ;
Sur un sort qui me plaît d'où vous vient tant d'effroi ?
Vous dites qu'on se bat, que les trônes s'écroulent :
Je ne le sais pas, moi.

La douleur pour mon âme est encore un mystère;
Mes lèvres du banquet n'ont goûté que le miel :
Je ne vois que les fleurs et les fruits sur la terre,
Que l'azur dans le ciel.

J'ai placé ma demeure au-dessus de l'orage ;
J'entends le vent gémir, mais je ne le sens pas.
Je n'ai que la fraîcheur du torrent qui ravage
Les plaines d'ici-bas.

La rose des glaciers, qu'un noir rocher protége,
Ainsi fleurit sans crainte à l'abri des autans,
Et dans ces champs maudits, dans ces déserts de neige,
Trouve seule un printemps.

Ainsi, dans ces vallons de misère profonde,
Dans ces champs d'égoïsme où rien ne peut germer,
Dans ce pays d'ingrats, dans ce désert du monde,
Je fleuris pour aimer.

Je ne sais quel instinct me fait chérir la vie,
Quel parfum d'avenir me présage un beau sort,
Me dit : Tu connaîtras la gloire sans envie,
Et l'amour sans remords.

Oui, je crois au bonheur, à ma brillante étoile ;
Un ange protecteur me guide par la main,
Et j'irai jusqu'à Dieu sans déchirer mon voile
Aux ronces du chemin.

Comme on croit au printemps que l'hiver nous envoie,
Comme au sein de la nuit même on attend le jour,
Triste... je sens venir une indicible joie.....
Seule..... je vis d'amour !

Celui qui doit m'aimer, celui que j'aime existe ;
Invisible pour vous, il enchante mes yeux,
Il m'apparaît charmant, à ma vie il assiste
Comme un esprit des cieux !

Et je rougis de crainte à sa seule pensée,
Et, comme en sa presence on me voit tressaillir,
Comme s'il était là, dans ma joie insensée,
J'ai peur de me trahir.

Ce rêve de mon cœur n'est pas une chimère ;
Il viendra.... loin de lui n'entraînez point mes pas,
Gardez moi près de vous..... Oh ! laisse-moi, ma mère,
L'attendre dans tes bras!

Ces vers causèrent tant de plaisir, qu'on en oublia la préface, qui d'abord avait fait rire. Clarisse était charmante en les disant; son re-

gard s'inspirait, toute sa personne s'embellissait. Cette harmonie de la beauté, de la jeunesse et de la poésie était un ensemble séduisant. Et puis, il y avait une conviction de bonheur dans toute son âme qui détournait la critique. La malveillance se sentait impuissante contre ce jeune cœur, si riche d'espérance, si bien armé en joie pour l'avenir.

Clarisse obtint le plus brillant succès. Elle sut plaire enfin.

Savez-vous à qui elle ressemblait? Connaissez-vous mademoiselle Antonia Lambert, cette jeune personne dont la voix est si belle, qui chante avec inspiration, comme on voudrait dire les vers ? — Eh bien! c'est elle qui peut seule donner l'idée de Clarisse. Comme elle, Clarisse était grande et svelte; elle avait les mêmes yeux bleus, les mêmes cheveux blonds, le même doux sourire, le même gracieux maintien, et dans les manières ce mélange de confiance et de modestie que donne l'union d'une extrême jeunesse et d'un grand talent.

Si tout le monde était ravi, que ne dut pas

éprouver Tancrède, à qui ces vers semblaient s'adresser ?

Celui qui doit m'aimer, celui que j'aime existe;
Invisible pour vous, il enchante mes yeux!...

Il y avait toute une destinée dans ce hasard.

Il passa le reste de la soirée à observer Clarisse, et cette observation était dangereuse. On ne pouvait la connaître sans l'aimer. Clarisse avait beaucoup d'esprit, de finesse et de naïveté; on s'étonnait de sa simplicité.

— Elle n'est point pédante, disait-on.

Et pourquoi l'aurait-elle été?

La pédanterie suppose un travail pénible; elle sert à faire remarquer un talent qui a coûté; un pédant est un homme qui a pâli sur une idée qui n'était même pas la sienne; il veut qu'on lui sache gré de la peine qu'il s'est donnée. Le savant se souvient toujours de la science, mais le poëte ne s'aperçoit pas de la poésie; il ne cherche pas ses idées, elles viennent d'elles-mêmes le trouver, et il les exprime pour se soulager. On fait des vers

comme on aime, sans le savoir, sans le vouloir. Le poëte rime ses rêves pour épancher son âme, sans prétentions, sans demander qu'on l'admire, comme l'homme qui aime fait un aveu pour exprimer ce qu'il éprouve, et jamais il n'est venu à l'idée de celui-ci de dire : J'ai très-bien dit *je t'aime*, aujourd'hui; je devais être bien séduisant!

Oui, le véritable poëte est simple comme la vérité, il ne peut avoir de pédanterie; le pédantisme vit de prétentions, et les prétentions sont incompatibles avec un talent involontaire. D'ailleurs les poëtes sont les grands seigneurs de l'intelligence; pourquoi veut-on qu'ils aient, comme les pédants, des manières de parvenus ?

XX

L'ANTRE DE LA SIBYLLE

Madame Blandais et sa fille, voyant qu'il était déjà une heure du matin, se regardèrent avec anxiété.

— Il faut songer à nous en aller, mon enfant, dit la mère.

— Marguerite va nous croire mortes, dit Clarisse.

Et elles se dirigèrent vers la porte.

Un valet de chambre vint à elles.

— Qui faut-il appeler ? demanda-t-il.

Il s'imaginait qu'on allait lui répondre : Michel, Louis, Simon, un nom de domestique quelconque.

— Je désirerais une voiture de place, dit madame Blandais avec satisfaction.

Car c'était pour elle un grand luxe que de

s'en aller en voiture. Elle était bien aise de le faire valoir.

Tancrède, qui avait suivi Clarisse, entendant ces mots, s'effraya de l'idée que ces pauvres femmes allaient se trouver, à deux heures du matin, sans protecteur, exposées à toutes les *intempéries* d'un cocher de fiacre : guidé par un zèle déjà quelque peu tendre, il résolut de les escorter invisible jusqu'à leur demeure.

— Je saurai leur adresse, pensa-t-il; c'est toujours cela.

Le fiacre arriva.

Madame Blandais monta la première; quand ce fut le tour de Clarisse, Tancrède invisible, se plaçant entre elle et le cocher, l'aida à franchir le marche-pied, et ce fut sur son bras qu'elle s'appuya. Il eut soin aussi de préserver la blanche parure du contact de la roue, et fut récompensé de ses soins en entendant la jeune fille dire ces mots en s'asseyant dans la voiture :

— Comme ils sont polis, les cochers de fiacre !

La voiture partit. Tancrède la suivit d'a-

bord des yeux, puis, l'ardeur des coursiers s'étant ralentie, il se mit à leur pas; et après un assez ong voyage, arriva en même temps que le fiacre et la muse rue de la Bienfaisance, où elle demeurait.

— Allons, pensa Tancrède, du courage! mieux vaut me désenchanter tout de suite.

Et il pénétra avec les deux femmes dans leur appartement.

— Ah! vous voilà! mamzelle, cria une vieille servante. Ah! mon Dieu! que j'ai eu peur! Ah! mamzelle, laissez-moi que je vous embrasse!...

— Qu'est-ce que tu as donc, Marguerite? qu'est-ce donc qui t'est arrivé?

— Rien, madame, mais à vous? Comme j'étais inquiète! vous vous êtes donc perdues?

— Non, Marguerite, dit Clarisse d'un air glorieux; c'est la soirée qui a fini tard.

— C'était donc une noce?

— Je te conterai cela. Dis-moi, y a-t-il encore du lait? j'ai faim.

— Quoi ! vous n'avez rien mangé... chez une comtesse ?

— Si vraiment, il y avait des friandises excellentes, dit madame Blandais; mais Clarisse a tout refusé. C'était superbe : le beau salon ! il y faisait une chaleur !... Ce chapeau m'étouffait.

Madame Blandais commençait à se déshabiller.

Tancrède, par discrétion, sortit alors avec Marguerite qui allait chercher dans la petite cuisine ce qu'il y pouvait rester de provisions. Tancrède profita de ce temps pour observer ce ménage plus que modeste; et tout ce qu'il voyait, ce mélange de simplicité bourgeoise et de distinction naturelle, lui plaisait.

Marguerite eut affaire dans la chambre de Clarisse; elle allait y chercher deux cuillers d'argent, car la jeune muse était gardienne de toute l'argenterie de la maison, qui consistait en six couverts, une casserole et sa timbale de pension.

Tancrède alors s'amusa à étudier la petite

chambre de Clarisse. Que vous dirai-je ? il devint amoureux de cette chambre.

Un lit très-petit, très-jeune, si l'on peut dire ainsi, et voilé de rideaux blancs, était située au fond de la chambre. Près du lit était un joli guéridon en laque ; ce devait être un présent nouveau, sa richesse contrastait avec le reste du mobilier.

Auprès de la fenêtre était une espèce de bureau ; sur ce bureau, des livres, des dictionnaires anglais, des recueils de poésie, un panier à ouvrage, un vase plein de fleurs, et puis une boîte de bonbons. Au mur était attachée une petite bibliothèque ; Tancrède l'examina rapidement : c'étaient tous livres dépareillés ; il ne put s'empêcher de rire. Sur la cheminée était une petite montre, un chapelet, une bourse légère et un flacon. Tancrède observait tout avec plaisir, et cependant avec une malveillance volontaire.

— Je veux la connaître, se disait-il, je veux me désenchanter tout de suite, Clarisse me plaît trop, je ne la quitterai point que je ne l'aime plus.

Et le souvenir de Malvina le fit amèrement soupirer.

Marguerite ayant terminé ses recherches dans l'armoire, retourna dans la chambre de madame Blandais.

Madame Blandais était occupée à relever le feu; Clarisse préparait une petite place sur la cheminée pour poser son frugal souper. La mère avait passé une robe de chambre de couleur sombre; la jeune fille avait changé sa robe de mousseline contre un long peignoir de percaline bleue. Elle était charmante ainsi.

Tancrède la trouvait bien plus jolie dans ce négligé tout à fait en harmonie avec son costume à lui, qui n'était nullement cérémonieux.

— V'là du lait, mamzelle, dit Marguerite, et puis du pain.

— Ah! c'est bien, mets ça là. En veux-tu, maman ?

— Non, vraiment, je ne bois de lait, à Paris, que lorsque j'y suis forcée. Quelle différence

avec le lait de nos prairies! A Paris, le lait est détestable, il est falsifié.

— Non, maman, celui-ci est excellent, d'abord j'ai faim.

Clarisse goûta le lait, puis elle se leva pour aller chercher du sucre.

Pendant ce temps, l'invisible amoureux, tombant dans ce lieu commun des amours, voulut toucher de ses lèvres la coupe qu'une bouche adorée venait de presser; il prit la tasse de Clarisse; mais, soit distraction, soit réel appétit, il but beaucoup plus de lait qu'il n'avait intention d'en boire; il remit la tasse en tremblant.

Clarisse revint, et voyant sa coupe à moitié vide :

— Qu'est-ce qui a bu mon lait ? cria-t-elle comme une pensionnaire.

— C'est toi, répondit sa mère en riant.

— Moi ? j'y ai à peine goûté ; j'en suis sûre, quelqu'un a bu mon lait, c'est un mystère; il y a peut-être un chat ici.

— Non, dit madame Blandais, c'est ton être invisible, tu sais?

— Sérieusement on a bu mon lait.

— C'est toi-même, étourdie, je t'ai vue; tu es folle; tu ne penses jamais à ce que tu fais. Allons, dépêche-toi de souper, il est tard, Marguerite a sommeil.

— Marguerite dort déjà; je l'ai envoyée se coucher.

Alors Clarisse s'assit auprès du feu, et se mit à tremper du pain dans le peu de lait que Tancrède lui avait laissé.

— C'est très-amusant le grand monde, disait madame Blandais; moi j'aime Paris, le séjour de Paris me convient, c'est dommage que tout y coûte si cher! Sais-tu que depuis trois mois que nous sommes ici, nous avons déjà dépensé quatre cents francs?

— Quatre cents francs! répéta Clarisse avec étonnement, c'est beaucoup.

— C'est énorme! c'est la rançon d'un roi! mais cet argent ne sera point perdu, si tu as des succès et si tu te fais connaître; cette soirée a déjà réussi.

— Ai-je bien dit mes vers, maman? demanda Clarisse.

— Oui, très-bien, seulement tu ne parles pas assez fort, dans l'autre salon on ne t'entendait pas.

— Ah! tant pis pour ceux qui y étaient! Je ne veux pas crier, moi; et puis j'avais peur; il y avait là des petites femmes très-méchantes; l'une d'elles s'est moquée de mes souliers noirs, j'ai entendu ce qu'elle disait; une autre a repris, pour m'excuser :

— Elle est depuis si peu de temps à Paris!

— Elle doit être bonne celle qui a dit cela.

— Le comte de D*** est un bien bel homme, dit madame Blandais.

— Oui, mais il ne me plaît pas, j'aime mieux M. de Lamartine. Oh! quelle jolie figure!

Tancrède allait être jaloux quand elle ajouta :

— Ah! mais il y avait là un beau jeune homme; l'as-tu vu?

— Non...

— Tu ne l'as pas vu? il était bien remarquable cependant, car il avait son chapeau sur sa tête, ce qui m'a paru singulier.

— Tu es folle, ma fille, un jeune homme

ne se serait pas permis de garder son chapeau dans le salon de madame de D***.

— Je l'ai vu ! peu de moments, à la vérité; mais je l'ai vu avec son chapeau sur sa tête. Peut-être avait-il demandé la permission de le garder, dit Clarisse en riant, comme ce vieux M. de Livray, qui avait toujours trop chaud, et qui entrait en disant : « Vous permettez, madame? » cela voulait dire qu'il n'ôterait point sa casquette.

— Enfant! dit madame Blandais.

— Je t'assure, maman, que j'ai vu, chez madame de D***, un jeune homme qui avait son chapeau sur sa tête, que ce jeune homme m'a beaucoup regardée, et que jamais de ma vie je n'ai vu de si beaux yeux; il avait un regard, un regard qu'on retient, qu'on emporte, jamais je n'oublierai ces yeux-là... je les vois toujours.

Tancrède ne put résister à une invincible tentation; il était en face de Clarisse, derrière le fauteuil de madame Blandais, il prit rapidement sa canne dans sa main droite, il fut visible.

Clarisse jeta un cri ; mais déjà la canne était revenue dans la main gauche, et Tancrède avait disparu.

— Qu'est-ce que tu as donc, ma fille?

— Rien, maman, dit la jeune fille toute tremblante.

— Mais, tu es pâle...

— Il m'a semblé que je voyais encore...

— Qui?

— Ce jeune homme.

— Tu as des visions aujourd'hui, te voilà comme lorsque tu étais petite ; tu nous parlais toujours d'apparitions, de religieuses qui venaient s'asseoir auprès de ton lit. Tu es encore la même : tout à l'heure tu disais qu'on avait bu ton lait, et c'est toi qui l'as bu, et maintenant tu vois des jeunes gens dans ma chambre!

Et madame Blandais leva les yeux au ciel en souriant.

— Eh bien! soit, reprit Clarisse gaiement, moi aussi j'ai des... Comment dit-on cela?

— Des visions, des apparitions.

— Non, ce n'est pas là le mot à la mode, il

est plus long que cela... des hallucinations. Donc, il est décidé que j'ai des hallucinations. Bonsoir, maman.

En disant cela, Clarisse vint embrasser sa mère.

— Bonsoir, ma fille, répondit madame Blandais.

Et, poursuivant la plaisanterie.

— Si tu trouves ton beau jeune homme dans ta chambre, tu m'appelleras.

— Oui, maman.

Et Clarisse alla se coucher.

XXI

UN FANTOME

— Voilà deux caractères inventés exprès pour ma canne, pensa Tancrède : une jeune fille rêveuse qui ne sait ce qu'elle fait, qui n'écoute rien, qui ne regarde pas où elle est,

qui se croit elle-même étourdie, et qui s'attend à se tromper toujours; une mère assez crédule, accoutumée aux enfantillages de sa fille, qui est même flattée de ses distractions, et qui les considère comme autant de preuves de poésie. Plus cette jeune fille dira de choses extravagantes et incompréhensibles, plus on la croira poëte; c'est au point qu'elle deviendrait folle, qu'on ne s'en apercevrait pas.

Tancrède n'osa suivre Clarisse dans sa chambre, un sentiment de respect le retint; un autre sentiment lui inspira aussi cette délicatesse : il se trouvait trop mal vêtu pour un fantôme, il n'osait risquer une apparition en redingote, il n'était réellement pas assez élégant pour un idéal. D'ailleurs, il aimait déjà trop pour ne pas tenir à lui; on acquiert, à ses propres yeux, une grande importance aussitôt qu'on aime, on ne se risque plus légèrement.

Dès qu'il fut possible de sortir de la maison où demeurait madame Blandais, Tancrède revint chez lui. Le lendemain en s'éveillant, il se souvint de Clarisse, et il s'avoua qu'il

s'était attaché à elle, en un jour, comme s'il la connaissait déjà depuis son enfance.

Il l'avait trouvée si gentille, si simple, qu'il avait oublié qu'elle faisait des vers. Ce fut par vanité qu'il se le rappela. Ce rôle d'idéal qu'il se préparait à jouer flattait singulièrement son orgueil et le réconciliait avec sa trop grande beauté, avantage dont il avait tant souffert. En effet, c'était une noble ambition que de se faire l'Apollon d'une si charmante sibylle, que de réaliser de si poétiques chimères, de s'approprier de si beaux rêves, de dominer une imagination si pure; enfin de se faire adorer comme ange — quand on possédait toutes les qualités d'un mauvais sujet.

Cependant, comme Tancrède était au fond un très-honnête homme, il ne voulut pas risquer d'être aimé avant de savoir si Clarisse lui plairait assez pour qu'il consentît à enchaîner sa vie à la sienne, et il s'appliqua d'abord à l'observer mystérieusement. Cette observation ne le laissa pas longtemps dans l'incertitude. Chaque fois qu'il voyait Clarisse, il l'aimait davantage; tout ce qu'il découvrait dans son

âme de candeur et de poésie le charmait; c'était l'inspiration surprise dans ce qu'elle a de plus sublime; c'était l'amour observé à sa naissance, dans sa pureté première, un amour vague et frais comme un feuillage de printemps; c'était enfin le mélange le plus gracieux, un rêve passionné dans un cœur plein d'innocence, un regard de génie avec un sourire d'enfant.

Cette situation d'observateur invisible avait tant de charmes que Tancrède se plaisait à la prolonger, et pourtant il était déjà bien amoureux; mais la tendresse qu'inspire une jeune fille est plus patiente; on regrette pour elle cette sainte ignorance qu'un jour d'amour doit lui ravir : un adieu est toujours triste, même lorsqu'il conduit au bonheur.

Clarisse était joyeuse sans savoir pourquoi; elle vivait dans une atmosphère d'amour qui l'enivrait. Tancrède invisible était souvent près d'elle; cette présence voilée agissait sur son âme à son insu. Parfois une rapide apparition lui faisait entrevoir le gracieux fantôme; elle souriait, elle s'était accoutumée à

ces visions, elle s'y attendait, elle y comptait; si elles lui avaient manqué plusieurs jours, elle aurait été malheureuse.

Sa vie se passait doucement, tantôt à faire des vers brillants de jeunesse et d'espérance, tantôt à courir dans le jardin assez grand de la maison qu'elle habitait; elle chantait souvent, pendant des heures entières, des airs connus, et puis d'autres qu'elle improvisait dans sa joie. Sa mère, qui entendait ses folles roulades, lui demandait alors :

— Qui te rend si contente?... Qu'as-tu donc?

Elle n'avait rien; elle avait seize ans et il faisait beau; cela suffisait bien pour expliquer ce bonheur. Le séduisant fantôme était aussi pour quelque chose dans cette joie; mais Clarisse ne pouvait le savoir, puisqu'elle croyait que ces apparitions extraordinaires étaient un effet de son imagination.

Quelquefois elle en parlait à sa mère en riant.

— Oh! maman, disait-elle, il m'est arrivé hier une chose singulière : comme j'arran-

geais mes cheveux devant la glace... tu vas te moquer de moi.

— Eh bien?

— J'ai vu mon beau jeune homme!...

— Dans la glace?...

— Oui; je me suis retournée tout de suite, croyant qu'il était derrière moi; mais il n'y avait personne, et pourtant je crois bien avoir entendu rire.

— Allons, dit madame Blandais, voilà maintenant que tu veux l'entendre; autrefois tu te contentais de le voir.

Clarisse raconta cette apparition à sa mère; mais en voici une autre qu'elle ne raconta pas.

Tancrède avait reçu une lettre de M. de Balzac, qui annonçait son prochain retour à Paris. Le moment de rendre la canne était venu, il fallait se hâter de profiter de sa puissance.

Un matin que Tancrède était venu voir Clarisse, il l'avait trouvée tout en larmes; c'était bien triste alors d'être invisible; de voir pleurer la femme qu'on aime et de ne pouvoir lui demander ce qui l'afflige, de ne

pouvoir la consoler. La pauvre enfant pleura longtemps; puis vint madame Blandais, qui lui dit, d'un ton sévère, de mettre son chapeau et de venir avec elle se promener au Jardin-des-Plantes. La course était longue, et cette promenade ressemblait assez à une punition. Madame Blandais comptait sur les marches forcées pour calmer l'imagination trop exaltée de Clarisse. Il était évident que madame Blandais avait grondé sa fille. Pourquoi? Voilà ce que Tancrède voulait savoir. Il suivit Clarisse et sa mère; il écoutait; mais d'abord elles cheminèrent en silence; enfin madame Blandais prit la parole.

— Tu t'en repentiras plus tard, ma fille, toutes tes rêveries ne te mèneront à rien; d'ailleurs, ce jeune homme est très-aimable; et puisque madame de D*** s'intéresse à lui, certainement ce doit être un homme distingué. Si tu repousses toutes les occasions, tu ne te marieras jamais; ton invisible ne t'épousera pas, et tu resteras vieille fille. Vrai, mon enfant, tu n'es pas raisonnable de refuser la chance d'un bon mariage pour des rêveries

folles. Il est de mon devoir de t'éclairer; je t'ai pardonné quand tu as refusé un homme plus âgé que toi; mais cette fois je serai plus sévère.

— Ah! c'est cela, pensa Tancrède; pauvre petite! on la tourmente, il faut lui donner raison.

Tancrède accompagna Clarisse jusqu'au Jardin-des-Plantes, puis, la livrant aux animaux féroces, il revint chez lui écrire à sa mère ses doux projets de mariage. Le soir, il retourna auprès de Clarisse; elle s'était retirée de bonne heure; fatiguée de sa longue promenade, elle dormait profondément. Tancrède pénétra dans sa chambre en ouvrant la porte le plus doucement possible.

Clarisse n'entendit rien : à cet âge, le sommeil est une léthargie.

Tancrède fut étonné de trouver Clarisse déjà couchée et endormie; il s'approcha de son lit doucement, il entendit cette respiration égale, qui prouve un sommeil réel, si profond, qu'il ne permet pas à un rêve de voltiger, à un souvenir de survivre.

— Qu'elle dort bien! pensa Tancrède.

Et ce sommeil, qui lui faisait envie, lui inspira beaucoup de respect.

— C'est bien là le sommeil d'une pauvre jeune fille qui a pleuré, se disait-il; elle doit être bien lasse, une si longue course dans Paris! Elles n'ont pas osé aller en voiture par économie, et Clarisse a préféré revenir à pied plutôt que de se hasarder dans une voiture publique; j'aime ça et lui sais bon gré de ce petit orgueil. Clarisse est d'une nature trop élégante pour sa condition. Quel bonheur d'être riche et de pouvoir lui donner, dans le monde, la position qu'elle mérite. O ma jolie Clarisse, que je t'aime!

En disant ces mots, Tancrède se pencha vers le lit et imprima sur les joues roses de Clarisse un chaste baiser. — Clarisse ne s'éveilla point. Tancrède, que ce baiser avait troublé, en risqua un plus tendre

Clarisse ne s'éveilla point. Alors Tancrède se prit à rire, et il s'assit sur un fauteuil au pied du lit et il la regarda dormir.

Il resta quelques moments en contemplation devant cette douce image, et tout son

avenir lui apparut : il se figura les jours heureux qu'il passerait auprès de Clarisse, le plaisir qu'il aurait à l'emmener avec lui, à la présenter à sa mère; il était bien certain que madame Dorimont aimerait Clarisse : cette jeune fille devait lui plaire par son esprit, la délicatesse de ses sentiments.

Il songea à ce prétendu dont on menaçait Clarisse; il se demanda pourquoi madame de D*** voulait la marier; il fit d'amères réflexions sur la manie des grandes dames, qui veulent toujours protéger, sans se rappeler, l'ingrat! qu'il devait à cette manie le plaisir d'avoir vu Clarisse; il s'amusa de l'idée que cette jeune fille refusait un vrai mariage pour lui qu'elle ne connaissait pas, qu'elle aimait en rêve; il trouva ce succès très-flatteur.

Il pensa que c'était pour lui un bien heureux hasard que cette rencontre avec M. de Balzac, à laquelle il devait sa fortune et son bonheur; il remercia dans son âme M. de Balzac, qui lui avait prêté sa canne. Il acheta en idée une jolie maison de campagne près de Blois, et y fit préparer, pour son illustre ami, un bel appar-

tement que lui seul aurait le droit d'habiter. Il se souvint aussi de M. Nantua, des secours qu'il avait trouvés en lui, de la brillante fortune qu'il lui devait; il prépara aussi en idée un petit appartement, dans sa maison de campagne, pour M. Nantua. Et puis il pensa au plaisir d'avoir une jolie femme à lui tout seul, une jeune fille bien ignorante et bien naïve, que l'amour effarouche et qu'un mot fait rougir; un jeune cœur tout frais qui n'a jamais aimé, dont vous avez la première émotion, la première joie...

Et comme toutes ces idées sont fort douces, elles le bercèrent mollement... Par degrés, sa promenade du matin — le silence — le demi-jour—la sympathie du sommeil—la pureté de ses sentiments, peut-être, agirent sur ses sens, et, malgré lui, entraîné par l'exemple, il finit par s'endormir à son tour.

Sa tête se pencha lentement sur le lit, elle y resta appuyée ; et la canne, qu'une main endormie ne soutenait plus, glissa bientôt sur le tapis.

Quand le jour parut. Clarisse entr'ouvrit les yeux...

Quel fut son étonnement, son effroi, en apercevant en face d'elle un homme endormi au pied de son lit!... Elle eut tellement peur qu'elle ne put crier; elle resta un moment saisie et stupéfaite; enfin, retrouvant la voix:

— Maman! s'écria-t-elle.

Tancrède se réveilla en sursaut. Il fut quelques instants lui-même avant de se rappeler où il était; il regardait la jeune fille; et les yeux de Clarisse, fixés sur lui avec effroi, le déconcertaient...

Je ne suis donc plus invisible? pensait-il.

Alors il se ressouvint de la canne, et la voyant tombée à ses pieds, il comprit comment il s'était trahi.

Il en éprouva d'abord un vif chagrin, songeant à M. de Balzac et au secret qu'il avait promis de garder; mais bientôt, se rappelant le caractère crédule de Clarisse, il se rassura. Il ramassa la canne adroitement, et cessa d'être visible.

Les yeux de Clarisse étaient toujours atta-

chés sur lui ; mais comme elle ne le voyait plus, son regard n'était plus le même : chose étrange ! elle avait peur quand il était là — et maintenant elle était triste parce qu'il n'y était plus.

Elle resta longtemps à réfléchir, et, ne voyant personne dans sa chambre, remarquant que la porte était bien fermée, elle se persuada qu'elle n'avait rien vu.

— Quel singulier rêve ! dit-elle tout haut en soupirant.

Et puis elle se remit de nouveau sur son oreiller, peut-être dans l'espoir de continuer ce rêve.

Tancrède l'aima de cette crédulité.

— Elle va trouver cette apparition toute naturelle, se disait-il ; elle aime bien mieux croire qu'elle perd l'esprit que d'imaginer qu'un homme amoureux d'elle veuille la séduire.

Et voilà pourquoi les âmes supérieures sont si faciles à tromper, c'est que les choses les plus extraordinaires, les fascinations, les phénomènes, les miracles, tout enfin leur paraît tous probable qu'une méchante action.

Tancrède retourna chez lui en riant de cette nuit d'amour passée si paisiblement; d'abord il se regarda comme un niais qui n'avait pas su profiter d'une aussi bonne occasion; ensuite il se jugea comme un honnête homme qui aurait rougi d'abuser de l'innocence d'une jeune fille; mais enfin, comme il avait l'esprit juste, il s'avoua qu'il n'était qu'un égoïste, qui respectait déjà, dans la pureté de Clarisse, la réputation de sa femme.

Clarisse passa la journée assez gaiement, mais avec une grande émotion au fond du cœur, cette agitation vague et brûlante qui a tant de charmes! Elle se dit qu'elle avait eu une vision, un sommeil agité, suite de la fatigue qu'une course trop longue lui avait causée.

— J'avais la fièvre, sans doute, une fièvre de courbature. Elle n'y pensa plus.

Mais quand le soir vint, elle se sentit plus craintive : un instinct l'avertissait de se défier. Elle n'osa se mettre au lit.

— Je n'ai pas sommeil, je vais lire... non, je vais copier ces vers de madame Valmore, *l'Ange gardien*, que j'aime tant.

Elle s'assit devant sa table, mais au moindre bruit elle levait les yeux, elle tremblait.

— S'il allait venir ? pensait-elle.

Tout à coup elle s'imagina qu'il y avait une porte secrète dans sa chambre ; elle prit un flambeau et se mit à faire des perquisitions ; sa chambre était si petite qu'elle l'eut bientôt passée en revue — ni porte secrète — ni trappe — il n'y avait pas moyen de placer la moindre aventure fantastique dans cette bourgeoise demeure. Clarisse fut honteuse de ses recherches ; elle pensa à toutes les plaisanteries que ferait sa mère si elle la surprenait ainsi courant, au milieu de la nuit, après un fantôme. Elle se remit à écrire, et elle resta toute la nuit sans se déshabiller, sans dormir ; elle se disait toujours qu'elle n'avait rien à craindre, mais elle agissait comme si elle était en danger.

Tancrède vint la voir le matin ; il la trouva très-pâle, et, s'apercevant qu'elle ne s'était point couchée de toute la nuit, il se reprocha de lui avoir causé tant d'inquiétude ; il cherchait un moyen de la rassurer.

— Pauvre petite ! est-ce qu'elle va passer

toutes les nuits ainsi ? elle se rendra malade, pensa Tancrède.

Alors l'idée la plus étrange lui tomba dans l'esprit : pendant que Clarisse était auprès de sa mère, Tancrède prit la plume qu'elle venait de quitter, et, à la suite du paragraphe à demi copié... il écrivit ces mots :

JE NE VIENDRAI PAS DEMAIN.

TANCRÈDE.

XXII

UN JOUR D'INSPIRATION

JE NE VIENDRAI PAS DEMAIN. Mais il est donc venu tous les jours ! il doit donc revenir encore ! Quel mystère ! Mon Dieu ! que dois-je penser ?

Clarisse resta des heures entières à regarder cette écriture ; sa tête se perdait en supposi-

tions; ses idées se brouillaient, c'était un dédale de conjectures à n'en plus finir.

D'abord ce nom de Tancrède l'inquiéta.

— On veut se moquer de moi, de mon caractère romanesque, pensa-t-elle, et l'on a choisi ce nom de tragédie pour me faire sentir que c'est un ridicule que de faire des vers.

Ensuite elle s'accoutuma à ce nom, elle finit même par l'aimer; elle se rappela l'air noble, les doux regards de celui qui le portait; elle se dit qu'un être si parfaitement beau ne pouvait être méchant, et se jouer lâchement d'une jeune fille innocente et sans protecteur.

Elle se rassura; et dès qu'elle fut rassurée... elle aima passionnément. Le doute effacé, il y eut une réaction de confiance; elle s'y abandonna avec naïveté.

— Oui, disait-elle, je crois en lui, c'est quelqu'un qui m'aime, il ne veut point me tromper; il viendra, je lui donne ma vie, jamais je n'aimerai que lui. Tant mieux s'il me voit, tant mieux s'il m'entend, il saura toute ma pensée, il saura que je n'espère qu'en lui, que je l'aime comme l'ange gardien qui veille sur mes jours;

désormais je ne parlerai, je n'agirai que pour lui plaire, je ne ferai rien qui puisse l'affliger. Ah ! quel bonheur s'il m'accompagne toujours! il verra comme je l'aime, il m'aimera... Je savais bien que mes rêves s'accompliraient !

Tout en pensant ainsi, Clarisse s'enflammait des sentiments les plus poétiques ; malgré elle ses émotions se formulaient en vers harmonieux ; ce souvenir de l'ange gardien qui présidait à ses beaux jours l'inspira ; elle passa toute la nuit à *travailler*, c'est-à-dire à soulager son âme par l'expression naïve de ses sentiments. — Et le lendemain, lorsque Tancrède, invisible, revint près d'elle, il la trouva aux prises avec la Muse ; il vit que le moyen qu'il avait employé pour calmer son imagination n'avait servi qu'à l'exalter encore. Cela devait être, aussi ne fut-il pas très-étonné ; n'importe, il se félicita de cette folle idée : l'agitation de la crainte avait fait place à celle de l'inspiration et cela valait beaucoup mieux.

On a fabriqué des ruches en cristal, à travers lesquelles on voit les abeilles travailler : on devrait faire les chambres des poëtes trans-

parentes pour les observer dans l'inspiration.
Quel beau spectacle que celui d'une riche pensée qui s'éveille! Tancrède, grâce à son invisibilité, avait été à même d'observer la femme aux prises avec la passion, en proie à ses souvenirs d'amour; et maintenant il observe la jeune fille aux prises avec son génie, en proie à ses involontaires désirs, à ses pures espérances d'amour.

Que Clarisse lui parut charmante ainsi! que ses yeux étaient beaux, parés de leur génie! Ses blonds cheveux descendaient en vagues d'or sur ses blanches épaules; son teint était éblouissant d'éclat; sa bouche était inspirée; son sourire était rayonnant. Tancrède la contemplait avec ravissement. Alors ils avaient changé de rôle: ce n'est plus lui, c'est elle maintenant qui semble un être idéal; c'est elle qui est l'apparition céleste, l'image divine qui fascine les regards.

Tancrède, ébloui, transporté, croyait voir l'ange de la poésie; il cherchait déjà ses blanches ailes; Clarisse lui parut idéal, sublime,

si belle, qu'il cessa de l'aimer un moment.... il l'admira!

Mais elle dit ces vers qu'elle venait de finir. Ces vers étaient pour lui, et, quand il comprit que son amour les avait inspirés, il lui pardonna d'avoir eu le talent de les faire.

MON ANGE GARDIEN [1].

Comme l'être immortel que chante Marceline [2],
Son front n'est point orné de rayons éclatants ;
Il n'a point la fraîcheur et la grâce enfantine
Des roses du printemps.

Son voile n'est pas d'or, sa robe n'est pas blanche
Comme le nénuphar, ami des flots déserts ;
Sur mon cœur, tout à lui, jamais il ne se penche
En répétant mes vers.

Jamais je n'entendis sa voix lente et sonore,
Me murmurer bien bas ces mots doux et confus,
Langage harmonieux que l'on écoute encore
Quand on ne l'entend plus.

Jamais, jamais sa main n'a tremblé dans la mienne!...
Un seul jour ses yeux noirs ont rencontré mes yeux...
Il tient pourtant ma vie enchaînée à la sienne,
Comme la terre aux cieux!

[1] Ces vers sont de mademoiselle Élise Moreau, qui a bien voulu permettre qu'ils fussent publiés dans ce roman.

[2] Madame Valmore.

A l'heure poétique où le jour qui décline
Étend un voile rouge aux bords de l'horizon,
Quand l'oiseau qui chantait joyeux sur la colline
S'endort dans le buisson,

Mon Ange m'apparaît!... Mais, comme dans un rêve,
Ses traits sont recouverts d'une blanche vapeur;
Il me semble qu'alors dans ses bras il m'enlève,
Et quelquefois j'ai peur.

Et je passe ma main sur ma tête brûlante!
Ma voix d'émotion devient toute tremblante,
Et je dis à mon Ange : « Oh! parle! parle-moi !...
» S'il ne faut que mourir pour être ton amie,
» Va! tu peux à ton gré disposer de ma vie,
» Car ma vie est à toi !...

» Mais, hélas! je ne suis qu'un enfant de la terre!
» Et toi, dont l'existence est un divin mystère,
» Toi, que la brise endort dans un palais d'azur,
» Pourras-tu bien m'aimer?... Oh! j'en ai l'espérance,
» Fils des cieux, mon amour parfumé d'innocence
» Doit plaire à ton cœur pur!...

» Sans toi j'aurais passé solitaire, incomprise,
» Dans ce vallon de pleurs où le poëte brise
» Son âme à chaque pas; vers l'immortel séjour,
» Souvent j'aurais tourné mes yeux pleins de tristesse,
» Et j'aurais vu pâlir les fleurs de ma jeunesse
» Avant la fin du jour...

» Sois béni!... Mais pour fuir aux sphères éternelles,
» Déploierais-tu déjà tes transparentes ailes?

» Ton absence est un mal qui me fait tant souffrir!
» Oh! donne-moi la main, montons au ciel ensemble!... »
Rapide il disparait..., puis, alors, il me semble
Que mon cœur va mourir!...

Mais je sens tout à coup pénétrer dans mon âme
Un souvenir plus doux que la voix d'une femme;
Car mon Ange m'a dit : « Un jour tu me verras!
» Quand les nobles enfants de la sainte harmonie
» Poseront sur ton front les palmes du génie,
» Je t'ouvrirai mes bras... »

Il ne m'abuse point? Non! je crois sa parole,
Comme je crois des cieux le sublime symbole!
Il sait bien qu'ici-bas il est mon seul appui.
Du livre de ma vie il a lu chaque page;
Il sait que mon cœur, pur comme le lis sauvage,
N'a battu que pour lui!

Oh! vous qui souriez à ce mystère étrange,
Ne me demandez pas le doux nom de mon Ange,
C'est un secret... Mon cœur, plus calme désormais,
Ne le dira qu'à Dieu... mais la foule moqueuse,
La foule qui se rit de toute âme rêveuse,
Ne le saura jamais!

XXIII

UNE ILLUSION DÉTRUITE

Après les heures d'inspiration viennent les jours d'abattement; la raison reparaît à mesure que les douces images s'évanouissent.

La pauvre Clarisse recommença à s'inquiéter.

— Ou c'est quelqu'un qui a gagné Marguerite et qui s'amuse à m'épouvanter pour se moquer de moi, se disait-elle, et cela me fait peur; ou c'est mon imagination qui est malade, alors je deviens folle, et c'est affreux !

Cette idée la tourmentait, elle n'osait dire tout ce qu'elle éprouvait à sa mère, dans la crainte de l'inquiéter à son tour; mais on ne la voyait plus rire, sa pauvre âme était toute

troublée; elle devenait pâle, son beau teint s'attristait.

Madame Blandais, attribuant cette mélancolie au projet de mariage qu'elle avait favorisé, n'osait plus en parler ; mais Tancrède, qui en savait la cause, eut pitié d'elle; lui-même s'effraya de l'exaltation qu'il avait fait naître ; il se reprocha d'avoir joué avec une imagination trop ardente, et pour détruire l'effet trop dangereux d'un rêve, il appela la réalité à son secours.

Un matin donc il fit louer une loge au Théâtre-Français, et envoya un coupon de cette loge à madame Blandais, de la part de madame la comtesse de D***.

Clarisse voulut questionner le domestique qui avait apporté cette loge, il était déjà reparti. Elle s'étonna que madame de D*** ne lui eût pas écrit un mot, mais elle pensa qu'elle avait probablement chargé son domestique d'une explication qu'il avait oubliée — et la mère et la fille se rendirent au Théâtre-Français, croyant qu'elles y allaient dans la loge de madame de D***.

— La comtesse n'est pas encore arrivée? demanda madame Blandais à l'ouvreuse.

L'ouvreuse, qui ne savait de qui on voulait parler, répondit :

— Il n'est encore venu personne.

— Il est de bonne heure, dit Clarisse, madame de D*** connaît sans doute cette pièce, elle viendra tard.

On donnait *Angelo* — un drame de Victor Hugo! joué par mademoiselle Mars et madame Dorval!

C'était un choix merveilleux pour une jeune fille de province qui n'était jamais allée au spectacle.

Eh bien! Clarisse n'écouta pas un mot de l'ouvrage.

Elle oublia qu'il était de Victor Hugo.

Elle ne vit ni mademoiselle Mars ni madame Dorval.

Elle ne vit rien sur la scène, elle ne vit rien dans la salle.

Rien... qu'un fantôme, un être fantastique

dont l'aspect la saisit d'épouvante, un *inconnu* qu'elle reconnaissait, un grand jeune homme au front pâle et mélancolique, aux yeux noirs et brillants, qui se tenait debout à l'entrée du balcon et qui la regardait attentivement.

Le même qu'elle avait aperçu chez madame de D***.

Le même qu'elle avait vu un soir dans la chambre de sa mère !...

Le même qu'elle avait entrevu un jour dans sa glace !...

Le même qu'elle avait vu dormir au pied de son lit !...

Le même ! ô surprise ! ô bonheur ! peut-être.

A cette vue, elle resta immobile, anéantie. Elle fut si troublée qu'elle eut peur de se trouver mal. Les sentiments les plus divers l'agitèrent. D'abord, elle éprouva une grande joie de découvrir que celui qu'elle aimait en rêve existait réellement ; et puis un sentiment de crainte l'attrista : il y a toujours quelque chose d'amer dans la vérité ; en voyant son

être idéal parlant, souriant comme un monsieur, elle se défia de lui.

— Oui, c'est quelque jeune fat qui s'est moqué de moi, pensa-t-elle.

Et un doute affreux lui saisit le cœur. Elle retomba dans son découragement, et des larmes coulèrent sur ses joues sans qu'elle songeât à les essuyer.

Madame Blandais, tout occupée d'*Angelo*, ne remarqua point l'émotion de sa fille, que d'ailleurs elle eût attribuée aux malheurs de *Catarina*.

Clarisse resta quelques moments absorbée par la plus pesante rêverie. Lorsqu'elle releva les yeux, elle s'aperçut qu'il la lorgnait, lui, le bel inconnu, l'idéal défloré ; car elle éprouvait le contraire de ce qui afflige ordinairement : c'est la réalité qu'on regrette : « Ce que je croyais exister n'était qu'une vaine illusion... » mais elle, c'est l'illusion qu'elle regrettait; elle pleurait son fantôme si cher, elle craignait que la vérité ne lui ôtât tout son prestige, elle avait peur de ne plus l'aimer.

Pendant l'entr'acte, cherchant à se calmer, elle voulut triompher de son émotion et fixer ses yeux sur LUI à son tour, mais elle le vit quitter la place où il était et sortir de la salle.

Un instinct inexplicable l'avertit qu'il allait venir lui parler, et lorsqu'elle entendit la porte de la loge s'ouvrir, elle éprouva un battement de cœur violent.

Elle sentait que c'était lui!

C'était lui!

Clarisse n'osait le regarder ; elle tremblait.

— Pardon, Mesdames, dit-il en entrant dans la loge, madame de D*** n'est pas encore arrivée?

— Non, monsieur, reprit madame Blandais, cela m'étonne.

— Peut-être ne viendra-t-elle pas, continua Tancrède de l'air le plus naturel. Je l'ai vue ce matin, elle a plusieurs personnes à dîner chez elle aujourd'hui, elle ne sera sans doute libre que fort tard.

Et Tancrède s'établit dans la loge comme

si madame de D*** lui avait dit de l'y attendre; et, pour mieux expliquer sa présence, il parla d'elle comme s'il la connaissait intimement.

Madame Blandais soutenait la conversation. Clarisse ne disait rien, elle écoutait parler Tancrède, sa voix lui plaisait tant! son accent avait quelque chose de doux et de loyal qui la rassurait.

— Madame de D*** est une femme charmante! disait madame Blandais; si belle, si gracieuse!

— Elle est ravissante, reprenait Tancrède avec enthousiasme, pleine d'esprit, d'instruction; c'est une personne très-distinguée.

Tout cela ne l'amusait à dire que parce qu'il n'en savait rien; il n'avait jamais vu madame de D*** que le jour où il était allé en fraude chez elle; il pouvait la trouver belle, puisqu'il l'avait vue, mais il ne pouvait louer son esprit qu'au hasard.

Il allait continuer et inventer encore d'autres qualités à madame de D***, lorsqu'il jeta les yeux sur Clarisse; l'expression pénible de

son visage l'arrêta, il comprit le sentiment de jalousie qui l'avait fait soudain pâlir; et, pour détruire le fâcheux effet des éloges qu'il prodiguait à madame de D***, il ajouta :

— Malheureusement, nous allons bientôt la perdre, elle retourne en Italie dans huit jours.

Ces mots furent magiques; les joues de Clarisse devinrent roses de plaisir, un sourire involontaire éclaira ses traits.

— C'est une mauvaise nouvelle que vous donnez à ma fille, dit madame Blandais, qui n'avait pas suivi ce drame muet; madame de D*** est sa seule protectrice à Paris, son absence nous fera grand tort.

— Mademoiselle votre fille peut se passer de protectrice maintenant, dit Tancrède d'un ton que Clarisse seule devait comprendre.

Puis il ajouta pour madame Blandais :

— Son talent est déjà célèbre.

— N'importe, dit madame Blandais, je regrette madame de D***, il est bien malheureux pour nous qu'elle parte !

— Vous vous passerez d'elle, croyez moi, reprit Tancrède;

Et s'adressant à Clarisse :

— N'est-ce pas, mademoiselle, que maintenant vous n'avez plus besoin de personne?

Il dit ces mots si tendrement, que Clarisse rougit; elle baissa les yeux et ne répondit rien.

— Parle donc, ma fille, dit madame Blandais; tu es enfant ce soir, on ne peut t'arracher un mot. — Clarisse n'est jamais allée au spectacle de sa vie, monsieur, continua madame Blandais, il n'est pas étonnant qu'elle soit si troublée de se trouver ici; elle n'est pourtant pas timide; vous étiez peut-être chez madame de D***, le soir où Clarisse y a dit des vers?

— Sans doute, j'y étais, répondit Tancrède, et jamais je n'oublierai ce jour-là : ce fut pour moi une soirée d'émotions et d'aventures; non-seulement j'ai eu le plaisir d'entendre les beaux vers de mademoiselle et ceux de Lamartine, mais encore je me suis bien amusé. J'avais parié avec un de mes amis,

que je garderais mon chapeau sur ma tête tout le temps que Lamartine dirait des vers et que personne ne s'en apercevrait.

En écoutant ce récit, madame Blandais et sa fille se regardèrent.

— Et j'ai gagné mon pari !

— Vous l'avez perdu ! dit vivement Clarisse.

Et puis elle fut très-confuse d'avoir dit cela.

— Ma fille a raison, reprit madame Blandais; car je me rappelle que ce soir-là, en rentrant, elle-même m'a parlé, avec étonnement, d'un jeune homme qu'elle avait remarqué parce qu'il avait gardé son chapeau; alors je lui ai dit que c'était impossible et qu'elle déraisonnait.

— Eh bien, c'était exact; vous le voyez, les choses les plus extraordinaires finissent toujours par s'expliquer.

Ces mots, qui s'adressaient encore à Clarisse, la firent rougir une seconde fois.

La toile se leva, le second acte commença ; madame Blandais se tourna du côté du théâtre, et ne songea plus qu'à la pièce et aux acteurs.

Clarisse voulait écouter, elle ne le pouvait pas; tantôt elle regardait sans voir, tantôt elle baissait la tête, et restait plongée dans ses rêveries, accablée par une profonde émotion.

Tancrède, remarquant sa préoccupation, lui dit en souriant :

— Vous n'aimez donc pas le spectacle, Mademoiselle? c'est pourtant mademoiselle Mars qui joue là.

— Ah! c'est mademoiselle Mars, dit-elle.

— Oui, c'est elle qui joue le rôle de Thisbé. Voyez, je ne vous trompe pas.

Et Tancrède montrait un petit journal qu'il tenait à la main, où le nom des acteurs était indiqué.

Clarisse se retourna pour lire la page qu'il lui présentait; mais elle se trouva si près de lui, qu'elle hésita...

Elle osa pourtant le regarder. — Oh! comme alors elle fut troublée!... elle le voyait, lui, qu'elle n'avait jamais aperçu qu'en rêve!... Il était là, il lui parlait, il avouait sa présence... que ce moment était plein de délices!

En la voyant si belle et si émue, il oublia le rôle qu'il jouait.

— Clarisse, dit-il avec la plus tendre émotion, me reconnaissez-vous?

Elle le regarda tout étonnée...

— J'ai peur d'être folle, dit-elle

— C'est un homme affreux! s'écria madame Blandais, que les procédés du tyran de Padoue envers sa femme révoltaient.

Et l'on ne s'occupa plus que d'*Angelo*.

XXIV

UN RÊVE RÉALISÉ

Quand le spectacle fut terminé :

— Puisque madame de D*** vous abandonne, dit Tancrède, permettez-moi, mesdames, de vous accompagner.

Madame Blandais accepta le bras de Tancrède, avec d'autant plus de confiance qu'elle

le croyait un ami intime de cette même madame de D***, devenue un personnage fantastique.

Tancrède reconduisit, dans sa voiture madame Blandais et sa fille jusque chez elles.

Arrivé là, il fit semblant de les quitter; mais il prit sa canne de la main gauche, et rentra chez elles invisible, pour savoir ce qu'elles allaient dire de lui.

— Eh bien! tu avais raison, mon enfant, dit madame Blandais en entrant dans sa chambre, ce jeune homme était chez madame de D***.

— Ah! maman, si tu savais!... s'écria Clarisse.

Mais elle n'acheva pas.

En face d'elle, elle avait aperçu Tancrède qui lui faisait signe de se taire.

Elle fut déconcertée.

Madame Blandais, remarquant son agitation, voulut la calmer et dit adroitement :

— Il est fort beau, ce jeune homme, mais je le crois fort bête; je ne serais pas étonnée qu'il ne fût aimable que comme fantôme. — Qu'en penses-tu, toi?

— Je lui crois, au contraire, beaucoup d'esprit, répondit Clarisse.

Et puis elle se mit à rire, parce qu'elle pensait que Tancrède était peut-être encore là et qu'il pouvait avoir entendu ce qu'avait dit sa mère.

Cependant cette présence mystérieuse l'inquiétait. Elle n'osait s'éloigner, et ce ne fut que lorsque madame Blandais lui dit : « Va te reposer, mon enfant, tu as l'air souffrant, le spectacle t'a fait mal » — que Clarisse se décida à se retirer chez elle.

Elle embrassa sa mère plus tendrement que jamais, et s'éloigna.

Elle marchait pensive et lentement; mais, en entrant dans sa chambre, quelle fut sa surprise, son effroi, en apercevant Tancrède assis devant son bureau! Il avait l'air parfaitement tranquille; il était établi là comme un frère qui attend sa sœur, un mari qui attend sa femme.

Le premier mouvement de Clarisse fut de s'enfuir et de retourner auprès de sa mère; mais un regard de Tancrède la retint.

— Ne craignez rien, dit-il d'un ton doucement respectueux; venez, Clarisse, j'ai à vous parler.

Clarisse restait immobile.

— Venez donc, enfant, avez-vous peur de moi? depuis le temps que je viens ici tous les jours, vous devriez avoir plus de confiance; pourquoi cette crainte? je ne la mérite pas.

L'accent de reproche dont Tancrède dit ces mots affligea la jeune fille. Elle fit quelques pas vers lui, puis elle s'arrêta.

Tancrède fut blessé de tant de défiance.

— Vous ne me comprenez pas, dit-il avec tristesse. Adieu!

Et il prit la canne de sa main gauche.

Clarisse ne le voyant plus, enhardie par le regret et l'absence, s'élança vers la place qu'il était censé avoir quittée, et elle se trouva près de lui.

— Quel prodige! dit-elle... Oh! que j'ai peur!

— Rassurez-vous, Clarisse, dit Tancrède redevenu visible, je vous expliquerai un jour ce mystère; maintenant, je ne veux m'occuper

que de notre bonheur. Dites-moi, soyez franche : Voulez-vous être ma femme?

— Moi, monsieur? dit-elle avec embarras; mais... je ne vous connais pas...

— Clarisse, vous ne dites pas vrai... c'est mal : me voyez-vous donc aujourd'hui pour la première fois? méconnaissez-vous votre ange gardien! ajouta-t-il en souriant.

— Oh! non, dit-elle, c'est bien vous!

— N'est-ce pas, c'est bien moi que vous aimez?

— Oui, mais pourtant je ne vous connais pas; dites-moi qui vous êtes, par quel mystère?...

— Ne m'interrogez pas, je ne puis vous répondre encore; demain, Clarisse, je viendrai parler à votre mère; elle saura que je vous aime, que je veux vous épouser; mais ne lui dites rien de nous, tout ceci est un secret qu'elle doit ignorer.

— Mais si elle me demande où je vous ai vu?

— Dans vos rêves; d'ailleurs ne m'avez-vous pas déjà rencontré chez madame de D***? A

propos, et ce jeune homme à qui elle voulait vous marier?

— C'était vous? s'écria Clarisse.

— Moi? non. Vous ne le connaissez donc pas?

— Je ne l'ai jamais vu, je n'ai pas voulu aller chez madame de D*** le jour où il y était.

— Fort bien, reprit Tancrède en riant, je dirai à votre mère que c'était moi.

— Mais, à moi, vous m'expliquerez la vérité?

— Cela m'est impossible. Ne me demandez pas un secret qui n'est pas le mien, c'est celui d'un de mes amis; je ne suis pas libre de le confier, même à vous; je dois me taire.

— Je devine, s'écria Clarisse vivement; cet ami est le propriétaire de notre maison. Je me rappelle l'avoir vu sourire l'autre jour, quand je l'ai rencontré dans le jardin; c'est lui qui nous a trahies; il vous a donné toutes les clefs de notre appartement pour pénétrer chez nous!

Tancrède se mit à rire de cette idée, et, comme Clarisse l'avait adoptée, il la lui laissa.

Les personnes qui ont de l'imagination agissent toujours ainsi; elles fournissent aux autres l'idée qui doit les tromper.

Cependant les doubles clefs n'expliquaient pas ces apparitions et ces disparitions subites qui effrayaient tant Clarisse; elle insista encore... Tancrède allait se fâcher.

— Vous ne m'aimez pas, dit-il, l'amour n'exige pas tant d'explications...

— Eh bien, dites-moi seulement, est-ce que vous serez toujours là sans que je le sache?

— Ah! vous avez déjà peur, madame, reprit Tancrède en plaisantant.

— Ce n'est pas cela, mais j'aime mieux vous voir.

Et Clarisse, en parlant ainsi, attachait sur lui ses beaux yeux avec tant de plaisir, que cela donnait beaucoup de vérité à ses paroles.

Qu'elle était belle alors! Tancrède, qui affectait une froideur pleine de dignité, ne put résister à ce regard. Il attira Clarisse près de lui et l'embrassa bien tendrement.

— C'est étrange, dit-elle; il me semble... un jour... j'ai rêvé...

Et puis elle lui demanda naïvement :

— Est-ce la première fois que... ?

— Que je vous embrasse ! non ; mais ne m'interrogez pas. Bonsoir, reposez-vous... dormez bien, vous ne rêverez pas... dormez, à demain ! Adieu, Clarisse, adieu, ma femme.

Et il s'éloigna bien vite, car il avait peur de lui.

Clarisse vit sortir Tancrède par la porte comme un être réel, non plus comme un fantôme. Ses yeux le suivirent avec amour.

Dès qu'elle fut seule, elle se mit à sauter de joie comme un enfant.

— Tout cela est donc vrai ? s'écria-t-elle.

Et la joie enivrait son cœur.

Avant de se coucher, elle regarda encore autour d'elle, dans la chambre, pour voir s'il était tout à fait parti... mais réellement il n'était plus là.

Un mois après il y revint — non plus comme un être invisible, mais comme un mari adoré qu'elle devait voir auprès d'elle toujours.

Madame Blandais fut éblouie de ce brillant mariage, qu'elle attribua au talent de sa fille,

et qui n'était dû qu'à la merveilleuse canne de M. de Balzac.

La célébrité n'avait fait valoir que le génie naissant de Clarisse ; la canne bienfaisante avait fait connaître la pureté de sa vie, la simplicité de son cœur, le charme de son caractère. — La canne, bien au contraire, avait réparé le tort que la célébrité lui avait fait — elle avait appris à Tancrède que les âmes qui se conservent pures dans le monde, sont celles qui vivent d'illusions; et que, si la célébrité est un flambeau qui jette trop d'éclat sur la vie, la poésie du moins est un saint voile qui couvre et préserve le cœur. Bienheureux ceux qui sont poëtes ! bien malheureux qui ne l'est plus !

Tancrède emmena sa jeune femme à Blois, chez sa mère. Clarisse quitta Paris sans regrets; elle oublia les succès qu'elle y pouvait obtenir ; ses vœux avaient été comblés au delà de ses espérances. A Paris, elle n'était venue chercher que la gloire... elle y avait trouvé le bonheur.

Qu'est devenue la canne ? dira-t-on.

VOUS ALLEZ LE SAVOIR :

Elle est retournée aux mains de M. de Balzac, et...

LES HÉRITIERS BOIROUGE

vont paraître ! !

FIN

TABLE



